

La Catin de Baentcher

Aventures belles et morales
dans le monde merveilleux des fées,
des elfes & des dragons

La (longue) préquelle à Morgoth,
qui se déroule une génération plus tôt.

par Asp Explorer
<http://mapage.noos.fr/aspexpl/kalonbrw.htm>

La menace fantôme

L'agitation gagne la République. La taxation des routes commerciales, en accord avec le titre IV articles 136, 137 et 139 ainsi qu'avec l'article 138 paragraphe b) du protocole de Sullust relatif au démantèlement de la tranche 1 et de la tranche 2 de la centrale nucléaire d'Ignamigna en Slovéquie, va à l'encontre du protocole sénatorial LIX-31665.41 relatif à la nomenclature des produits du cacao, fèves, brisures de fèves, beurres, cosses et noix torréfiées et non-torréfiées, ce qui entraînera inévitablement une saisine directe du Comité Consultatif Représentatif dès que la Cour Pénale de la République, constatant que la Confrérie Bancaire refuse de fournir les pièces spécifiées en annexe III titre 17 du présent déroulant de présentation, en aura pris acte conformément à l'article 8.7 du Traité Organique Ayant Portée Constitutionnelle. Kwaï Gon Jean et son jeune padawan Obiwan Kennedy, membres éminents de l'ordre des Jedi Comptables, arrivent sur place pour enquêter.

1. Mark

Bien qu'il put encore compter son âge sur ses doigts, en mettant cependant à contribution ceux des pieds, Mark avait déjà derrière lui une existence longue d'aventures, de bagarres et de félonies diverses, et pensait avoir vu tout ce

qu'il y avait à voir sur le continent de Klisto, aussi parfois appelé Septentrion. En tant que fils cadet d'un hobereau féodal, il avait entamé son chemin sur la voie de l'épée avant d'avoir appris à ne plus salir ses couches, et son pubis ne s'ornait encore d'aucune pilosité virile lorsqu'il avait quitté sa famille et les contrées de Khneb, contraint par de tragiques circonstances. Il avait erré de steppe venteuse en colline pelée, chevauché l'aigle au poing en compagnie des barbares, commercé avec les orks du Bouclier des Dieux, combattu à leurs côtés contre les nains des mines, détroussé moult marchands, culbuté force fermières et occis un nombre assez considérable de personnes sous des prétextes imaginatifs.

Il croyait avoir tout vu, donc, mais il changea d'opinion lorsque Baentcher étala devant lui le spectacle de ses pourpres murailles, ses tours scintillantes et sa multitude de hautes insulae aux toits de lauze noire transpercés de hautes cheminées de plomb. Il avait entendu parler de l'ancienne et glorieuse cité à de nombreuses reprises, et avait toujours considéré les propos s'y rapportant comme des exagérations de ruraux un peu arriérés, mais maintenant qu'il était au pied du mur, il ne doutait plus que la prodigieuse métropole contint bien en ses murs le million d'âmes qu'on lui avait promis, il se réjouissait donc à l'avance de toutes les richesses qu'il comptait bien s'approprier sans vergogne au détriment des bourgeois locaux, et de toutes les putains en compagnie desquelles il espérait

dépenser lesdites richesses au cours de mémorables orgies.

— Soyons prudents, maître, cette ville est le repaire des brigands les plus infâmes du Septentrion !

— Avance au lieu de dire des sornettes, couillon de la lune, ça ne peut pas être le repaire des brigands les plus infâmes du Septentrion, puisque nous n’y avons pas encore pris nos quartiers !

— Mais maître . . .

— Cravache donc ta mule, esclave, et en silence, ton haleine fétide indispose mes narines !

— Oui, maître.

L’esclave de Mark s’appelait Djilel. Lorsqu’on l’apercevait pour la première fois, les mots qui vous venaient spontanément à l’esprit étaient « pouah, le vilain nabot », puis l’objectivité reprenant le pas sur le dégoût, il fallait bien se rendre à l’évidence, c’était le plus grand nabot qu’on ait jamais vu. De fait, lorsqu’il cessait d’adopter sa posture voûtée et servile qui lui était coutumière, sa stature avoisinait celle de son maître, qui était pourtant un guerrier bien bâti. Il n’était pas gros, mais il était gras, d’une épaisseur légèrement malsaine, particulièrement visible dans ses doigts courts et boudinés. Son faciès poupin pouvait dissimuler son âge à l’observateur peu attentif ; il était sans doute deux fois plus vieux que Mark, bien que lui-même ne put en juger, ignorant tout de sa naissance. Sa peau était légèrement hâlée et huileuse ainsi que ses traits ronds n’étaient ceux d’aucune ethnie connue, son poil noir et épais pous-

sait dru, et bien qu'il se rasât régulièrement, son menton et sa lèvre avaient toujours l'aspect négligé. Sa chevelure, il l'entretenait soigneusement, toujours coupée ras à une demi-largeur de pouce d'épaisseur, on aurait dit que si une châtaigne était tombée dessus, elle s'y serait piquée. Sa mise vestimentaire se composait de haillons recouverts de fourrure grossière, de bottes puantes et rapiécées, et d'une large ceinture de cuir crevassé.

Baentcher était en paix. Il y avait des générations que les murailles cyclopéennes garnies de plaques d'acier n'avaient eu à défendre les citadins contre les condottieres de ci, les barbares de là, les orks d'un peu partout. Baentcher n'était plus la citadelle qui empêchait les sauvages du nord de déferler sur les cités civilisées du sud. Au contraire, la ville était devenue une halte bienvenue sur la longue route commerciale qui reliait les deux parties du continent, un gigantesque marché où s'échangeaient quotidiennement des richesses dépassant l'imagination, des banques recelant dans leurs coffres souterrains des quantités d'or à faire envie aux dragons, et d'ailleurs, à ce qu'on disait, certains dragons y avaient secrètement des comptes. Tant était peu vigilante la garde aux portes de Baentcher que malgré l'heure assez avancée – pour tout dire, il faisait plus nuit que jour, et l'on avait allumé les lanternes à la barbacane – les portes étaient encore ouvertes. Ils franchirent sans peur la Porte du Nord, qui était à l'est de la ville pour des raisons tenant à la géographie de la passe de Dûn-Molzdaar.

À proximité de ces richesses, il y avait toutes sortes de gens cherchant à se les approprier, certains légalement, et d'autres par la ruse et l'escroquerie, et d'autres enfin comme Mark, en serrant la gorge des bourgeois jusqu'à ce qu'en dégouline une pluie de pièces d'argent. Des projets que partageaient d'ailleurs les deux personnages dissimulés dans une ruelle de la petite place sise juste derrière le pont-levis.

— Mire, fanandel, deux faisans ! Un musardeau et son torcheucul ! C'est l'cornet qui va être content, pour sûr, y'a du jaune à dévisser... Fini de faire la caline à cinq boutons, on entortille ces deux béjaunes, on empalme le jonc, et ceux de la rape nous prendront enfin pour des crapins.

— De quoi tu dis ?

— C'est pas vrai, mais je t'avais pourtant dit de te mettre au patois... Bon, fais comme je dis, et ce soir, on sera riches.

À cette heure de la nuit, les honnêtes gens étaient chez eux, ou bien ils se pressaient d'y retourner, aussi la grand-rue quittant la place était-elle peu fréquentée. Mark ayant chevauché toute la journée et il était fort las, aussi n'eut-il aucune réaction lorsqu'un gamin dépenaillé le dépassa en trombe, émettant un cliquetis à peine perceptible.

« Arrêtez-le, au voleur, au voleur ! »

La voix juvénile et essoufflée était celle d'un jeune garçon brun et maigre, sans doute d'extraction modeste, qui courait après le malandrin. Il s'agrippa soudain aux chausses de

Mark, le suppliant avec de grands yeux embués de larmes.

— Messire chevalier, arrêtez-le, je vous en conjure ! Il m'a pris tout l'argent que je destinais à l'apothicaire, sans lui, ma vieille mère ne passera point la nuit...

— Et en quoi c'est mon problème ?

— ... et si mes yeux ne me trompent pas, en vous bousculant, il en a profité pour prendre aussi votre bourse.

Comme piqué par une guêpe, Mark porta la main à sa ceinture, et n'y trouva pas la masse rassurante de sa vieille bourse, ce qui en l'occurrence n'était pas une perte immense car il avait connu des jours meilleurs, mais quand même. Aussitôt il rugit, tira son grand cimeterre, fit se cabrer son destrier et galopa sus au voleur, à bride abattue. Virile démonstration qu'il dut interrompre cinq pas plus loin lorsqu'il s'aperçut combien tortueuses étaient certaines venelles de Baentcher dès qu'on s'écartait des grands axes, et que la nuit, lesdites venelles servaient apparemment d'entrepôt, de garage ou d'habitation à toutes sortes de gens. Furieux, il démontra et se mit à courir après un lointain bruit de cavalcade.

Puis il s'interrompit, pris d'un doute affreux.

C'est qu'à bien y réfléchir, le malandrin ne l'avait pas touché, pour autant qu'il s'en souvienne. Et même, il était passé à plusieurs pieds de lui, ce qui fait que pour lui voler sa bourse, il aurait dû être équipé d'un bras télescopique et particulièrement habile. À l'inverse, le garçon avec l'histoire d'apothicaire l'avait vigoureusement et assez longue-

ment empoigné...

« Reviens ici, enfant de putain ! » rugit le puissant guerrier en surgissant de la ruelle, bousculant Djilel qui tentait d'y entrer. Il revint dans la grand-rue juste à temps pour voir la silhouette longiligne sauter par-dessus trois tonneaux d'un bond leste, celui d'un acrobate entraîné, et disparaître dans une venelle diamétralement opposée. Tel un taureau furieux, il chargea bille en tête, bien décidé à ne pas laisser impuni cet affront intolérable fait à la noblesse de Khneb. D'un bond vigoureux, il dépassa à son tour l'obstacle tonnelier et prit le maraud en chasse. Parbleu, voici un sport qui lui plaisait ! Une course sans chien ni cheval, ni aucun artifice entre lui et cette proie qu'on disait la meilleure du monde : l'homme. Qu'il galope donc tout son saoul, il finirait bien par s'essouffler, par trébucher, par se cogner quelque part, et là, Marken-Willnar Von Drakenströhm se ferait une joie de servir le gibier à sa façon !

Le gremlin tourna main gauche, manquant de glisser sur les pavés convexes qu'une ondée printanière avait détrem-pés tantôt, et se rattrapa avec une adresse remarquable. Il se dirigea à toutes jambes vers la muraille, transformée en insondable trou d'obscurité par la nuit tombée. Mark le suivit de trop près pour qu'il puisse disparaître dans un interminable escalier de bois surmonté d'un toit oblique. L'un après l'autre, séparés par deux battements de cœur, ils gravirent les marches quatre à quatre, puis débouchèrent sur le chemin de ronde, une longue galerie couverte éclai-

rée de loin en loin par des flambeaux bon marché, et sur les planches grinçantes de laquelle ils poursuivirent leur course effrénée. Mark savourait la terreur qui transpirait dans les gestes de sa proie, les subtiles hésitations que seul un habile chasseur pouvait deviner. Et soudain, la proie bondit de côté au travers d'une large fenêtre qui donnait vers l'intérieur de la ville. La muraille faisait au moins vingt pas de haut, l'insensé avait-il cédé au désespoir et préféré la mort à son juste châtement ?

Le fracas d'un choc minéral informa Mark que son homme n'était pas fou, mais au contraire, tirait pleinement parti de sa connaissance du terrain. Car un peu plus d'un étage en contrebas, séparée de la courtine par une dizaine de pas, se trouvait le toit transpercé de moult cheminées d'un haut bâtiment, sur lequel notre forban avait chu, ma foi, pas trop mal, si l'on considère que la manœuvre avait été nocturne et à l'aveuglette. Avant même qu'il ne se relève, Mark se résolut à l'imiter, et put ainsi pousser plus avant la poursuite. Par la malepeste, mais ce gaillard connaissait donc les toits comme sa langue connaissait l'arrière de ses dents ! Voilà que sans perdre de temps, il avait coulé sa svelte silhouette dans une étroite lucarne, et poursuivait sa fuite à l'intérieur du bâtiment. Des complices l'y attendaient-ils ? Notre impétueux héros ne se posa même pas la question, et parvint, à force de contorsions, à faire suivre le même chemin à sa grande carcasse musculeuse.

Dans la cacophonie qui suivit sa chute sur le parquet pourri

de la soupente couverte de poussière et de crottes de volatiles, l'oreille aiguïlée de Mark perçut un chuintement familier, celui d'un fil d'acier fendant l'air, guidé par une main résolue. Il s'écarta vivement, la dague de son ennemi ne fit que le frôler. Un halètement frustré, un réflexe, Mark à son tour tira l'épée, balaya largement l'espace autour de lui sans toutefois mordre dans rien. À pas de loup, le pendard avait rompu l'engagement avant même qu'il ne commence, et s'était glissé dans une trappe d'où tintaient les lointains accords d'une musique qui en ces lieux semblait irréaliste. Notre héros ivre de sang se releva et poursuivit sans tarder sa chasse parmi les ténèbres, seulement guidé par son ouïe et son instinct. À l'étage inférieur, un corridor étroit bordé de deux rangées de portes closes serpentait entre les piliers porteurs du bâtiment, ce qui ne facilitait pas la progression dans le noir. Mark résolu de progresser en crabe, l'épée vers traînant à l'arrière, ce qui n'était pas très prudent, mais permettait une avancée plus rapide en évitant que le long fer ne se bloque entre deux poutres. Et maintenant, voici que le coquin obliquait dans une cage d'escalier !

Il ne s'agissait pas d'un de ces nobles escaliers que des commanditaires fortunés sollicitaient auprès d'architecte prétentieux, qui en confiaient alors la réalisation à des virtuoses de l'albâtre ou des maîtres-ébénistes. C'était un escalier sans âme ni ornement, un simple puits rectangulaire où deux volées de marches en sens contraire vous conduisaient d'un étage à l'autre, avec une halte à mi-chemin pour

faire demi-tour. Le voleur avait pour sa part une façon plus expéditive d'opérer les demi-tours, s'agrippant à la rambarde, il sautait comme un cabri en une volte gracieuse qui lui faisait gagner quelques pouces sur son adversaire, qui pour sa part, se contenta de descendre les marches quatre à quatre. À l'étage du dessous, ils croisèrent un couple d'âge moyen qui montait en sens inverse, effaré, une chandelle à la main, et ce rai de lumière permit à notre héros de mesurer la distance qui le séparait de l'autre. Ils descendirent encore d'un étage, puis de deux, et à chaque niveau, ils se rapprochaient d'une source de chaleur, de bruit et de lumière.

Finalement, Mark eut la surprise de déboucher sur une assez large passerelle surplombant la salle d'une auberge animée, dont la clientèle de modeste extraction semblait principalement composée de marchands ambulants et de paysans venus en ville vendre qui sa récolte, qui son bétail. L'établissement, mais c'est de peu d'importance pour la suite du récit, était à l'enseigne du « Singe du Nord ». Le chapeur n'eut pas le temps de se fondre dans la foule comme il en avait eu le projet, sans se soucier des habitués qu'il bousculait ni du désordre qu'il semait, l'implacable chevalier Khnebite poursuivit sa chasse, sautant directement de la passerelle sur une table proche de la sortie pour couper la route du brigand. En un clin d'œil, le leste malfaiteur changea ses plans et courut vers l'arrière-salle, sautant par-dessus une table, effaçant un gros négociant, et usant de son agilité pour gagner quelques secondes dans

ce lieu encombré qui handicapait son poursuivant. L'aspect terrible et courroucé de Mark, ainsi que son large cimenterre à la mode méridionale, suffisaient pour écarter de son chemin le gros des convives, aussi perdit-il moins de temps que l'autre ne l'escomptait. Contrairement à ce que Mark avait soupçonné, il n'y avait pas de porte à l'arrière de l'auberge, l'acrobate trouva une issue en se projetant hardiment au-travers d'une fenêtre que fermait un lourd rideau de velours, lequel le protégea fort opportunément des éclats de verre qui sans cela l'auraient cruellement mis à mal. Une cabriole, et l'admirable filou se remit sur ses pieds, l'épuisement commençait toutefois à faire trembler ses jambes.

Ils étaient maintenant dans une cour intérieure, ayant un puits central où le matin, les femmes de chambre allaient battre le linge, et ayant une issue vers la rue par le truchement d'un large porche. Mais tandis que le poursuivant franchissait à son tour la fenêtre brisée, il vit que contre toute attente, le malandrin se dirigeait vers l'autre extrémité de la cour, où la lumière mourante d'une lanterne dévoilait une sinistre et inamovible grille de fer. Était-il fou ? Mark en doutait fortement, ayant eu largement le loisir de jauger l'habileté de son adversaire. Était-ce un piège ? Avait-il des complices dissimulés dans l'ombre ? Non point, et bientôt le stratagème se dévoila : l'homme était si mince et si souple qu'en se mettant de côté, en expirant à fond et en comprimant quelques cartilages, il parvint à se glisser de justesse entre deux barreaux, avant que Mark ne s'y agrippe et les se-

coue comme un fou furieux en jurant de la pire des façons. Se voyant sauvé, le voleur se crut autorisé à faire quelques mots d'esprit, tout en haletant.

— Eh bien, bourgeois, sois donc bon joueur ! Ce langage ne te rendra pas ta bourse.

— Je te bastonnerai, ordure, crois-moi, tu ne seras pas prêt d'oublier le châtement que je t'infligerai, dès que j'aurai mis la main sur toi !

— Mais oui, mais oui.

— Approche-toi seulement un peu, pourriture !

— Je ne pense pas que ce serait très prudent. Eh, que fais-tu, tu crois vraiment pouvoir écarter ces barreaux à la force des bras ?

Le puissant guerrier avait en effet épuisé toutes les alternatives raisonnables, mais ne pouvant se résoudre à la défaite, ne pouvant supporter de finir Gros-Jean comme devant, il avait laissé sa fureur prendre le dessus, en choisissant une option déraisonnable, à savoir tenter de forcer l'acier des barreaux, contre toute logique. Il est rare que ce genre de chose marche.

Un craquement de rouille humide informa notre voleur stupéfait qu'il était temps de reprendre le chemin de la fuite, tandis qu'un sourire crispé se peignait sur le visage congestionné de Mark, qui finissait d'écarter de son passage le barreau le plus faible. Lorsqu'il traversa l'obstacle, riant du bon tour qu'il venait de jouer à son filou, il sut que la traque touchait à sa fin. Un voleur des villes, quelle que soit sa dex-

térité, ne pouvait crapahuter aussi longtemps sans s'affaiblir, alors que lui, robuste gaillard élevé pour la guerre et entraîné depuis son enfance à porter l'armure, jouissait encore d'un souffle presque intact. En économisant ses forces, il reprit la course dans une venelle parallèle à la grand-rue, une voie obscure que le cadastre connaissait sous le nom de Rue de l'Écrevisse, qui servait en fait plus de dépotoir que d'axe de circulation, et qu'occupaient quelques miséreux abrités sous des baraques en planches, des tentes de fortune, des barriques... Le maraud, sentant l'affaire mal engagée, se résolut à une dernière extrémité : il prit la bourse cachée dans son pourpoint, en craqua prestement le lacet et en versa ostensiblement le contenu dans la ruelle tout en continuant à fuir éperdument.

Mais c'était peine perdue, car Mark avait senti le goût du sang, et en outre, il savait pertinemment que le contenu de sa bourse valait moins que la satisfaction d'infliger à ce vaurien une belle correction. Il vit du coin de l'œil le voleur se précipiter dans un mince bâtiment à deux étages qui avait encore son toit, et c'était la seule raison pour laquelle on ne la qualifiait pas encore de ruine. Jadis sans doute, l'endroit avait abrité l'industrie d'une honnête famille, mais il y avait longtemps que les meubles avaient disparu, et que les rats avaient chassé les habitants. Il l'y suivit, redoutant un coup fourré, mais le coquin n'était plus de force à tendre des embuscades.

Il se contenta de grimper à un escalier, espérant sans doute

trouver le chemin des toits, propice, dit-on, à sa profession, c'est pour ça qu'on les appelle les monte-en-l'air. Las, la chance l'abandonna à cet instant, car l'escalier était rongé par les champignons, et ne pouvait plus supporter le poids d'un homme en fuite. Aussitôt, Mark se jeta sur sa proie encore sonnée, et la plaqua contre une cheminée de pierre, avant de dénouer son aiguillette.

« Alors, messire pickpocket, on fait moins le malin ! Tiens, je t'avais promis une bastonnade, mais tu ne te doutes sûrement pas du genre de bâton qui va te châtier. Eh oui, tu as bien compris ! Montre-moi ta croupe, voleur... »

Et à l'appui de sa menace, il déchira sans ménagement le pourpoint de sa victime terrorisée.

« Mais... Parbleu, une fille ! »

La stupeur lui fit desserrer sa prise l'espace d'une demi-seconde. Un relâchement compréhensible mais mal venu, car aussitôt, il expérimenta douloureusement l'inconvénient d'être à portée du genou d'une personne non-consentante quand on a le pantalon baissé. Il glapit comme un lapin en rut, mais la douleur lui était trop familière pour qu'il la laisse prendre le pas sur ses instincts de combattant : avant que l'arsouille n'ait eu le temps de porter la main à sa dague, il lui avait décoché un violent crochet du droit, qui la sécha sans bavure. Alors, il put s'asseoir quelques minutes, jurer, gémir et prendre soin de ses gonades meurtries.

Notre héros n'était certes pas du genre à abuser d'une

femme sans défense. Car il préférerait abuser des femmes qui se défendent. En outre, pour les raisons ci-dessus explicitées, il lui faudrait un bon moment avant de recouvrer l'intégrité de ses moyens, aussi, lorsque la douleur rede-vint supportable, il se contenta de ligoter soigneusement la jeune voleuse, de la jeter sur son épaule et de la mener jusqu'à son équipage, où Djilel attendait.

2. Elnantel

Pour ceux qui se demandent comment un elfe tel qu'Elnantel Finnileas a pu devenir Sénéchal de la Guilde des Lames Nocturnes¹, la saynette suivante vous en apportera une explication.

Voici quelques années, alors qu'Elnantel venait de surclasser ses rivaux au cours d'une longue série de règlements de comptes, il décida de réunir les chefs de clans voleurs et assassins au cours d'un banquet intime, entre professionnels du même monde, dans une salle discrète d'une auberge très réputée de Baentcher, histoire de briser la glace. Il y avait là le très vieux maître-escroc Sfax Azurewing, l'opulent Boss Grosmarteau, déjà un peu pris de boisson, qui courtoisait grossièrement Dame Antonella, maquerelle supérieure de

1. Notez que cette introduction est un procédé purement rhétorique, et je suis bien conscient que peu de lecteurs se posent la question, vu que c'est la première fois que je cite ce personnage.

la Guilde des Courtisane, Thoresh de Valmor le Grand Tire-Laine, Dagobaï Baï-baï le prince des mendiants, et quelques autres hauts personnages de l'époque.

Tout le monde faisait des efforts pour donner l'impression de se réjouir, et il y avait quelques raisons à ça, car après une longue période de troubles, de chaos et de mauvaises affaires pour la truanderie de Baentcher, l'avènement d'Elnantel à la Sombre Sénéchaussée marquait le retour au calme.

Tout le monde faisait des efforts, sauf Gorgone Harryhausen, chef d'un redoutable clan d'assassins qui opérait dans les bas quartiers. Elle interrompit soudain les agapes en tapant du poing sur la table, ce en quoi Elnantel, la mine toujours amène, s'enquit :

— Eh bien Gorgone, que se passe-t-il ?

— Ah, ces beuveries sont ridicules !

— En quoi ?

— Tais-toi donc, idiote, tu nous fais honte ! lui cria Boss Grosmarteau.

— Laissez-la parler, voyons. Quelque chose te tracasse ?

— Oui, quelque chose me tracasse. Et je suis la seule à oser le dire. Non mais regardez-vous, à vous empiffrer, à boire, à vous amuser, pendant que vos pères se retournent dans leurs tombes !

— Et pourquoi se retournent-ils dans leurs tombes, s'il te plait ?

— Ce conseil est décadent, c'est devenu un lupanar. Nos

aïeux qui l'ont fondé jadis avaient de nobles idéaux, vous les trahissez de la plus ignoble des façons. Allez-y, vautrez-vous dans la boue, vous êtes indignes de votre charge si vous décidez de suivre les ordres d'une vermine d'elfe infirme !

C'est fou ce qu'Elnantel pouvait se déplacer vite sur une table encombrée de vaisselle. Avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, il y eut le cinglement métallique d'une lame sortant du fourreau, puis un autre, plus bref encore. Les convives avaient à peine commencé à assimiler l'horreur de la situation que l'elfe prenait par les cheveux la tête de la contestatrice et la brandissait bien haut. Puis il prononça ces paroles :

« En tant que chef, je vous encourage, de temps en temps, et toujours de façon respectueuse, à m'interroger sur ma logique. Si vous n'êtes pas convaincus par mes plans d'action, alors dites-le ! Je vous le promets ici et maintenant, aucun sujet ne sera jamais tabou. À part bien sûr le sujet dont nous venons de discuter. Le prix à payer pour commenter mes origines elfiques de manière négative est : je collecte votre putain de tête, juste comme cette putain de méduse. Alors s'il y a ici un enfant de salaud qui a quelque chose à dire, c'est maintenant ! »

Mais personne n'avait rien à dire. Et personne ne dirait jamais plus rien du tout. Elnantel vit les mines grises, terrifiées et immobiles de ses invités. Puis il regarda la tête de Gorgone Harryhausen – juste l'arrière de la tête. Puis, l'air navré, soupira :

« Et merde... »

3. Vertu

C'était une dague d'assassin, avec un pied de lame mince et mieux aiguisée que la plupart des instruments de chirurgie. Avant que vous ayez senti sa morsure, avant que vous ayez compris que votre cœur se vidait à grands flots de sang, elle et votre meurtrier étaient déjà loin. Un examinateur peu attentif aurait pris pour de banales ébréchures les deux fines encoches proches de la pointe. Il s'agissait en fait des issues de deux minuscules canaux forés avec une infinie patience et une mèche très fine par un horloger qui arrondissait ses fins de mois avec des travaux peu recommandables. La garde était plus large que ne le nécessitait la seule fonction d'empêcher une main moite de s'entailler sur le fil de la lame, on pouvait à la rigueur se servir de cette arme pour parer le coup d'un ennemi. Le pommeau de forme sphérique équilibrait fort bien l'objet, le rendant propre au lancer, mais pouvait aussi servir à appuyer un coup de la main gauche afin de transpercer une protection. Mais un petit mécanisme ingénieux faisait tout l'intérêt de l'arme : lorsqu'on dévissait le pommeau d'un quart de tour, sa calotte supérieure se désolidarisait du reste, de telle sorte qu'il était possible de l'enfoncer d'un demi-pouce environ. Ce faisant, on pressait sur une petite outre en vessie de tortue reliée

aux deux canaux susdécrits, ce qui permettait d'injecter jusqu'au bout de la lame une certaine quantité du liquide dont on avait pu prendre soin de remplir l'outre en question.

Cet objet était de loin la possession la plus remarquable de l'habile voleuse, que Mark avait amenée avec lui jusqu'à l'« Hostellerie du Singe Infatué », endroit médiocre mais discret, et dont les chambres individuelles étaient à portée de ses finances. Il avait envoyé Djilel coucher dans l'écurie sous prétexte de garder les montures, aussi étaient-ils seuls tous deux.

— Eh, friponne, cesse de feindre le sommeil, je sais que tu es éveillée ! Sache que tu es captive d'un fils de Khneb au sang noble, et si tu attends que je te laisse une ouverture, c'est en vain.

— Je ne feignais pas le sommeil, messire chevalier, je récupérais autant que je le pouvais. C'est fatigant pour une frêle jeune fille de courir sur les toits.

— Personne ne te forçait à me voler ma bourse.

— Personne sauf la faim, messire. Croyez-vous qu'on vole par plaisir ? La misère conduit à des extrémités peu glorieuses dont je rougis de honte, hélas, et je ne suis que la malheureuse victime de circonstances qui. . .

— Oui oui, ben, garde ton baratin pour tes couillons habituels. Je ne suis pas un quelconque béjaune, figure-toi.

— Ah, ça explique que tu m'aies rattrapée. J'aurais dû me rendre compte, à ton allure et ta prestance, que tu étais de la rape. Pour sûr, avec ta force et ton esprit combatif, tu as

dû rincer plus d'un boulin. Ah, j'ai été bien brave, j'aurais dû mordre rien qu'à mirer que tu n'étais ni un nain, ni un bidou. Faut être sansan pour essayer d'empalmer un musardeau dans ton genre, et si...

— La flatterie ne marche pas trop bien non plus.

— Décidément...

Elle se redressa sur le lit et se tint aussi dignement que ses liens le lui permettaient. Elle devait être terrifiée, comme tout être humain doté de raison placé dans la même situation, mais le dissimulait remarquablement bien. Sans doute avait-elle déjà connu pire.

— Mais si tu m'as laissée en vie, c'est sûrement qu'il y a une raison.

— Ne t'ai-je pas promis de te donner le bâton à ma façon ?

— Ah, c'est donc ça ! Oh mon dieu, l'abominable individu, il en veut à ma vertu... Non, pitié, messire chevalier, n'abusez point de l'innocence d'une délicate jouvencelle, ne prenez point ce précieux trésor que je réserve à mon bien-aimé... Ah ah ah ah ah, tu es trop drôle.

— Qu'est-ce qui est donc si drôle dans la posture qui est la tienne ?

— Tu n'es pas très habile à juger les gens, on dirait. Sache donc que ce que tu veux prendre de force, je le vends tous les soirs et bien volontiers à des plus laids et des plus sales que toi. Tu veux connaître mes tarifs, pour savoir de combien tu vas me voler ? Ah ah, et en si je ne me trompe pas, ça ne fera pas une grosse somme, car ton instrument ne doit

plus être en état de faire grand mal.

— Garce ! Alors tu fais la putain ! Je te croyais voleuse . . .

— Certains diraient que la frontière est assez floue. Si tu veux tout savoir, j'ambitionne de devenir voleuse, mais les places sont chères à la guilde, surtout pour une femme. Alors oui, je putasse, et je t'emmerde.

— Ça n'a pas l'air de t'enchanter.

— Ce n'est pas le genre de chose qu'on fait par vocation. Quoique, j'en connais quelques-unes . . .

— C'est pourtant un métier comme un autre. J'ai connu des catins fort sympathiques, plus estimables que beaucoup de ces femmes qu'on dit honnêtes. Et puis, c'est une profession qui permet de s'élever quelque peu, de fréquenter les riches et les puissants, les grands noms, les artistes, ceux qui comptent . . . Certaines jouissent d'une grande considération, de revenus énormes, de belles propriétés payées par de riches amants, de bijoux, de toilettes, des parfums et des onguents . . .

— Oui, je vois de quoi tu parles, les cocottes . . . Mais ça, c'est pour les filles de bonne famille ayant quelques revers de fortune, des greluches avec une éducation soignée, si possible un nom prestigieux. Tout ce que peut espérer une enfant de paysan comme moi, c'est de finir maquerelle dans un bordel à soldats. Et puis soyons honnêtes, je ne suis pas un prix de beauté.

La gourgandine était sévère. Elle n'avait pas les formes rondes et les traits lisses de la beauté classique, mais son

large visage avait du caractère, et il y avait dans les prunelles de ses yeux sombres une lueur de dissimulation et de calcul, du genre de celle qui attire certains hommes. Son port orgueilleux et sa haute stature devaient aussi lui valoir quelque succès dans son métier. Bien sûr, elle n'avait pas la clientèle des barbares amateurs de larges croupes et de lourdes mamelles, mais il est néanmoins bien des personnes pour trouver quelque attrait à un corps souple, mince et musclé, ainsi qu'à une courte chevelure à la garçonne.

— Et donc, si tu m'as dérobé ma bourse, c'est pour faire valoir tes talents auprès de la guilde des voleurs.

— Exactement. Cela dit, la suite des événements m'a montré que j'étais encore bien loin de pouvoir en faire partie. C'est vrai, j'aurais dû le voir tout de suite, tu n'as aucun argent, un véritable voleur ne s'y serait pas trompé. Dans la pénombre, j'ai cru voir un noble fortuné, mais tu n'es pas plus riche que moi, sans doute moins. Laisse-moi deviner, tu es venu t'engager dans une armée quelconque...

— Moi? Marcher au pas dans un tercio miteux, sous les ordres d'un plus con que moi? Subir punitions, vexations et engueulades sans espoir de rendre la pareille? Remettre ma vie entre les mains de compagnons que je méprise? Risquer la mort pour enrichir un roi que je n'aurai jamais l'honneur de croiser? Tout ça pour trois sous, deux médailles et une amputation? Ah non, certainement pas, de tout ça je laisse volontiers ma part à d'autres.

— Alors quoi ?

— Je suis venu en quête d'activités plus lucratives. Le vol, l'assassinat, peu importe, c'est l'occasion qui fait le larron. Qu'on me donne un bourgeois à saigner, et je saurai faire mes preuves.

— Houlà, fais gaffe, fanandel !

Un fanandel, c'était un compagnon d'aventure. Le fait qu'elle emploie ce terme en disait déjà long sur les intentions de notre voleuse, mais Mark la laissa poursuivre sans intervenir.

— Tu n'as pas l'air de connaître les règles ici, et c'est un problème. Plus d'un est venu à Baentcher dans le même but, et n'a pas survécu à sa première nuit. Il est fréquent qu'on retrouve des étrangers pendus par les pieds aux merlons de la muraille nord, saignés comme des gorets, et je t'épargne certains détails.

— Ah oui ?

— Sais-tu seulement ce qu'est un grimpart ? Je vois que non, eh bien, c'est un employé d'une guilde, chargé d'enquêter sur les activités de professionnels non-affiliés. Il y en a chez les cordonniers, les charpentiers, les carriers et toutes les autres corporations, et ceux qui se font prendre à pratiquer au noir sont roués de coups et chassés de la ville. Les guildes des voleurs et des assassins en emploient aussi, mais la peine est un peu différente, tu l'imagines.

— Je l'ignorais. Il faut donc une sorte de permis pour exercer ?

— Il faut soit être membre, soit disposer d'un accord écrit, qui bien sûr se monnaye. Sinon, tu te rends coupable de ce qu'on appelle un délit de friponnerie. Si tu ne sais même pas ça, je ne donne pas cher de ta peau. Eh mais, j'y songe soudain...

Mark n'était pas dupe, ça faisait sans doute un bon moment qu'elle y songeait.

— Tu vas me proposer une association ? Mes muscles contre ta connaissance du terrain ?

— Eh bien, quelque chose dans ce goût-là.

— J'avoue que l'idée m'avait un peu traversé l'esprit. Mais pourquoi accepterais-je ?

— Il est difficile de prospérer quand on ne connaît personne dans une ville. Et puis, tu as malencontreusement perdu ta bourse, je crois, et je me sens un peu responsable.

— UN PEU ?

— Aussi, je me propose de t'aider à te renflouer. N'est-ce pas juste ?

— Quelle prévenance. J'imagine que tu as déjà des idées de coups lucratifs ?

— Exactement, des coups où l'on n'est pas trop de deux. Allez, détache-moi, et je t'en dirai plus.

Mark ne se fit pas prier pour trancher les liens de sa captive, les arguments de la voleuse se rapprochant assez des conclusions auxquelles il était venu tout seul quelques heures plus tôt. Toutefois, il se garda bien de lui rendre son arme.

— Associés ?

— Associés. Je suis Marken-Willnar Von Drakenströhm.

— Vertu Lancyent, à ton service. En toutes affaires de confiance, tu peux compter sur moi.

— Et réciproquement, amie, à la vie à la mort.

— Cochon qui s'en dédit.

— Un pour tous, tous pour un...

— Et toutes ces choses qu'on dit dans ces circonstances...

Bien sûr, ni l'un ni l'autre n'étaient du genre à accorder la moindre importance à ce genre de serments, qu'ils échangeaient donc par pure civilité. En fait, elle songeait déjà aux procédés conduisant à planter sa dague entre les omoplates de l'autre à la première occasion. Mark lui-même n'espérait pas que ce pacte dure plus de trois jours, et avait bien l'intention de s'amuser d'elle avant de lui trancher la gorge. Aucun des deux n'imaginait que vingt ans plus tard, ils feraient encore de conserve contre leurs ennemis communs.

4. Nilbor

Vertu s'en retourna dormir un peu dans la modeste soupenette qu'elle partageait avec Alysse, sa collègue et camarade. Elle se leva relativement tôt dans la matinée, en tout cas plus tôt qu'il n'est de coutume pour les personnes qui

gagnent leur vie la nuit. Puis elle s'apprêta pour une journée qui s'annonçait longue et qui, si tout se passait comme prévu, serait la première de sa nouvelle vie. Après un brin de toilette, elle se vêtit d'amples braies gris sombre à la mode chez les gens du peuple qui ont autre chose à faire de leur or qu'à le dépenser en vêtements, d'une chemise de lin blanc surmontée d'une tunique noire, de gants de cuir souple à peine usés que lui avait offerts un amant voleur voici plusieurs semaines, d'une sombre cape qui dans une autre vie avait été un rideau de velours, comme en témoignait encore les broderies très usées qui en ourlaient le pourtour, retenue à son cou par une fibule d'argent représentant une tête de troll. Elle ajusta ses chaussons marrons, du genre que l'on appelait ici des « pattes-de-chat », et qui n'étaient ni plus ni moins que des sacs de cuir mis à la forme du pied par des lacets. Elle s'agenouilla devant une plinthe particulière qu'elle désolidarisa du mur, et sortit de sa cachette un large ceinturon à deux rangées d'œilletons de cuivre, qu'elle serra fort autour de sa taille. Trois fourreaux y étaient fixés, un à gauche pour sa dague qu'elle avait dû laisser à Mark, un autre à gauche dans lequel elle glissa une arme ressemblant à un très petit glaive, ou à un très grand couteau de boucher, et un dernier au côté droit, un peu vers l'arrière, plus long, dans lequel elle planta une splendide rapière à large coquille ajourée, une arme qu'elle avait volée de ses propres mains à un jeune escrimeur de bonne famille qu'elle avait soigneusement saoulé pour cela, et elle en était très fière.

Elle se fit ensuite un raccord de maquillage, soulignant de noir ses sourcils (qu'elle se trouvait quelque peu déficients), ses lèvres de rose orangé légèrement glossy.

Elle se mira dans le piteux rectangle de bronze poli qui leur servait de miroir, et prit des poses. De face, de profil, de l'autre profil. Les mains sur les hanches, riant d'un ennemi à terre. Dissimulée sous sa cape fermée. Brandissant son coutelas d'un air menaçant. Prenant un air lointain et mystérieux. Triomphant d'un dragon après un épique combat de deux heures. Poignardant un compagnon dans le dos. Plaisantant avec la reine des elfes tout en lui soutirant ses bijoux. Se faisant sacrer Impératrice d'Occident. Et toutes ces sortes de situations de la vie courante.

Enfin, elle déposa un baiser sur le front de la douce Alysse encore endormie, qui devrait maintenant apprendre à se débrouiller toute seule, rassembla ses économies, qui faisaient une petite somme tout de même, et sortit dans l'air encore frais du matin.

Si vous demandez quel est le meilleur maître de la région pour ce qui est d'apprendre le maniement de l'arc, les gens du commun comme les amateurs vous répondront qu'il doit s'agir du prévôt Anfalbert, qui tient une salle à l'enseigne des deux têtes de chien, dans les prés du Valbranchay. C'est un bel établissement composé d'une grande bâtisse de bois à deux étages, un peu dans le style d'une grange, pour les leçons d'hiver, jouxtant un champ long de

cent cinquante brasses et terminé par un talus, cinq bottes de paille et une prodigieuse quantité de tiges de flèches sortant de terre. S'y ajoutent des commodités pour les chevaux et les voitures, une élégante buvette et une boutique de fournitures de qualité. En toutes saisons, les lieux sont fréquentés par des groupes d'amis, d'aimables gentilshommes et de bons bourgeois se défient en joutes courtoises devant leurs compagnes et fréquentations, intéressant souvent leurs parties de quelques pièces d'or.

Si vous demandez au prévôt Anfalbert qui est le meilleur maître de la région pour ce qui est d'apprendre le manie-
ment de l'arc, il vous répondra bien sûr que c'est lui, mais si jamais vous trouvez un moyen de vous assurer de sa sincérité, il vous adressera à Nilbor Demi-Elfe. Son surnom ne lui venait pas d'une quelconque ascendance parmi cette race de fainéants à oreilles pointues qui pullulent dans les forêts de l'ouest, mais de son habileté à l'arc court. Son art, il ne l'avait pas appris par chez un maître d'arme maniéré ni dans un manuel pour jeunes gens de bon goût, mais à la dure, dans un régiment d'archers mercenaires des cités Balnaises. Les hasards de la vie l'avaient ensuite amené à vider quelques carquois dans des donjons, des bois hantés, des contrées hostiles, sur les ponts de navires de guerre et au cours de rixes sanglantes au cours desquelles il avait loué son bras et son œil à tel ou tel parti de coquins. Au bout de plusieurs années, ayant connu toutes les joies de la vie aventureuse et tiré un peu de profit de ses expéditions, il

était venu s'établir à Baentcher, car il ne s'y connaissait pas d'ennemis.

La salle de Nilbor ne ressemblait en rien à celle d'Anfalbert, déjà, elle était souterraine, aménagée dans une carrière de mauvais calcaire située sous une colline que la ville avait depuis longtemps intégré à ses bas quartiers. Des flambeaux l'éclairaient assez chichement, mais comme disait le maître des lieux, « la cible et le bout de ta flèche, c'est tout ce que tu as besoin de voir. » La clientèle aussi était un peu différente. C'étaient essentiellement des forbans, des criminels et des voleurs, qui faisaient semblant d'être d'honnêtes citoyens pour quelques heures, mais aussi des agents du guet qui faisaient semblant de ne pas les reconnaître, des soldats, quelques amateurs attirés par la sombre réputation du maître, des gens du quartier venus ici par hasard parce que c'était plus près de chez eux, et qui côtoyaient à leur grande surprise des créatures étonnantes, nains, orks, trolls, gobelins, et même une méduse – une autre. Nilbor n'était pas difficile sur le choix de ses élèves, il prenait tous ceux qui payaient (les tarifs n'étant pas plus abordables que ceux de son concurrent) et supportaient son caractère.

— Oui mais quand même, une méduse...

— Tiens, mais c'est Vertu ! Depuis quand tu te lèves avant midi ?

— J'ai une affaire à te proposer... C'est vraiment une méduse, hein ?

— Arrête de la regarder comme ça, tu vas finir en porte-

manteau.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Eh bien tu vois, elle prend des cours. Enfin, des cours, c'est un bien grand mot, je n'ai pas grand chose à lui apprendre, il suffit de la regarder. Belle assise hein ? Et le mouvement du poignet, tu as vu ? Tu ferais bien de t'en inspirer, tu tiens la corde comme si c'était une lampe à huile. Elle vient ici juste pour passer le temps.

— Ah ? Ça a des passe-temps, les méduses ? Mais d'où elle sort ?

— D'après les bruits qui courent, c'est des mages maladroits du Laboratoire de Haute Théurgie qui ont eu un problème avec leur réacteur de machinchouette, là, dans la tour-aux-mages de la rue Arsène Cyclotron. En désespoir de cause, ils ont invoqué la méduse pour qu'elle arrête leur zinzolin avant qu'il fasse sauter tout le quartier. Et depuis, on dirait qu'elle se plaît bien à Baentcher, alors elle s'incruste.

— Ah ? Ça peut transformer les réacteurs en pierre, les méduses ?

— Non, mais elle est ingénieur en haute théurgie appliquée.

— Comment, ça a des métiers, les méduses ?

— Sûrement, en tout cas, elle paye, c'est tout ce que je lui demande. À propos de payer, ma douce amie, sommes-nous à jour de nos cotisations ? Je ne le crois pas.

— Oui, ben ça attendra quelques jours, car comme dit le poète, « la lune est impropice aux tendres sentiments. »

— Ah, c'est vrai, mais le sage oriental n'a-t-il pas dit « quand le fleuve rouge est en crue, emprunte le chemin boueux » ?
— Tu connais mes tarifs. Enfin bon bref, je ne suis pas venue te faire une propale. Tu es toujours partant pour le coup dont tu m'avais parlé il y a trois jours ? Je crois que j'ai trouvé le pigeon.

Nilbor lissa sa moustache, s'appliquant à ne pas paraître trop intéressé. Physiquement, il portait beau, c'était un homme mince et grand, dont le poil grisonnant et les traits prématurément vieillis lui faisaient volontiers attribuer un âge d'un demi-siècle, alors qu'il aurait fallu en retirer dix ans pour être dans le vrai. Il portait toujours une grande cape rouge, un informe chapeau à large bord orné d'une grande plume, et s'habillait en toutes circonstances de frusques de grand prix mais soigneusement usées, pour donner l'impression d'un homme d'armes désargenté et prêt à tout pour quelques piécettes. Il prenait grand soin de sa personne, s'entraînait avec assiduité et cultivait ses dons pour l'arc avec le plus grand sérieux. Son affaire marchait bien, mais comme souvent les hommes ayant trouvé une situation assise après une vie d'action, il s'ennuyait. Il ne fut donc point difficile pour Vertu de convaincre son maître d'arme d'abandonner affaires, femme et enfants pour la suivre dans quelque périlleuse entourloupe.

5. Wahg-Ork

Mark se leva de bonne heure lui aussi, bien que la souillon lui eût donné rendez-vous vers midi. Il avait simplement trop hâte de découvrir Baentcher et ses vices pour rester au lit comme un poltron ! Eh oui, il était de cette race d'hommes à la nature bouillante que le danger appelait bien plus fort que les autres, il éprouvait un ardent désir de confronter ses muscles à un fort adversaire et son esprit aux fourberies de ses semblables. Ah, que cette ville s'annonçait donc prometteuse, une nuit était passée, et déjà l'aventure le trouvait ! Pourvu que cette petite catin ne lui pose pas un lapin...

Vertu, quel drôle de nom... Ah, c'est qu'elle avait du chien, la petite putain. Mais il la dresserait, c'est sûr. Il rêvait déjà à ce moment qui viendrait bientôt où, dans les yeux marrons de cette roulure, il lirait la terreur et la compréhension tardive, tandis qu'il serrerait son joli cou blanc tout en la besognant sans ménagement. À cette pensée, son entrejambe se rappela douloureusement à son bon souvenir. Oui, décidément, il prendrait bien du plaisir à lui donner sa leçon de chant. Elle apprendra bientôt qui est Marken-Willnar Von Drakenströhm, ils l'apprendraient tous !

Tout à ses rêves romantiques, il pressa le pas, Djilel tentant de le suivre en se dandinant de façon grotesque, tirant les montures par les rênes, comme il en avait l'habitude. Mark était peu accoutumé au tumulte des grandes

viles et aux règles subtiles qui y régissent la circulation des piétons, des cavaliers, des carrioles et des portefaix, mais la cité de Baentcher accueillait en ses murs nombre d'étrangers, de barbares et de campagnards comme lui, aussi les indigènes ne se formalisèrent point trop de rentrer en permanence dans ce rustre mal dégrossi qui s'arrêtait devant chaque échoppe, dévisageait chaque mendiant, traversait en dehors des clous et ne laissait point la file de gauche aux gens pressés lorsqu'il gravissait un escalier public. Il faudrait des livres entiers pour décrire les charmes toujours renouvelés des rues de Baentcher, dont l'architecture réservait au voyageur toutes sortes de surprises cocasses. Pour autant qu'on sache, aucune n'offrait de perspective dégagée. Certaines étaient plus larges que des places de village, d'autres si étroites qu'elles semblaient n'être qu'à l'usage des chats. Certaines bifurquaient de façon si abrupte qu'un usager distrait avait vite fait de cogner contre un bâtiment surgi de nulle part. Beaucoup de voies étaient couvertes, sans qu'on puisse dire s'il s'agissait de tunnels creusés volontairement dans la roche pour percer une colline ou si les étages supérieurs des maisons avoisinantes s'étaient simplement rejoints en cours de construction. En certains endroits, l'étroitesse de la chaussée avait imposé l'usage d'une solution ingénieuse aux problèmes de circulation, à savoir la construction d'une seconde chaussée constituée d'un plancher en pin grinçant, surélevée par des poutres de bois ou des piles de pierre. D'autres passerelles construites de la

même façon reliaient entre eux des bâtiments qu'on estimait devoir relier entre eux, ou permettaient la traversée de rues particulièrement fréquentées.

Si des urbanistes s'étaient jamais penchés sur l'organisation de Baentcher, il faut croire qu'ils avaient tous renoncé en cours de route. Il y avait à cela une raison parfaitement rationnelle : les urbanistes sont des gens notoirement dénués d'imagination, pour qui leur métier consiste à détruire un maximum d'habitations afin de creuser à la place de belles lignes droites se coupant à angle droit lorsqu'elles arrivent sur des places bien carrées. Or la ville était, l'hiver, livrée à des vents particulièrement froids et violents en raison de sa situation géographique particulière, et l'idée d'y tracer de larges avenues rectilignes afin que s'y engouffrent tous les aquilons du septentrion n'y était guère populaire. L'autre raison à cet enchevêtrement anarchique était que dans la longue histoire de la ville, il s'était rarement trouvé un dirigeant disposant d'assez de pouvoir pour imposer à ses citoyens d'abandonner à tout jamais la demeure où reposaient les cendres de leurs ancêtres pour que l'on puisse construire à la place de beaux immeubles bourgeois dans lesquels ils n'auraient jamais les moyens de loger.

Tout ça pour dire qu'après quelques tours et détours, notre héros en était venu à la conclusion que l'endroit n'était pas propice à la promenade des équidés. Dans un recoin de sa vieille selle, une déchirure connue de lui seul, il avait pris soin de dissimuler quatre pièces d'or, qui constituaient son

dernier argent depuis que Vertu lui avait pris sa bourse et que son contenu avait fait la joie du peuple interlope de la Rue de l'Écrevisse. Il en utilisa une partie pour mettre son cheval et sa mule en pension dans une écurie du coin. Une fois l'affaire faite, il lui restait deux askenis dans la main. Fidèle à sa philosophie, il décida de les employer utilement dans une taverne, où il pourrait boire, jouer et se quereller à loisir avec les indigènes. Les tavernes ne manquaient pas à Baentcher, mais il ne s'agissait pas d'entrer dans la première venue. Mark et son moyennement fidèle Djilel tournèrent donc un bon moment dans les rues, parmi les honnêtes mères de famille faisant leur marché et les servantes portant le linge sur leurs têtes, pour trouver ce qui les intéressait. Et après trois quarts d'heure, leurs efforts furent récompensés lorsque finalement, ils dénichèrent « le Singe Pieux ».

De l'extérieur, rien ne distinguait cet établissement d'un atelier d'artisan ou d'un immeuble d'habitation, car il n'y avait pas d'enseigne visible de la rue, et les fenêtres du rez-de-chaussée en étaient obstruées de lourds pans de tissus bleu épais, sur lesquels étaient peints des glyphes abscons – Mark apprit plus tard que ces rideaux provenaient de maisons de plaisir du lointain orient que le père du propriétaire avait visité dans son jeune temps, et que les signes peints au plomb étaient les blasons de courtisanes tombées dans l'oubli et la misère depuis longtemps. Ce qui mit la puce à l'oreille de notre joyeux pendeur, c'était la mu-

sique qui en émanait, le genre d'air paresseux qu'un gratteur de cordes sans trop de talent produit après avoir tiré trop d'heures d'un labeur mal payé. Détail encourageant, il y avait sous le porche un grand bonhomme très barbu et moustachu, fumant la pipe avec application, habillé d'un lourd tablier de cuir laissant voir ses muscles épais. Sur son crâne était fixée solidement par des sangles une calotte de fer qui n'était pas du luxe, car elle avait pris quelques coups. Il s'appuyait avec nonchalance et ostentation sur une massue de trois pieds de long. C'était tout à fait le genre de gusse à s'appeler Gurg, Krag ou Brok, et à accueillir avec un humour relatif les plaisanteries du genre « Eh, on fait la paix, Brok ? » Mark s'avança sous le porche, salua le videur d'un viril coup de menton et entra dans la cour, dans un coin de laquelle s'amoncelait un assez gros tas de vaisselle brisée, de tabourets aux membres fracassés et tables fendues en deux. Il poussa la porte.

L'atmosphère moite du « Singe Pieux » contrastait avec l'air sec et encore frais du matin. À son arrivée, quelques visages inamicaux se tournèrent vers lui, souvent ornés de cicatrices ou pourvus d'yeux en nombre insuffisant. Puis chacun retourna à sa chope lorsqu'il se fut assuré que Mark n'arborait aucun des signes distinctifs d'un représentant de l'autorité. Certains jouaient aux dés, d'autres aux cartes, d'autres aux échecs, d'autres aux trois en même temps, ce qui présageait de rudes empoignades à propos des règles de déplacement du cavalier quand on tire un double-six. Il n'y

avait guère de lumière, quelques lanternes aux verres enfumés de crasse et à la flamme tressillante jetaient des feux rougeâtres sur les catogans crasseux des habitués du lieu, qui ne tenaient pas plus que ça à être identifiables par des témoins éventuels. Pourtant, à ce qu'on pouvait entendre des conversations à mi-voix, les sujets de bavardage ne se distinguaient pas vraiment de ceux qu'on pouvait entendre sur les places de marché ou dans les ateliers les plus innocents, à savoir les courses de chars, la météo qui se détraquait à cause des magiciens et de toutes leurs expériences, la hausse des prix, on ne trouve plus à se loger nulle part, et les exploits des mystérieux voleurs de carpettes. Le bar était vide, mais lorsqu'il fit mine de s'en approcher, un quadragénaire brun et guère sympathique se leva d'une table pour l'aborder.

— Y veut quoi, l'étranger ?

— Une mousse. Et pas la pisse d'âne que tu sers aux béjaunes. Et une écuelle d'eau pour le larbin.

— Vous êtes trop bon, mon maître...

— Toi ta gueule. Tiens, mon brave, une de ces pièces d'un alliage douteux de cuivre, de laiton et de je ne sais quelle substance répugnante, que l'on qualifie d'or dans cette ville de dégénérés.

— Comme il plaira à notre bon sire ! répondit le commerçant d'un ton grinçant, tout en puisant dans un tonnelet pour remplir une chope douteuse. Puis sans plus de civilités, il prit les consommations et s'approcha de la musique.

Le musicien devait avoir bien du talent, car il arrivait à tirer des notes intelligibles de sa viole pendant que son esprit vagabondait dans des sphères intellectuelles bien différentes, loin, bien loin de ce rade miteux. Le balancement lancinant du crinclin guidait les mouvements d'une pauvre fille qui se déshabillait sur la scène. Une gamine rousse, pas très grande, un peu grasse, une croupe épaisse, le regard pitoyable qu'il surprit à plusieurs reprises indiqua qu'elle ne devait pas être en ville depuis bien longtemps. Chaque année il en arrivait de pleins wagons, des filles de la campagne comme elle, venues à Baentcher en quête de fortune, de gloire et d'un mari avec une bonne situation. La plupart finissaient comme ça, à se dandiner les fesses à l'air pour attirer un client dans sa chambre. En d'autres circonstances, Mark lui aurait fait sa fête, mais là, il se faisait un point d'honneur de se réserver pour une autre.

— Tue-Son-Père!

— Petit-Feu!

Baentcher était une cité tolérante, qui acceptait au sein de ses murailles toutes sortes de races, y compris des orks. Le spécimen qui venait d'apostropher Mark (alors qu'il en était à sa troisième chope) était venu avec trois copains à lui, qui n'étaient pas de sa tribu cependant, comme en témoignaient les colifichets semés d'os et de plumes qui pendaient à leurs mollets. Sa peau était d'un brun rouge, ses yeux noirs comme ceux d'un cochon, dont il avait d'ailleurs le groin, et il prenait grand soin des tresses de sa cheve-

lure et de sa barbe, rouges comme le coucher du soleil vu depuis Baentcher, qui était une métropole plutôt polluée. L'ork s'avança, les bras largement écartés, la gueule grande ouverte sur ses crocs jaunâtres. Mark se leva d'un bond et vint à sa rencontre. Présageant un intéressant combat, les habitués levèrent un sourcil, mais les deux humanoïdes se contentèrent de se donner une rude accolade.

— Wahg-Ork, misérable avorton, tu es toujours vivant ? éructa l'aventurier dans la langue orque la plus impure et la plus naturelle.

— Tête blanche toujours pas pendu ?

— Eh non, la mauvaise graine a la vie dure. Eh, débile (il s'adressait à Djilel), va chercher une chaise pour mon frère de sang, le redoutable Wahg-Ork Brisetibia !

— Oui maître, fit le grouillot en se demandant comment son maître pouvait être à tu et à toi avec une telle brute.

— Mais et toi mon vieux, tu t'en es tiré ? J'ai entendu dire que la tribu des Chiens Noirs avait disparu...

— Disparu, c'est vrai. Après toi parti, chef Daboz Chie-le-Fer devenu stupide. Attaqué villes trop fortes. Les chevaliers, trop nombreux. Tribu tuée, les vivants, partis avec les Corbeaux Sanglants, ou les Ours des Neiges. Moi parti seul. Long voyage. La neige, les loups. Ici, c'est la bonne ville.

— Ah oui ? Tu fais quoi pour vivre ?

— Dans un magasin. Je suis devant l'entrée. Je croise les bras d'un air terrible. Pour effrayer les voleurs. Pas fatigant. On gagne un peu d'or comme ça.

— Ah, oui, belle planque. C'est vrai, on ne peut pas passer toute sa vie à se battre.

— Mais je veux pas faire ça tout le temps. J'attends. Un jour, il y aura de la bagarre. Du sang, de l'or et des filles. Et j'en serai ! Avec ma hache !

— Excellent, je vois que tu es dans les mêmes dispositions d'esprit que je t'avais connu jadis. Moi aussi, je suis venu ici chercher l'aventure, et je crois que j'ai déjà trouvé.

— Tu as la chance avec toi, tu as toujours eu !

— Et je crois même que tu pourrais en être, si tu le veux.

— Murf ? Parle.

— Tu es intrigué hein ? Comme je le suis moi-même. En fait, je ne sais pas grand chose, j'ai juste rendez-vous à midi avec un contact. Elle ne m'a pas dit grand chose, mais c'est sûrement dangereux, lucratif et pas très moral. . .

— Une fille ?

— Oui, une fille.

— Une fille pour toi ?

— Une fille pour moi, mais quand j'en aurai fini avec elle, je te la laisserai, si tu en veux encore.

— Eh eh eh eh eh ! Et où on va la voir ?

— On doit se retrouver près du cadran solaire de la ville. Mais vois-tu, c'est quelqu'un à qui je ne fais pas du tout confiance. Je ne sais pas pourquoi, mais je soupçonne que son plan n'est qu'un piège dont je serais la victime. J'ai décidé d'être plus malin qu'elle et de garder un atout dans ma manche, tu vois.

— Ouais, je vois un peu.

— Il me faudrait un gars costaud en couverture, un gars sur qui je puisse compter. Un bon pisteur qui nous suivrait à bonne distance, et qui viendrait me filer un coup de main si jamais c'est une entourloupe. Ce qui semble probable car à ce qu'on dit, les gens qui peuplent cette ville sont sans parole ni honneur, et c'est une bien triste chose.

— Et si y'a pas d'entourloupe ?

— On se partage le butin et on tue la greluche.

Les yeux de l'ork se plissèrent, et il partit d'un grand rire.

— Ton plan, y m'plait bien, Tue-Son-Père !

Le surnom de « Petit-Feu » qui collait à Wahg-Ork Brisetibia ne se rapportait pas à manière dont il tuait ses ennemis, mais à son apparence physique. Feu car il était roux, et petit parce qu'il était de faible stature, en effet, il dépassait à peine les deux mètres pour cent quarante kilos. Toutefois, dans la société des orks, ce freluquet avait toujours compensé sa corpulence avortonne par des qualités qui faisaient sa renommée : sa ruse, sa sagesse et son érudition. Parmi les siens, il avait la réputation d'un Ulysse, d'un Machiavel, d'un Arsène Lupin des orks ! Pour preuve de sa sagesse, on contait souvent une fameuse anecdote comme quoi un jour qu'il commandait un petit détachement, et découvrant face à lui un parti adverse dix fois supérieur en nombre, il n'avait pas attaqué bille en tête sous prétexte que « ouais, nous on est les meilleurs, ouais », mais s'était replié

sans faire de bruit pour appeler des renforts. Ses connaissances étaient légendaires, d'ailleurs, certains orks prétendaient qu'un jour, on l'avait vu lire.

Mais il ne s'agit probablement là que de coquecigrues inspirées par la boisson.

6. Belam

Le quartier du Belvédère était sans doute le plus coquet de la ville. Il devait son nom à une large colline, le Belvédère donc, qui descendait en pente douce jusqu'à l'immense retenue d'eau qui, à l'intérieur même de Baentcher, formait un lac navigable. Depuis les villas cossues bâties en terrasses sur les flancs de l'élévations, les eaux pures et glacées du fleuve Xno, tout juste sorti des entrailles du Portolan, luisaient à la belle saison d'un éclat opalescent propre à émouvoir les poètes et les agents immobiliers². Néanmoins, malgré le prix du mètre carré, la municipalité avait conservé au sommet du monticule l'ancien pré communal, datant du temps où le Belvédère n'était qu'un faubourg, et qui formait maintenant un jardin public, une agréable promenade pour les familles, une halte bienvenue pour les oiseaux. En revanche, ce n'était plus un lieu de travail habituel pour les

2. Qu'il faut liquider en tant que classe, s'il m'est permis d'ouvrir une parenthèse.

astronomes de l'Académie des Sciences, qui avaient abandonné l'antique observatoire, dépassé par le progrès technique.

Voici moins de deux siècles en effet, dans une cité balnaise qui tolérait ce genre d'excentriques, le grand Kubonal avait inventé une collection impressionnante d'ustensiles absurdes tels que le beurre à couper les fils, le garde-tétine, la triflette à brenicle, la double gampe de chaise, le renifle-poireaux octogonal à gyration inversée, le smyé-lodon bacthacéphale, le prototype du rotostéganokinéticoscope, l'écrouisseur à chat, le mécanosphère stroboscopique, le praxinoscope multipoilu à rouet, le stylophone pélagique, le sémiographe polycristallin diurne, l'ostéobélinomètre limite-basse, l'orchite ourlienne, une variété d'acier mou, la colle glissante, l'huile abrasive, l'engrenage fixe, plusieurs accessoires d'hygiène intime pour crustacés des grands fonds et, totalement par hasard, la lunette astronomique³. Tout en condamnant à l'oubli les tours d'observation, gnomons géants et autres cercles de dévers concentriques, la généralisation de la lunette avait mis en évidence l'utilité qu'il y a de procéder aux observations du ciel dans des endroits éloignés des lumières nocturnes et à l'atmosphère exempte de pollutions, exigences auxquelles Baentcher ne satisfaisait pas, c'était le moins qu'on puisse dire.

3. En combinant un spectrolyte biréfringent avec un socle de parasigmoïde mécanoptère à six clapets monté sur cardan, pour voir si, des fois, ça faisait des bulles.

Le grand cratère hémisphérique de marbre creusé de tranchées, que les passants ignorants qualifiaient de cadran solaire, avait en fait servi à relever précisément les coordonnées des étoiles à l'époque où ce genre de chose se faisait à l'œil nu. Aujourd'hui, il était encore débroussaillé de loin en loin par l'université, mais servait surtout de lieu de rendez-vous galants.

Mais ce n'étaient point les doux transports de l'amour courtois qui poussait Mark à visiter ce lieu. Lorsqu'il y arriva, toujours flanqué de son très peu brave Djilel, il constata d'une part que Vertu était venue, et d'autre part que les parages grouillaient de badauds, ce qui était une bonne nouvelle car il craignait une trahison. Elle avait amené deux hommes en renfort. L'un semblait être un vieux soldat, un de ces traîne-rapières à l'œil torve et à l'épée vite tirée, il s'agissait de Nilbor, que je crois vous avoir déjà décrit. L'autre avait une apparence plus inattendue. C'était un gentleman élancé au visage franc et carré, auquel on aurait donné trente ans comme cinquante, déjà marqué par quelques rides d'expression, doté de grands yeux clairs et magnétiques, et dont la chevelure prématurément blanche n'était rien, au contraire, à la considération qu'il s'attirait de la part de la gent féminine. En outre, c'était un prêtre de Myrna, ou en tout cas quelqu'un qui en portait l'habit, une soutane noire bordée de pourpre, agrémentée d'une calotte de velours en guise de couvre-chef.

Le culte de Myrna imprimait profondément sa marque

dans tout le Klisto, et l'on priait la déesse muette jusqu'aux cités portuaires de l'autre côté de la mer Kaltienne, mais il n'y avait jamais eu dans l'interminable histoire de cette religion une quelconque autorité centrale, ni aucun livre saint pour en définir précisément les usages, les croyances licites, les rites prescrits, les prières obligatoires en telle circonstance, ni rien de ce genre. En fait, les Myrnéens n'avaient jamais été qu'une multitude de sectes plus ou moins unies dans l'adoration commune d'une idole de la nature, de la fertilité et de la prospérité, sans bouche, mais avec une surprenante collection de nichons. Cette bienveillante déité était réputée pour accorder sa protection à quiconque lui faisait offrande, ce qui lui attirait la sympathie de gens de toutes conditions, et il était rare qu'un aventurier parte en quête, qu'un soldat s'engage, qu'un marin prenne la mer, qu'un marchand fasse une grosse affaire ou qu'une jeune fille se marie sans avoir déversé une quelconque obole au temple local, même si par ailleurs, on était d'une autre religion.

Mais je m'égaré, revenons je vous prie à notre histoire. Donc, Vertu présenta Nilbor comme étant un compagnon d'armes, et l'autre comme étant un certain Belam, commanditaire de l'affaire. Ils convinrent rapidement qu'il serait plus civilisé de parlementer autour d'un verre, sous la tonnelle d'une agréable buvette attenante au parc, et s'installèrent bientôt. En fait, Belam et Vertu avaient déjà une conversation en cours.

— Dois-je comprendre, ma fille, que vous pratiquez la prostitution ?

— Eh bien oui, mon père, c'est cela même.

— Mais ne trouvez-vous pas que c'est une conduite dégradante et contraire à la dignité de la femme ? Le prophète Chafouing le Dityque a soutenu, au conclave de Vingt-sept, que « Nulle qui de par la fafounette vivra n'atteindra le Séjour Divin. »

— On en naît, on peut bien en vivre. C'est un métier qui a ses inconvénients, comme tous les autres. Un peu plus que d'autres, c'est vrai, c'est un peu pour ça que je souhaite quitter cette carrière. Je ne savais pas que le culte de Myrna avait quelque chose contre le métier.

— Eh bien, ce n'est pas strictement prohibé, à vrai dire. Il est vrai qu'il y a une polémique sur ce qu'est exactement une fafounette sous la plume de Chafouing le Dityque. Mais en général c'est loin d'être encouragé, c'est tout de même dégradant non ?

— Mon père, intervint Nilbor, permettez-moi de témoigner, en tant qu'homme ayant un peu l'expérience de la vie, que nombre de putains conservent malgré leur profession, et peut-être même au travers de leur profession, toute la dignité et la fierté que l'on peut attendre d'une femme honnête. Certaines jouissent même d'une considération et d'une estime justifiée.

— J'avoue ne pas fréquenter le quartier des plaisirs... Il est vrai que vous-même, ma fille, ne paraissez pas du genre à

vous laisser aller. Vous semblez, malgré votre jeune âge, traverser la vie avec une assurance que vous envieraient bien des personnes mûres telles que moi.

— Merci.

— Je devine en vous une de ces courtisanes expertes et calculatrices dont on vante les vénéneux mérites dans les romans et les pièces de théâtre. Une de ces princesses du vice habiles à ruiner leurs clients, à pervertir les pères de famille les plus honnêtes, à gruger les plus avares.

— Ben...

— Mais dans le sein de chacune de ces reines esclaves aux mille amants bat le cœur fragile d'une femme, soupirant pour un jeune inconnu aperçu, un jour, au travers des persiennes de la maison de plaisir. Et telle la flamme fragile d'une chandelle qu'aucune bourrasque d'hiver ne peut souffler, un amour impossible dont la pureté...

— Holà, eh, du calme ! Je suis pas du genre à jouer du shamisen à la mode kiyomoto sous les lespédèzes, moi. Tout ce que je fais, c'est que quand un type a le zigouigoui qui le démange, il vient me voir, je le soulage comme il a envie, je prends l'argent et je passe au suivant.

— Ah oui ?

— Et je me lave entre les deux, on n'est pas des sauvages. Mais vous-même, vous avez l'air d'un homme normal et en bonne santé, et je n'ai jamais entendu dire que les Myrnéens castraient leurs curés. Comment vous faites quand ça vous prend ? Il y a une madame Belam ?

— Euh... pas vraiment. En fait, je parviens à retrouver la sérénité par la communion avec la nature, conformément à la doctrine Hyrésiarque prônée lors du Schisme Pérégrin. Les Psaumes Lévitatiques IX-53 préconisent qu'il convient de « laisser la nature retourner à la nature »... Mais ceci n'a aucun rapport avec notre affaire, je crois.

— Ah, on y vient quand même, s'impatienta Mark. De quoi s'agit-il ?

Tout le monde fut soulagé que Mark recentre le débat sur des considérations plus constructives.

— Euh... bon, alors voilà. Avez-vous entendu parler d'une ville appelée Nedolbert, aux marches de la Thalassie ? C'est une petite cité de la plaine sans grande envergure, en bordure d'une forêt immense. Il y a un temple de Myrna qui a un style certain, un peu dans le genre de la basilique de Gonorrhée, en plus modeste.

— Nedolbert, terre de contrastes, ses habitants chaleureux, son patrimoine historique, sa vie culturelle animée... Vous êtes payé par l'Office du Tourisme ?

— Du tout. Voici quarante-six ans, le temple en question fut victime d'un vol, comme cela ne se produit que trop souvent. Le butin fut des plus modestes, quelques tableaux religieux, divers instruments du culte, quelques offrandes de fidèles, rien de bien précieux.

— Voilà histoire excitante ! Holà, Djilel, va me chercher un café avant que je m'endorme.

— Rien qui retienne l'attention. Après quelques infruc-

tueuses recherches, le Temple a classé l'affaire dans les pertes et profits, et l'histoire sombra dans l'oubli. Or dans la liste des objets volés se trouvait un certain pendentif, le don d'un fidèle anonyme. Il s'agissait d'une simple breloque en ivoire incrustée de pierres semi-précieuses.

— Si on ne me fait pas 25 cc d'adré en IV, je m'enfonce !

— Cessez donc de faire le pitre, jeune homme ! Il se trouve que je suis passionné d'histoire, et j'ai découvert voici quelques années en compulsant les chroniques anciennes que ce pendentif était peut-être, en fait un objet d'une grande magie.

— Ah quand même.

— Il s'agirait du Pendentif des Neuf Incarnations, un artefact très ancien et très recherché, qui a traversé les millénaires en semant derrière lui la concupiscence.

— Neuf incarnations ? s'étonna Mark.

— Exactement. Le pouvoir du pendentif est considérable, jugez-en : celui qui le met un jour autour de son cou, ne serait-ce qu'une seconde, se voit assuré, une fois son existence achevée, d'être instantanément réincarné ! Et ce, neuf fois de suite, même si par la suite, il perd l'amulette, qui continuera à faire son office à distance.

— N'est-ce pas que c'est fantastique ! s'enthousiasma Nilbor. Qui ne rêverait pas de voir son espérance de vie décuplée, c'est prodigieux !

— Prodigieux, en effet, mais un tel pouvoir est assorti d'une contrepartie. Pour infléchir à ce point le destin d'un mor-

tel, un artefact magique doit être relié aux astres et aux sphères célestes. Une fois utilisé, il faut attendre une certaine conjonction des étoiles pour que le pendentif retrouve son pouvoir, et puisse à nouveau dispenser sa bénédiction. Elle ne se produit que tous les cent quatre-vingt-huit ans, ce qui explique qu'entre deux bénédiction, l'objet perde toute valeur. Qui risquerait sa vie pour acquérir un objet magique inutilisable avant deux ou trois générations ?

— Je comprends tout à fait, approuva Mark. Mais la prochaine conjonction se produira quand ?

— C'était il y a trois semaines, si mes calculs sont exacts.

— Bouffre !

— Et c'est pourquoi l'affaire est urgente, il faut agir avant que quelqu'un s'aperçoive de ce qu'est réellement ce pendentif. Après bien des détours, j'ai réussi à localiser l'amulette, ici même, à Baentcher. Votre mission sera de la dérober, afin que le Temple de Myrna la mette sous bonne garde. L'aventure comportant quelques risques, je suis prêt à vous offrir deux mille askenis. Je pense que c'est raisonnable. « Pingre ou prodigue, ce sont deux fous », Livre des Révélation L-11.6.

— Tout dépend du lieu où est enfermée l'amulette, tempéra Mark. S'il y a douze liches et trois dragons à tuer, ça va être un peu plus cher.

— Rien de tel, je vous l'assure. J'ai réussi à suivre la trace du pendentif après le vol, il fut dérobé par des membres de la Guilde des Lames Nocturnes de Baentcher, vendu à

un sorcier qui en sut rien en faire, et le revendit à un collectionneur, lequel était pieux et légua à sa mort l'objet au Temple Noir. Cependant, comme cette breloque n'avait rien de commun avec les prodigieuses richesses qu'exposent nos collègues du culte de Hima, elle fut remise dans un lieu où ils entreposent traditionnellement les pièces jugées indignes de tels honneurs.

— Le Labyrinthe de Theraknoar, annonça Nilbor.

— Précisément. C'est une nécropole qui date de l'époque où les fidèles de Hima ne brûlaient pas encore leurs morts. Comme je vous l'ai dit, le Temple y entasse tout ce qui l'encombre, mais comme rien là-dedans n'a de grande valeur, il est peu gardé, et nous ne devrions pas trouver d'opposition insurmontables pour des gens résolus et habiles tels que nous.

— Nous ? Vous comptez venir ?

— Eh bien oui, voyons. Me trouvez-vous trop vieux ? Ne vous méprenez pas, je suis habile à manier la masse, et si jamais il y a des blessés, mes bénédictions pourront être d'une certaine aide.

— Et puis surtout, persifla Mark, il faut s'assurer que nous n'aurons pas la vilaine tentation d'utiliser nous-mêmes l'amulette à notre profit, n'est-ce pas ? Mais j'y songe, vous avez l'aval de votre temple pour cette entreprise ? N'est-il pas logique de penser que vous pourriez vous-même être tenté par ce semblant d'immortalité ?

— Oh, voyons, quelle vilaine idée vous avez là. Ah, tant

pis, je vais vous dire le fond de ma pensée. Je ne convoite pas l'amulette pour mon usage, car ma religion m'interdit d'aller à l'encontre des cycles de la nature, et lorsque mon heure sera venue, je ne demande pas mieux que de quitter ce monde imparfait pour rejoindre la déesse et participer aux Vendanges Éternelles, selon l'enseignement de Marat Safouin, qui écrivit dans les Chants, verset 3.XIV, « Vis avec joie, meurs avec gratitude. » Si l'un d'entre vous décide de porter le pendentif, peu m'importe, en vérité. Ce qui est primordial, c'est que ce pouvoir ne tombe pas entre de mauvaises mains.

— De mauvaises mains? Notez, moi, tout ce qui m'intéresse, c'est l'or que vous allez me donner, mais permettez-moi de vous dire que je ne vois pas très bien en quoi le temple de Myrna est un meilleur endroit que le temple de Hima pour ranger ce pendentif. Et je ne vois pas ce qui vous fait croire que les prêtres de Myrna seront plus sages que ceux de...

Mark s'arrêta dans sa diatribe, frappé par une compréhension soudaine. Car si la fantasque Hima était une déesse respectée, que son culte était officiel et que ses fidèles étaient parfaitement tolérés en société, il y avait un avatar, un aspect de sa nature divine, qui posait de tout autres problèmes.

— ...Nyshra...

— Eh oui, c'est bien là le problème. Les prêtres de Nyshra, comme ceux de Hima, ont libre accès au Labyrinthe de The-

raknoar. Imaginez qu'un adepte de la déesse de la destruction s'empare de ce trésor... Qui sait ce que l'imagination de tels pervers criminels pourrait bien en faire ?

— Je comprends. L'affaire semble franche, dans ces conditions, j'en suis. Et vous, mes joyeux compagnons ?

— Hardi, fit Nilbor.

— À l'aventure, s'écria Vertu.

— Montjoie, approuva Djilel.

— Ta gueule !

Et sans plus de cérémonie, l'on se pencha sur les détails de l'opération.

7. Le neveu

Comme il n'y avait aucune raison de remettre au lendemain, les conjurés décidèrent de tenter le coup le soir même. Ordinairement, la prudence commandait de reconnaître longuement le terrain, mais selon toute vraisemblance, Nilbor avait eu les détails de l'histoire de la bouche de Belam quelques jours auparavant, et s'était déjà acquitté des travaux préparatoires. Il avait même fait un plan du labyrinthe de Theraknoar, qui présentait une particularité assez singulière : c'était un labyrinthe rectiligne.

Pour des raisons bien compréhensibles, l'unique entrée du dédale était secrète. Le seul accès était situé dans les caves d'une hostellerie appartenant au Temple et tenue par des

dévots de Hima, qui étaient au-dessus de tout soupçon. Il y avait deux moyens de parvenir à la cave, le plus évident étant la trappe située dans la grande salle de l'établissement, occupée en permanence, et donc peu propice à une infiltration. Mais il y avait aussi un soupirail donnant sur la ruelle adjacente. Il n'était pas si facile de s'y glisser, car juste en face se trouvait l'échoppe d'un ferblantier spécialisé dans la réalisation de petites babioles votives à destination des pèlerins de Hima, nombreux dans le quartier, car nous étions à proximité immédiate du Temple Noir. Ni le temple, ni les pèlerins n'avaient d'horaires, et bien que ces derniers se fissent rares à partir d'une certaine heure, la maison avait pour politique de toujours garder porte ouverte. Ce détail avait éveillé l'intérêt des sénéchaux du Temple, de qui les tenanciers avaient reçu la consigne de garder un œil ouvert sur le fameux soupirail, moyennant la concession d'un quelconque petit privilège.

Las, comme l'avait expliqué Nilbor, le patron étant sans enfant mâle, il avait adopté un jeune neveu désargenté qui n'éprouvait guère d'amour pour lui, ni grande considération pour le culte de la déesse triopte, mais en revanche, avait le vice bien excusable quoique coûteux des chausses de qualité, des pourpoints à la mode et des belles parures. En outre, il s'ennuyait fort tous les soirs, dans la poussiéreuse boutique qu'il avait la charge d'administrer, tandis que ses amis s'amusaient dans les lieux de débauche. Ceci étant bien compris entre les deux parties, il avait été facile

de trouver un terrain d'entente.

La nuit tomba, et la lune était gibbeuse, mais bientôt, elle disparut derrière le bulbe obèse du temple cyclopéen qui semblait vouloir recouvrir tout le quartier d'un lourd manteau de ténèbres. Seule l'unique fenêtre de la petite boutique distillait maintenant dans la ruelle la lueur rougeâtre d'une huile trop usée – car le patron était avare. Les compagnons apparurent, comme par magie, l'un après l'autre. Jamais n'aurait-on soupçonné entre eux la moindre concertation. Vertu s'adossa contre un mur à une extrémité de la voie, en une attitude qui lui était familière, Nilbor à l'autre bout imitait un poivrot délirant et déclamant des vers indistincts dans sa barbe alcoolisée. À eux deux, ils fermaient le périmètre, prêts à donner discrètement l'alarme si jamais un importun faisait mine de se promener. Belam, Mark et Djilel se retrouvèrent dans le commerce exigu du neveu indigne, et attendirent avec patience qu'un client veuille bien sortir, feignant d'examiner les bibelots, petites lampes et autres encensoirs à vil prix avec un œil de connaisseur. Puis, quand le badaud – un gamin des rues à l'attitude désagréable – fut enfin parti se faire pendre ailleurs, le commerçant fit un signe de la tête, et se mit en devoir de regarder ailleurs pendant quelques minutes. Il n'en fallut pas plus pour que la troupe disparaisse dans les profondeurs de la terre, emportant tout son matériel.

Une demi-heure plus tard, un ork à la mine farouche, c'est-à-dire à la mine parfaitement normale pour sa race, se

présenta dans la boutique. Quelques barbares vénéraient Hima, déesse de la liberté, mais parmi eux, on en avait rarement vu de cette engeance. À le voir arriver ainsi en pleine nuit, sans faire de bruit, le neveu comprit qu'il s'était mis dans un mauvais cas. Il était au cœur d'une des plus grandes villes du monde civilisé, à deux pas d'un des lieux saints les plus fameux d'occident, mais en ce moment, il se sentait aussi seul que s'il avait été dans la taïga, sans armes et poursuivi par une meute de loups affamés.

— M... Mes hommages... messire...

— Toi rien voir. Toi rien entendre. Et toi rien dire.

— Je... que je ne...

— Sinon, toi retrouver jambes de toi dans tonneau, et bras de toi dans tonneau. Et pas le même tonneau.

— Je... je ne vois pas de quoi vous parlez. D'ailleurs, je ne vous ai jamais vu.

— Bien. Intelligent. Il vivra longtemps.

Et sans plus philosopher, l'ork disparut dans la nuit, et le très peu brave neveu fit de son mieux pour ne pas l'entendre glisser sa carcasse et ses armes dans... Il préférerait ne pas savoir dans quoi. Ah, dieux, quelle rencontre déplaisante! Comment les autorités municipales toléraient-elles la présence de ces... Ah, l'ignoble pourceau sur deux pattes. Aurait-il mesuré une tête de plus qu'il aurait rossé ce coquin, ça, c'était sûr.

Comme souvent les gens timorés se retrouvant soudain confrontés à la violence, fût-elle purement verbale, notre

jeune commerçant s'imaginait après-coup dans toutes sortes de postures triomphantes tout en se servant un petit verre d'alcool fort lorsqu'un nouveau client se présenta. En fait, et il mit un moment à s'en rendre compte, il ne s'agissait pas d'un nouveau client, mais du gamin de tout à l'heure. Lequel était plus en fonds qu'il en avait l'air, car il posa cinq askenis d'or sur le comptoir – ce qui correspondait au prix d'une certaine redingote de serge écru exposée depuis deux jours dans la vitrine du fameux tailleur Djian Francaux Ferreux – et soupira à mi-voix :

— Toi mon mignon, tu as l'air d'un gars bavard et cupide. Ce sont des qualités que je sais apprécier chez un homme...

8. Nyshra

La fameuse cave ressemblait en toutes choses à la cave ordinaire d'une taverne quelconque. Au travers du plancher grinçant provenaient les accents d'une musique complexe interprétée par plusieurs flûtistes sur des tons différents, dans un genre qui était encore à la mode cette année-là chez les fidèles de Hima. Parfois, le déplacement d'un client ou d'un serveur précipitait au travers d'une fente une cascade de poussière, discret rappel qu'un employé pouvait débarquer d'une minute à l'autre, et que donc si l'on était un malandrin, il était de bon ton de se presser.

Trouver la porte secrète ne présenta aucune difficulté pour

nos fripons, car sans être un lieu public, le labyrinthe de Theraknoar n'était nullement abandonné, et recevait de temps à autre la visite de prêtres, de représentants de riches familles venus se recueillir sur les cendres de leurs aïeux à l'occasion des fêtes religieuses, parfois aussi passaient les équipes d'entretien. C'est pourquoi les soins mis à en dissimuler l'entrée étaient vains, car le passage de tout ce monde durant des décennies laissait des traces, éraflures, usure de la pierre, terre compressée, gouttes de cire provenant de chandelles, et autres reliefs qu'un brigand expérimenté sait interpréter.

C'était dans un réduit peu accessible, derrière une innocente colonne de pierre. Il y avait là un pan de mur de quelques paumes de large, qui n'était en fait pas un pan de mur, mais un panneau de bois recouvert de plâtre. Bien sûr, il y avait une serrure, dissimulée dans une fausse crevasse. Et bien sûr, Nilbor avait une clé, car un sien cousin avait eu la bonne idée d'endetter au jeu l'un des agents d'entretien susmentionnés. Des agents d'entretien qui faisaient bien leur travail, car la porte pivota d'une simple pression, comme si elle flottait sur un bain d'huile. Silencieux, ils entrèrent l'un après l'autre dans le dédale, et allumèrent torches et lanternes.

Ils pénétrèrent dans un vestibule assez étriqué, dont l'unique issue était un couloir descendant vers d'insondables profondeurs. Il en émanait des remugles humides de décomposition, de champignons et de mousses, mais au-

cune odeur de musc ou de crasse, généralement révélatrice d'un monstre. Nilbor fit mine de refermer la serrure derrière le groupe, mais Mark l'arrêta.

— Crois-tu que ce soit bien prudent de fermer ?

— Pourquoi pas ?

— Réfléchis compagnon, si jamais il y a une mauvaise surprise en bas, s'il faut fuir à toute vitesse, on gagnera du temps si on n'a pas à chercher ta clé.

— C'est vrai, mais s'il y a tantôt une visite au labyrinthe, et s'ils découvrent que la porte est ouverte ?

— À cette heure ? Non, crois-moi, il y a bien plus de chances de tomber sur un imprévu à l'intérieur que de voir débarquer des touristes. D'ailleurs, porte ouverte ou fermée, si des gens devaient descendre, ils nous trouveraient ici, et ça ne changerait rien à la situation. Tout ce dont je suis sûr, c'est que je me sens mal à l'aise à l'idée de condamner nous-mêmes l'unique issue de ce lieu.

— Il a pas forcément tort, approuva Vertu.

— Bon, soit. Mais dans ces conditions, pressons-nous ! Je reste en arrière, des fois qu'on nous surprenne.

Sur ce dernier point, ils tombèrent d'accord. Et dans l'obscurité du tombeau, le sourire de Mark échappa à tous, sauf à lui-même.

Comme je l'ai déjà brièvement souligné, le labyrinthe de Theraknoar était rectiligne. En fait, il s'agissait d'un fort long couloir, s'ouvrant sur deux rangées de caveaux aux

portes de fer forgé, dont les linteaux disaient en vieilles lettres les noms des familles qui y avaient remisés leurs os. Les dévots de ce culte estimaient que la beauté était à faire partager aux autres vivants, aussi considéraient-ils comme sacrilège et criminel de se faire enterrer avec des bijoux ou des œuvres d'art, les plus rigoristes mettant même un point d'honneur à aller nus dans l'autre monde, c'est pourquoi ces sépultures n'attiraient guère la convoitise des pillards. Cette grande métropole n'avait jamais été totalement utilisée, car dans un passé reculé, les fidèles de Hima avaient peu à peu abandonné l'habitude de se faire inhumer, effrayés par la perspective que leurs cadavres puissent servir aux expériences de nécromanciens. C'est pourquoi, une fois passé le belvédère souterrain marquant le milieu du couloir, ce n'étaient plus des sépulcres que l'on trouvait, mais des chambres fortes, derrière les portes blindées desquelles on imaginait facilement un bric-à-brac d'objets sans grande valeur unitaire, mais dont le nombre pouvait rendre un voleur riche.

Alors qu'ils arrivaient au fameux belvédère, Vertu, qui jusque-là avait pris la tête, fit mine de rester un peu en retrait pour s'intéresser à l'architecture néo-gothique du caveau de la famille Danael-Meshypran, tandis que Nilbor, qui assurait nonchalamment l'arrière garde, une flèche encochée dans son arc, se montra plus nerveux. Il faut dire que le belvédère était peu engageant. Il s'agissait d'une salle de belle taille, une douzaine de pas de diamètre environ,

couronnée d'un dôme soutenu par huit faisceaux de colonnettes. Au centre, un espace circulaire surélevé par trois marches s'ornait, si l'on peut dire, d'une hideuse sculpture à taille humaine, celle d'un monstre abominable. Après en avoir fait le tour, Mark vit que son visage était celui d'une femme à trois yeux, comme c'était le cas pour Hima, mais au lieu d'une sainte inspiration, cette face était tordue par la douleur et la colère. Son buste était celui d'une femme ayant pas moins de six bras, chacun équipé d'une arme différente et terrible, et à la place des jambes, elle rampait sur une queue évoquant celle d'un serpent, ou bien d'un scorpion. Ses seuls vêtements étaient des colliers et bracelets faits de crânes et d'os humains. La facture de cette œuvre de bronze était fort habile, mais nulle plaque n'en dénonçait l'auteur. Nulle plaque ne donnait non plus le nom de la créature figurée, mais c'était superflu, tous avaient reconnu sans ambiguïté les attributs Nyshra, la déesse honnie de la vengeance, le redoutable avatar de Hima.

L'œil aiguisé de Mark n'avait pas manqué de remarquer un détail tout à fait intéressant : les prunelles de la statue étaient des pierres d'un rouge profond, grosses chacune comme un ongle d'index, et qui, s'il s'agissait bien de rubis, valaient tout à fait qu'on s'y attarde quelques secondes.

— Messire Mark, j'espère que vous ne comptez pas voler ces bijoux ? Il s'agit de reliques sacrées, et bien que je réproouve ce culte, il y a tout de même des choses qui se respectent.

— Je ne convoite pas, j'admire, mon père.

— Le pendentif, rien que le pendentif!

— Et rien d'autre, soyez-en assuré.

Un petit mensonge qui ne lui coûtait pas cher, car si tout se passait comme prévu, Belam ne devait pas sortir vivant de cette tombe. Ah, il n'aimait rien plus que rouler ses contemporains, leur mentir avec effronterie, voir sur leurs faces les traits de la méfiance cédant la place au masque niais de la confiance béate, à force de flatterie, de propos bien tournés, d'explications rassurantes. Il avait eu l'occasion de remarquer à de nombreuses reprises qu'en chaque homme, prince ou manant, idiot du village ou docte professeur, se tapissait, plus ou moins profondément, ce travers sournois et fatal, l'aptitude à faire confiance à autrui. Souvent il riait de cette naïveté, qu'il faut donc être sot pour abaisser sa garde!

Plus tard, chaque fois qu'il repensait au piètre comportement qui fut le sien ce soir-là, notre héros eut bien des remords de s'être fait blouser de la sorte. Et toi aussi qui lis ces lignes, confortablement installé dans ton logis bourgeois, quelque bête poilue ronronnant sur les genoux, tu peux à ton tour juger que Mark s'était comporté de façon bien légère, car je te sais expert en matière de souterrains hostiles. Certes, te dis-tu, à la place de cette brute, tu ne te serais jamais approché de la statue d'une déesse du chaos, de la vengeance et de la destruction sans le secours d'un bon harnois d'acier plein, d'un large bouclier, d'une hache de foudre, de quelques sortilèges protecteurs et d'une demi-

douzaines de forts gaillards équipés à la même mode. Mais il faut se souvenir ici qu'il était encore fort jeune, et s'il avait écumé steppes, bois et campagnes en rançonnant les paysans, attaqué moult marchands ambulants et bouté le feu à force relais de poste, il n'avait pas d'expérience des donjons, avait fort peu lu d'heroïc-fantasy et n'avait jamais pratiqué le jeu de rôle. Dans ces conditions, on peut considérer son erreur avec indulgence, d'autant que ses qualités de combattant lui permirent d'y survivre.

Le fléau d'armes siffla au-dessus de la tête de Mark. Il avait juste eu le bon réflexe au bon moment. Il n'y avait eu aucun signe avant-coureur, la statue ne s'était pas étirée longuement avec des craquements sinistres, ses yeux n'avaient pas lui d'un éclat malsain, aucune chaîne d'éclairs n'avait parcouru ses membres musculeux, pas le moindre phylactère ne s'était illuminé. Mark se dégagea, encore étourdi par l'irréalité de cette situation qu'il affrontait pourtant. Seul son entraînement lui permit de survivre durant les quelques secondes qui suivirent, où la statue de bronze utilisa tous ses bras, toutes ses armes. Au vrombissement incessant des lames et des piques répondait le crissement sinistre des gravillons écrasés sous les anneaux de bronze du monstre métallique.

Mark ne reprit tout à fait ses esprits que lorsqu'il vit du coin de l'œil deux Vertu et Nilbor se dissimuler chacun dans l'embrasement d'une porte, accroupis, leurs têtes de fourbes couvertes par leurs capes noires. Les ordures, ils savaient

dès le départ ! Ils s'étaient servis de lui comme appât pour cette espèce de golem... Belam, bouche bée, restait au milieu du passage en dépit de toute prudence, mais Vertu parvint à le tirer à elle, puis le calma d'un bon direct du foie. Mark n'avait d'autre choix que de reculer dans le couloir. Apparemment, le gardien d'airain ne voyait que lui, il dépassa bientôt les deux traîtres immobiles, et poursuivit le guerrier de ses criminelles assiduités.

— Djilel, bougre d'âne, viens donc m'aider ! hurla Mark tout en évitant une nouvelle fois la mort.

— J'arrive, maître, répondit l'esclave d'une voix blanche, tout en s'abstenant scrupuleusement de faire le moindre mouvement.

Pendant ce temps, les deux voleurs, fiers de leur coup, s'étaient avancés dans le couloir à toute vitesse, traînant avec eux un Belam hébété.

— On ne va pas aider Mark ? Hein ?

— À se faire tuer ? Non, il y arrivera bien sans nous. Ah, c'est ici. Vertu, il paraît que tu sais crocheter les portes.

— Je me suis un peu entraînée.

— Voyons ce que tu sais faire, c'est une de ces trois portes, d'après mes renseignements.

— Mais... on ne va pas l'aider ?

— Ce gardien est indestructible à qui ignore son secret, Mark est perdu. Concentrons-nous sur notre tâche.

Vertu sortit son petit matériel à crocheter, qu'elle avait

acheté à vil prix à un voleur prenant sa retraite. Elle semblait douée pour cet exercice, car faire jouer les mécanismes ne lui demanda qu'une trentaine de secondes. La porte s'ouvrit.

Ce qui aurait dû être une chambre mortuaire était un cube de pierre dont les murs avaient été creusés chacun de deux rangées de quatre alvéoles, chacune assez vaste pour qu'on y laisse un cadavre. Mais c'étaient toutes sortes de babioles qu'on y avait rangées, et lorsque les niches avaient été pleines, on avait empilé devant elles des pièces d'ameublement sur lesquelles on avait entassé d'autres babioles, pour la plupart sans grande valeur.

— Il faut chercher un chacal de bronze avec de très longues pattes, à peu près haut jusqu'à ma hanche. À son oreille est accroché le pendentif, m'a-t-on dit.

— Je ne vois rien de tel, répondit Belam.

— Cherchez mieux. Ce n'est peut-être pas dans cette pièce, mais si c'est ici, ce serait dommage de passer à côté.

Tout en recommandant au prêtre d'ouvrir grand ses yeux, il fit à Vertu un geste bien connu, l'invitant à se remplir discrètement les poches avec ce qu'elle pouvait trouver, et s'empressa de montrer l'exemple.

— Je ne vois de chacal nulle part !

— Non, moi non plus. Ce doit être dans une des deux autres salles. Vite, vite, ne perdons pas plus de temps ici.

Ils sortirent donc comme des rats, et jetèrent un œil en ar-

rière, là où le fracas des armes continuait à se faire entendre. Ils ne voyaient pas bien ce qui se passait, mais le bruit indiquait clairement que Mark tenait tête au monstre, jusque-là.

Rassurés d'avoir encore du temps, les deux larrons s'attaquèrent à la porte suivante. Vertu, à nouveau, s'agenouilla devant l'ouverture de la serrure cruciforme, s'appliquant à ressentir les ressorts internes de la mécanique par le truchement des minces crochets d'acier. Nilbor était occupé à deviner le tour que prenait le combat par-delà le belvédère, lutte obscure dont ne lui parvenaient que des râles étouffés, des chocs métalliques et quelques reflets fugitifs. Ce fut donc Belam qui s'aperçut qu'eux aussi avaient des ennuis.

— Sainte Tuffemöhle! Là... là... regardez le... truc qui flotte... argh!

9. Le fracasseur

Les deux larrons se retournèrent. Au milieu du couloir, juste derrière eux, une bien étrange chose, une fantasmagorie venait d'apparaître, aussi silencieusement qu'un flocon de neige s'étend sur le lit de ses pairs. C'était une sphère parfaite, plus grosse qu'une tête humaine, d'un bleu opalescent, vaguement translucide, d'où pendaient une grappe de tentacules ou de filins, épais comme le pouce d'un homme un peu fort, dont l'âme était un mince fil d'un rouge pro-

fond se délitant à mesure que l'on s'approchait de la périphérie. Pour tout dire, la créature (si c'était bien une créature) n'avait l'air qu'à moitié réelle. Les tentacules s'agitaient très lentement, attitude que l'on pouvait prendre pour de la perplexité. De fascinants reflets dansaient entre les épaisseurs concentriques formant la sphère bleue, qui semblait de seconde en seconde plus dense, plus réelle. Cette chose étrange s'incarnait-elle dans notre monde ?

Quel sens mystérieux alarma Vertu ? Tout d'un coup, elle sut avec la plus effroyable certitude qu'ils étaient tous menacés par un danger plus mortel que tout ce qu'ils avaient affronté jusque-là au cours de leurs existences.

« Baissez-vous ! »

Une fraction de seconde après qu'ils se fussent exécutés, un fracas abominable emplit l'espace, transperçant leurs os, leurs nerfs, leurs muscles et tous leurs organes d'une vibration dépassant en amplitude toute idée de son ou de douleur. Et la porte de la crypte, devant laquelle ils se tenaient peu de temps auparavant, se volatilisa en un grand nuage de poussière, sans laisser de fragment plus gros qu'une phalange.

À quelques dizaines de pas de là, mais cela semblait être un autre monde, Mark avait évité la plupart des assauts de son adversaire métallique, et ceux qu'il n'avait pu esquiver, il s'était arrangé pour qu'ils ne lui causent que des blessures mineures. Mais il sentait confusément que l'affaire était mal

engagée. En quelques secondes d'engagement total, il était arrivé au point d'asphyxie musculaire, où les déplacements sont plus hésitants et les coups que l'on donne ne portent qu'à mi-puissance. Ce dernier point était d'autant plus alarmant que les quelques rudes attaques qu'il avait réussi à passer au travers du rideau de bras n'avaient fait qu'érafler le bronze constituant la statue. Il n'arriverait à rien comme cela, sinon à se faire tuer. Pourtant, il ne pouvait se résoudre à la fuite. Abandonner le butin à ces forbans sans honneur ? Ah non, sûrement pas. Mais au fait, comment avaient-ils envisagé de quitter cet endroit ?

Tout en reculant pour éviter une nouvelle éruption de métal coupant, l'esprit de Mark tenta d'analyser les stratégies de Nilbor. Il avait compté sur lui pour occuper la statue de Nyshra pendant qu'il serait tout à son pillage, la chose était entendue. Mais pour le retour ? Y avait-il une porte de sortie de l'autre côté ? Ou bien connaissait-il un moyen de neutraliser l'implacable gardien ? Un mot de passe, un parchemin, une pierre runique ? Non, Nilbor n'était pas un lanceur de sort, c'était un archer. Et Vertu aussi, deux archers. Mais qu'est-ce que des archers, même habiles, pouvaient bien espérer faire contre une telle masse de...

Les yeux !

Le cimenterre de Mark fila droit vers la tête grimaçante, vers l'un des rubis scintillants. La bête para au dernier moment en relevant son poignet. Mark avait deviné juste, furieuse que son talon d'Achille soit découvert, l'effigie maléfique

redoubla de violence en un assaut dévastateur. Malgré son habileté, notre héros fatigué n'y aurait peut-être pas survécu si à ce moment précis, Wahg-Ork n'avait eu la bonne idée d'intervenir.

La hache du barbare n'eut pas plus de succès que le cimetière de son frère de sang, mais il divertit un instant le gardien, qui après quelques passes, se retrouva à se battre sur deux fronts, dressé sur sa queue reptilienne pour prendre quelque hauteur, tout en continuant à se défendre. Malheureusement pour nos amis, l'arithmétique était impitoyable, et lorsqu'on ne possède que deux bras, il faut se mettre à plus de deux pour être en surnombre contre un adversaire qui en a six. Et une queue.

En un mouvement audacieux, la bête virevolta en fauchant les jambes de nos coquins de son appendice plus lourd qu'une chaîne d'ancre. Se retrouvant au sol, l'ork et l'humain ne pouvaient que tenter d'esquiver les coups de pique, d'épée et de fléau que dispensaient généreusement la statue dans la glaise du sol, sans avoir le loisir d'esquiver. Bien inutilement, Mark conseilla à son ami :

— Vise les yeux !

— Vise les yeux toi-même.

C'est à ce moment que retentit une épouvantable explosion. L'effigie de Nyshra se figea dans son élan vengeur et se retourna. Puis, sans plus se soucier de nos deux cognebestes, elle tourna les talons qu'elle n'avait pas et rampa vers le fond du couloir. Interloqués, Wahg-Ork et Mark se

regardèrent un instant, se relevèrent à grand peine sur leurs jambes meurtries et chancelantes, puis suivirent le gardien à prudente distance. Ils devinèrent alors, plus qu'ils ne virent, un spectacle réjouissant : les traîtres Vertu et Nilbor, accompagnés du supposé traître Belam, semblaient dans une condition physique encore plus médiocres qu'eux., et de surcroît se retrouvaient coincés entre la redoutable statue et une créature qui devait être un spectre de quelque sorte, et qui venait de les mettre rudement à mal.

Mark s'adossa alors à un mur, sourit paisiblement, et regretta amèrement de n'avoir pas amené une pipe et du tabac dans cette expédition, car cela seul manquait au spectacle réjouissant dont il espérait être témoin.

Hélas, la statue animée dépassa les trois fuyards étourdis et saignant du nez, ne leur prêtant aucune attention, se précipitant droit sur la créature translucide, qui accepta le combat. Dans la même seconde, la lance de bronze transperça par deux fois la boule bleue, le sabre de bronze trancha les filaments purpurins, et la masse d'armes fouetta la bête, mais chose surprenante, aucun de ces coups ne rencontra autre chose que l'air. Il semblait qu'à l'inverse de son adversaire, il était totalement immatériel. Puis les rouges tentacules se détendirent démesurément pour enserrer les membres et le corps de la Nyshra de bronze, la boule bleue se rapprocha, et le cri abominable retentit à nouveau dans le long souterrain, insupportable, interminable. Et la statue commença à se désagréger, à tomber en morceaux, fracas-

sée par l'immonde harmonie produite par la bête mystérieuse. À cette vue, Mark, en plus de se boucher les oreilles, écarquilla les yeux, puis fit signe à son collègue qu'il était grand temps de se replier en bon ordre sur des positions préparées à l'avance afin d'explorer au calme toutes les éventualités tactiques, dont la plupart impliquaient de se tirer vite fait.

Clopin-clopat, mais avec la célérité que confère la nécessité, ils se retirèrent dans la petite salle où débouchait l'escalier, et constatèrent avec soulagement que quelque chose retenait le monstre, quelque invisible barrière l'empêchait de poursuivre sa traque au-delà d'une ligne située environ à mi-distance entre eux et le belvédère. Belam s'écroula, saisi par tant d'émotions soudaines, Mark et Wahg-Ork d'un côté, Vertu et Nilbor de l'autre, reprirent haleine, en silence. Puis, comme synchronisés par un mystérieux signal, tous quatre eurent la même idée au même instant, et tinrent prêtes leurs armes.

— Lâchez ça, dit Nilbor dans un souffle. On peut vous tuer avant que vous bougiez.

— Ouais, répondit l'ork. Mais ta main tremble. Et celle de la fille aussi. Si un de vous rate, vous aurez pas le temps de recommencer. Vos deux têtes tomberont.

— Bien parlé, compadre.

— Wahg-Ork aussi, il sait réfléchir.

Après quelques secondes de silence, au cours desquelles

chacun étudia les diverses possibilités tactiques, Belam vint mettre son grain de sel.

— Allons, allons, mes amis, mais pourquoi tant de rancœur ? Êtes-vous donc oublieux des paroles de paix du Mahathamatha Gandoori, qui prêchait que « La guerre, c'est pas beau » ? Ne pouvons-nous pas coopérer tous dans un esprit de concorde et de fraternité, en ces heures sombres où le mal nous menace ? Ne sommes-nous pas une compagnie de héros ?

— Ouais, dit Vertu. À la vie, à la mort.

— Un pour tous, tous pour un.

— Cochon qui s'en dédit.

— Et toutes ces conneries.

Et les indignes compagnons rangèrent leurs armes, et sans mot dire, prirent le chemin de la sortie, bredouille et Gros-Jean comme devant.

10. Marît

À dix minutes de marche de là se trouvait la taverne du « Sapajou Espiègle », tenue par Golbar le Borgne et ses trois fils, Galbor Crâne-fendu, Borgal N'a-qu'un-pied et Bargol Nez-d'argent. Est-il utile que j'en dise plus ? Dans un coin, cinq marauds que vous commencez à connaître discutaient ferme.

— Je tiens tout d'abord à signaler ma réprobation devant

ce vol que je découvre, et je vous assure que ma part sera versée à des œuvres de charité, conformément à la règle de Saint Pétoncle ! déclara Belam d'un air pincé. Puis, il désigna l'un des cinq lots qui jonchaient la table.

— Évidemment, dit Mark, le bon père prend le meilleur lot.

— Je crois que ces lots ont été faits de façon juste et équitable, mais si vous estimez que j'ai un avantage indu, je suis prêt à échanger une part du lot contre une part du votre que vous choisirez.

— Bah, ne soyons pas pusillanime, je vous laisse votre lot.

— En revanche, s'étonna Nilbor, je me demande pourquoi nous avons fait cinq lots, alors que nous avons convenu d'être quatre au début de l'aventure.

— Grrr, grogna Wahg-Ork en portant la main à sa hache.

— Mais c'était une question purement rhétorique. Tu as raison Mark, ne soyons pas pusillanime. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je prendrai le lot trois.

— Donc, compta Vertu qui était en charge du partage, le père Belam prend le lot quatre, constitué d'un tire-bouchon antique à la mode Nérale, en ronce de noyer et acier rouillé, d'un petit tableau légèrement moisi d'une paume de large représentant Saint-Marsupio terrassant le Lapin, d'une montre à gousset au verre fendu et d'une statuette de bois articulée figurant un moinillon dont le sexe sort quand on appuie sur la tête.

— Ah bon ? Ah mais oui, c'est vrai. Comme c'est cocasse.

— Nilbor s'approprie le lot trois, soit un petit sac de huit

pièces d'argent probablement fausses, une broche dite fibule en cuivre représentant un camélia en fleur mais dont la moitié des pierres serties a disparu, une paire de ciseaux de couturière d'assez bonne qualité, quatre bobines de fil à coudre et un lot de boutons de nacre. Mark, quelle part de ces merveilles vas-tu t'approprier avec avidité ?

— Lot un.

— Lot un, soit une boîte contenant une collection assez complète de crânes de rongeurs de nos régions, un livre d'heures pour les travaux agricoles, un pourpoint de pongé d'un goût douteux et un set de trois dés à jouer en corne de vache. L'ork ?

— Je veux le cinq.

— Un cahier d'écolier avec des dessins d'enfant à la gloire de Hima, un collier de nouilles multicolore, un cendrier en plâtre présentant une exceptionnelle palette de polychromies enfantines, un porte-clés en fer forgé, et un coupe-papier en fer blanc pouvant à la rigueur faire office de dague pour qui souhaite assassiner un escargot ou une limace. À propos de dague, Mark, tu as toujours la mienne.

— Tiens.

— Merci. Ah, je suis super contente, j'ai le lot deux ! Ouais ! Une paire de gants en laine avec des trous, un lot de lacets enchantés ayant le pouvoir de faire des nœuds sur le dessus des chaussures, un authentique cintre magique pendeur de chemises, un jeu d'échecs portatif, et un... un bracelet en... pff...

— Allez, allez, fais pas cette tête. C'est ça l'aventure, ma belle, un jour on gagne, un jour on perd.

— On était si près, si près... Ah la honte... Adieu veaux, vaches, cochons, couvées... et salut les passes, les michetons et les blennorragies. J'ai plus qu'à retourner faire le tapin, de toute façon, je suis bonne qu'à ça.

— Mais non, ma fille, ne vous laissez pas aller au découragement ! Il n'est de condition, si modeste soit-elle, qui ne se puisse quitter à force de travail et d'obstination...

— En parlant de condition modeste, quelqu'un a vu Djilel récemment ? Parbleu, mais il a marronné, le ladre ! C'est pas que ce soit une grande perte, notez.

— ... et nous aurons d'autres occasions de briller au firmament des héros de légende. Mais j'y songe, il faut un nom à notre illustre compagnie ! Un nom qui donne confiance, un nom qui exalte les nobles qualités qui nous réunissent.

— Très juste, mon père, approuva Nilbor. Disons, la Compagnie des... la Compagnie du...

— La Compagnie Mal-Barrée.

Cet avis autorisé provenait de quelqu'un qui pouvait s'autoriser à donner son avis, à savoir Marît Joryl. Il avait la quarantaine bien tassée, la calvitie bien rase, la bedaine bien développée, et pourtant un visage pas encore empâté au regard clair et alerte. Dans le civil, il était officier du guet municipal, responsable d'un arrondissement résidentiel et sans histoire de Baentcher. Ses concitoyens n'avaient pas à se plaindre de ses services, ni à en faire particulièrement

les louanges, il veillait à faire son boulot, sans plus. Tous les soirs, sauf les rares fois où le service commandait qu'il fasse des heures supplémentaires, il attendait l'appel à la prière lancé depuis la tour du temple de Hegan, qui annonçait la fin de la journée de travail, et se changeait aussitôt, sans précipitation. Il remisait alors son vieil uniforme dans l'armoire de sa subdivision, attentif à le bien pendre de manière à ce qu'il ne fasse aucun pli, reprenait son habit civil, saluait ses subordonnés d'un petit geste fatigué, puis se dirigeait sans se presser ni se cacher vers les locaux austères de la Congrégation pour la Lumière de la Vérité. Il s'agissait officiellement d'une société à but philosophique, dont l'objet était de réfléchir sur la finalité de l'existence humaine, les rapports des mortels avec la Divinité, la vanité des possessions terrestres et l'utilité qu'il y a de s'en dépouiller pour atteindre la sagesse.

Dans la pratique, la Congrégation pour la Lumière de la Vérité invitait surtout les autres à se dépouiller de leurs possessions terrestres pour atteindre la sagesse, si nécessaire en employant bâton pour appuyer la rhétorique. Depuis qu'Elnantel Finnileas avait pris la sénéchaussée de la Confrérie des Lames Nocturnes, la Congrégation était devenue la première force politique de ce trouble monde souterrain aux lois de fer plus inflexibles encore que la justice officielle. Et ces lois, c'était précisément à Marît Joryl, le bras droit d'Elnantel, de les faire respecter. Voyant arriver l'individu, Vertu sut qu'ils étaient dans un mauvais cas.

— Maître Joryl, mais quel bon vent vous amène ?

— Tiens, la petite Vertu. Ah là là, ma pauvre enfant, tu t'es mise dans une drôle de situation, tu sais ? Comme c'est triste, une gentille gamine comme toi . . .

— Mais je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler.

— Tu sais bien que ça ne sert à rien de nier, on vous a vus, tous les cinq, pas plus tard que tout à l'heure, sortir de Theraknoar avec des mines de conspirateurs.

— Mais je ne nie rien du tout.

— Et tu sais bien que c'est interdit, tu sais bien quelle peine vous encourez pour contrevenir à la loi des voleurs.

— Je sais que je suis dans mon droit. Et j'en appelle à la sagesse de la Cour Sombre pour prouver mon innocence et celle de mes compagnons.

— La Cour Sombre, la Cour Sombre . . . À chaque fois qu'on en prend un sur le fait, maintenant, il en appelle à la Cour Sombre. Je sais bien que c'est ton droit, mais ça ne t'avancera à rien, tu sais. Enfin soit, puisqu'il faut déranger le Sénéchal, autant le faire avant qu'il ne se couche.

Vertu et Nilbor n'avaient pas l'air dans leur assiette, aussi les autres saisirent instinctivement que l'heure n'était pas à la rigolade, et les suivirent sans mot dire lorsqu'ils prirent la direction de la porte. L'air était frais et les étoiles bien nettes dans le ciel, ce qui aidait à remettre les idées en place. Mark demanda :

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? C'est qui ce gusse ?

— Guilde des voleurs, chuchota Vertu. Fais tout ce qu'il dit,

ne le contrarie pas.

— Pourquoi ? C'est un mage ? Une liche ? Un démon à forme humaine ?

— Non, c'est juste que... c'est la guilde des voleurs. Ah, tu ne peux pas comprendre... Prends juste l'air niais du provincial nigaud si tu tiens à la vie, et surtout, ferme la, je m'occupe du reste.

— Ah oui, cette histoire de « voler c'est interdit si tu n'as pas de permis. » Mais tu m'avais dit qu'on ne risquait rien, que tu avais un truc pour t'assurer notre immunité. C'était pas vrai ?

— Mais si, bien sûr... Bien sûr...

La nuance de doute n'échappa nullement au jeune guerrier, qui commença à se faire des soucis pour ses gonades.

— Tu verras, on va s'expliquer calmement, tout rentrera dans l'ordre.

— Ouais. Bon. Et dis-moi, ce type-là, il est particulièrement balèze ? Non parce qu'il est tout seul, il n'a pas d'arme, la ruelle est déserte...

— On serait tous morts cinq minutes plus tard, les nuits de Baentcher appartiennent aux Lames Nocturnes. Notre meilleure chance, c'est le jugement d'Elnantel Finnileas.

Et sur ces peu engageantes perspectives, ils arrivèrent à la Congrégation pour la Lumière de la Vérité.

11. La Cour Sombre

Dans les cités de moindre importance, le siège d'une guilde des voleurs est ordinairement abrité dans un bâtiment décrépit ne se distinguant des autres que par les mauvais garçons montant la garde aux alentours, ou bien alors, au sein de catacombes malsaines et grouillantes de rats. On y trouve généralement un semblant de taverne particulièrement animé, des chambres communes où dorment les compagnons et leurs bonnes amies dans une joyeuses promiscuité, des classes où de vieux maîtres estropiés expliquaient à de jeunes vauriens, usant de mannequins, de schémas et d'appareils pédagogiques, l'art de l'effraction, du pickpocket, du crochetage, du piégeage et du désamorçage, du déguisement, de la dissimulation, du mensonge, et de leur exposer les escroqueries classiques, l'histoire des voleurs célèbres, les lois non-écrites, les lois écrites, les rites secrets, les mots codés, le culte des ombres et les moyens de ne pas finir leurs jours estropiés à enseigner des fadaises à des jeunes cons qui n'écoutent rien.

Toutefois, dans la colossale Baentcher, les affaires du monde souterrain étaient d'une toute autre ampleur, aussi ces activités folkloriques étaient-elles reléguées dans diverses annexes dispersées un peu partout en ville. Pour tout dire, au visiteur béjaune, le siège de la Congrégation était extrêmement décevant : on n'y trouvait guère que des comptables, des archivistes, des contrôleurs de gestion, des

consultants en outsourcing, pas mal de cadres n'encadrant qu'eux-mêmes, toute une flopée de directeurs stratégiques chargés de missions, des salles de réception et d'apparat, le comité d'entreprise (il y avait même un petit théâtre où avaient lieu de temps en temps les représentations de la chorale, de l'amicale lyrique ou les expositions de l'Association Historique Malandrine), les locaux syndicaux, et le bureau d'Elnantel.

Comme il était tard dans la nuit, les autres maîtres voleurs étaient partis se coucher, aussi le Sénéchal dut-il s'occuper seul du Jugement de Cour Sombre, ce qu'il fit sans chichis, dans son propre bureau (ordinairement, il y avait un tribunal impressionnant destiné à cet usage, entièrement tapissé de tentures noires et de crânes blancs, dans les souterrains, à côté des salles de tortures, histoire d'impressionner les prévenus).

— Maître Nilbor, enfin, un homme comme vous... tsss...

— Mais je vous assure, Votre Bassesse...

— Et toi Vertu, enfin... encore les autres je comprends, mais toi, tu connais les règles, cela fait trois ans que tu assièges mon bureau pour entrer à la guilda. Comment as-tu pu te laisser entraîner dans un crime de friponnerie ?

— Je ne me suis pas laissée entraîner, Votre Bassesse, j'ai été initiatrice du projet !

— En plus ! Eh bien, je ne te félicite pas...

— Et j'attire respectueusement votre attention sur le fait que nous sommes parfaitement en règle, et que nous sui-

vons scrupuleusement les usages anciens de la Guilde des Lames Nocturnes.

— Ah ? Je suis impatient d'entendre cela.

— Le délit de friponnerie se définit *sic subito nunc absurdo* comme étant l'exercice illégal d'un sacerdoce réglementé sans être dûment breveté et prébendé par une autorité compétente en ayant de plein droit reçu délégation de souveraineté, en l'occurrence, la susdite Guilde des Lames Nocturnes. Or, *lex et jus*, l'usage a consacré un certain nombre de cas dits « de tolérance », et c'est corrélativement à l'un d'eux que, *nunc est bibendum*, j'invoque le privilège dit « droit de quête spirituelle ». Et je vous invite à vous rapporter à la jurisprudence du 15 triembre 735, dans l'affaire « la Guilde des Lames Nocturnes contre Anatole 'le plombier' Marcellin », ainsi que divers arrêts similaires dont je tiens la liste *in extenso* à la disposition de la cour. « *Carthago delenda est* », disait Caton. . .

— Mais que sont ces billevesées ? De quoi me parles-tu là ?

— Lorsqu'un aventurier est payé par un prêtre afin de commettre un vol, un assassinat ou tout autre larcin motivé par les besoins de son culte, c'est ce que l'on appelle une quête spirituelle. Selon l'usage qui prévaut à la Guilde des Lames Nocturnes, une telle quête ne peut pas être considérée comme un cas de friponnerie, en héritage du droit coutumier nordique qui prévalait lors de la fondation de la Guilde, et c'est précisément ce que je fais valoir ici. La jurisprudence est formelle !

— C'est bien la première fois que j'entends parler d'une telle fadaise.

La remarque d'Elnantel sema l'effroi dans les consciences déjà troublées de nos amis, qui se mirent aussitôt à cogiter toutes sortes d'échappatoires riches de violentes diversions, de sauts acrobatiques, de prises d'otages et de « c'est elle qui m'a forcé. » Toutefois, Marît se pencha à l'oreille de son maître afin de lui susurrer quelque secret conseil. Elnantel souleva un sourcil, répondit dans le conduit de son féal, et ainsi conversèrent-ils quelques secondes. Puis, l'elfe lâcha :

« Une petite seconde. »

Et aussitôt, les deux hommes s'éloignèrent vers une lourde armoire de bois sombre, dont ils ouvrirent les battants. Parmi les nombreux livres qui en encombraient les étagères, ils jetèrent leur dévolu sur un fort volume qu'ils ouvrirent, feuilletèrent et consultèrent lentement, avant de lire avec attention quelques paragraphes. Puis, Elnantel referma le codex avec un grand claquement énervé qui fit bouffer dans l'air un petit nuage de poussière. L'air chiffonné, il revint s'asseoir face à nos compagnons, sans les regarder, et s'absorba dans une intense réflexion.

Elnantel appartenait donc à la race des elfes, il en avait la fine ossature, la noble face allongée, les yeux en amande et les oreilles à la vulcaine, sans doute était-ce la combinaison de ce visage juvénile à la carnation satinée et de ces yeux gris de vieillard, assortis à sa blanche chevelure, qui lui

donnaient ce charme auquel résistaient peu de femmes. Il se vêtait avec recherche et élégance des soies les plus fines et les mieux ajustées, mais toujours dans une économie de couleurs qui le distinguaient sans peine des parvenus et des m'as-tu-vu. Ses manières affables n'étaient en rien celles d'un truand, et il n'avait guère de mal à se faire accepter dans la bonne société de Baentcher, bien que ses occupations fussent de notoriété publique. Il avait le don de se faire apprécier de tous, avait les attentions d'un gentilhomme pour les dames les plus fanées et traitait avec courtoisie jusqu'au petit personnel. L'aisance avec laquelle il se mouvait dans les mers mondaines parvenait même à faire oublier l'étonnante particularité physique qui était la sienne, à savoir deux ailes blanches semblables à celles des chauves-souris des neiges, si grandes que même repliées, la nervure la plus longue arrivait au bas de ses mollets, et qui de loin pouvaient passer pour une cape garnie d'une armature bizarre. Nul ne savait d'où il tirait ces étranges appendices, mais ils en faisaient que rajouter à sa légende, et à l'ascendant qu'il avait sur ses contemporains. En fait, Elnantel était tout à fait le genre d'individu à se faire dessiner dans les cahiers d'écolières prépubères et rondouillardes.

— Savez-vous que cette affaire me contrarie ? Oui, elle me contrarie beaucoup.

— Un problème, votre Bassesse ? Si nous pouvons vous être d'une aide quelconque...

— C'est-à-dire que formellement, on peut considérer que

du strict point de vue légal, tu as raison. Cependant, dans les faits, le concept de quête spirituelle est tombé en désuétude depuis des lustres...

— Mais il est toujours en vigueur dans les textes.

— Oui. Dans les textes. Et ça m'arrangerait que peu de gens se souviennent de ces textes.

— Ah ?

— Car si cette... particularité légale venait à se répandre, nos affaires à Baentcher seraient fort compromises. Imagine que n'importe quel barbare débarque en ville, et il lui suffirait de se trouver un prêtre ivrogne et de lui promettre une bouteille de rhum et une nuit avec une fille de joie pour qu'il justifie n'importe quel pillage avec un sceau sacerdotal. Et les prêtres ivrognes, ce n'est certes pas ce qui manque dans la région.

— Je comprends le problème.

— Et bien vite, le premier venu pourrait pratiquer la truande sans entrave ni formation, ce serait l'anarchie, la barbarie, la Guilde n'aurait plus aucun sens...

— Alors que c'est une noble institution d'une utilité reconnue.

Il n'y avait aucune trace visible d'ironie dans le propos de Vertu, qui semblait en effet parfaitement convaincue de son propos. Elle imita un moment l'expression chagrinée d'El-nantel, puis fit mine d'avoir une idée soudaine.

— J'y songe, il y aurait peut-être un moyen de se tirer de ce mauvais pas, en respectant à la lettre les lois et usages en

vigueur.

— Je t'écoute.

— On pourrait tout simplement oublier le cas de friponnerie et conclure l'affaire par un non-lieu s'il s'avérait que l'un des membres de notre compagnie était un compagnon patenté de la Guilde des Lames Nocturnes. Auquel cas, il a parfaitement le droit de se faire accompagner d'un certain nombre de spécialistes hors-gilde, s'ils sont nécessaires à l'exercice de son larcin.

— Je ne sache pas qu'aucun d'entre vous ne soit membre de la Guilde.

— Pas *stricto sensu*, toutefois, les maîtres de guilde ont le privilège d'adouber un malfaiteur au rang d'apprenti selon leur bon vouloir.

— Oui, je sais, mais le délit a déjà eu lieu.

— Sauf que, et c'est là que c'est intéressant, l'adoubement peut avoir lieu avec effet rétroactif de trois jours maximum.

— Ah oui ?

— Il y a une intéressante jurisprudence dans l'affaire « Mustelide 'Doigts d'or' Rastaille contre Bichalon 'Le Bègue' Sinovis », et aussi. . .

— Oui, oui, certes. . . Mais dis-moi, as-tu donc appris tous ces vieux ouvrages par cœur ?

— En fait, j'ai appris à lire dedans.

— Tout s'explique, poursuit Elnantel en s'emparant d'une plume et d'un formulaire qui traînait sur son bureau. Mais j'y songe, il y aura encore le Morceau de Bravoure à passer.

Je suppose que tu sais de quoi il s'agit.

— Une sorte d'épreuve que le voleur doit subir avant d'être accepté.

— C'est plus une mission qu'une épreuve, une mission qui prouve que le l'aspirant est digne de confiance et que ses capacités sont idoines à l'office auquel on le destine. Bien, voyons, quel genre d'affaire pourrait utilement occuper un voleur sans expérience... Tiens, Marî, cette histoire dont tu me parlais hier, les hommes aux paillassons...

— Les voleurs de carpettes.

— Précisément, les voleurs de carpettes. C'est des collègues à vous d'ailleurs, des fripons, de mystérieux malfaiteurs qui ont la curieuse habitude de ne dévaliser que les drapiers, les tapissiers et les tisseurs, n'est-ce pas étonnant? Enfin bref, il s'agira de retrouver leur trace et de faire un rapport à Marî, qui se chargera de prendre les mesures qui s'impose. Ça ne devrait pas être trop difficile. Je crois me souvenir que durant le Morceau de Bravoure, l'aspirant acquiert de plein droit les prérogatives de l'apprenti.

— En effet, c'est la coutume.

— Bon, nous tombons donc d'accord sur le fait que la meilleure solution pour tout le monde est d'initier l'un de vous dans les arts sombres de la Voie Ténébreuse. Tiens, toi, l'ork, quel est ton nom? Ça te dirait de devenir voleur?

— EH! hurla Vertu en bondissant comme un diable.

— Ah ah, la tête que tu tires! C'est trop drôle, tu sais que tu es...

Elnantel et Vertu se regardèrent un instant les yeux dans les yeux.

— Bref... ton nom de famille c'est comment déjà ?

— Lancyent, parvint-elle à dire, la gorge sèche. Avec un Y.

C'était la sixième fois que le petit groupe, qui remontait la rue de la Mâcherie vers le sud-est, passait devant une lanterne publique, et c'était la sixième fois que Vertu s'arrêtait pour dérouler le parchemin et le lire à la faible lumière. Comme les cinq précédentes fois, c'était bien son nom qui était inscrit dans la case « nom du voleur », et la signature du sénéchal Elnantel qui s'étirait en bas à droite. Au loin l'Orient déjà se faisait violet, et tout portait à croire qu'elle passerait toute la journée à regarder son brevet jusqu'à l'user.

— Eh bien, contente ?

— Vous avez vu ? C'est moi, là, c'est moi... Je suis une voleuse !

— Oui, dit Mark, on a vu. Plusieurs fois. On pourrait te le réciter par cœur, ton papelard.

— Hi ! Quand Alysse va voir ça... Non mais vous avez vu ça ?

— Ouais, mais si j'ai bien compris, pour que ce soit définitif, il faut que tu retrouve les Éponge-Men...

— Les voleurs de carpettes. Mais tranquillisez-vous, on les trouvera, je connais cette ville comme ma poche.

— Comment ça ON ? demanda Nilbor.

— Je n'ai rien à voir avec cette histoire de malandrins des

textiles, précisa doctement Belam.

— Oh moi, si y'a Baston... grogna Wahg-Ork.

— Tu peux la suivre autant que tu veux, compadre, moi j'en ai soupé.

— Mais non, je t'assure, tu vas venir avec moi. Et vous aussi, j'en suis convaincue.

— Ah oui ? J'aimerais bien savoir pourquoi.

— Pour trois raisons. La première, c'est que je viens de vous sauver la vie, et que vous avez tous une dette envers moi.

— Ah ah ah ! Préviens quand tu vas faire une bonne blague, j'ai failli m'étouffer !

— La seconde, c'est que pour retrouver la fameuse Amulette des Neuf Incarnations, vous avez besoin d'une voleuse de plein droit, pour les raisons légales que l'on vient de vous exposer en long en large et en travers. C'est donc votre intérêt de m'aider.

— Sauf qu'on pourrait prendre un autre voleur, un vrai.

— Et la troisième, c'est que je pourrais très bien faire demi-tour pour expliquer à Elnantel que dans l'affaire du Labyrinthe de Theraknoar, vous n'étiez pas des compagnons mais de vulgaires concurrents trouvés sur les lieux par hasard, comme en témoignent d'ailleurs les traces de lutte relevées sur place, que vous m'avez forcée sous la menace à lui mentir, et que de surcroît, je viens de me rappeler que le codicille B-17 du *Codex Hanseaticus* rend nulles et caduques les tolérances afférentes au droit de quête depuis l'affaire « Sauroumien 'Tête Plate' Golphebert contre Felix

‘Trois Mains’ Déomite ». Moi je serais toujours couverte par ce papier, mais pour d’impudents fripons comme vous, tout ce que je pourrais faire, c’est implorer une mort clémente, telle que la noyade dans le Xno dans une cage en fer. . .

— J’ai pas tout suivi, avoua Mark.

— Cette enflure dit qu’elle nous a mis bien profond, traduisit Nilbor, avec cependant une certaine admiration dans la voix.

Quoi de plus naturel que le vol froufroutant d’une chauve-souris dans le ciel nocturne ? Dans une ville comme Baentcher, personne ne notait à ce genre de chose, à part les doux hurluberlus qui se passionnaient pour les mœurs des chiroptères, au nombre desquels ne figurait aucun de nos héros⁴. La petite créature avait voleté quelques temps au-dessus de la lanterne, prenant garde à ne pas projeter d’ombres sur les murs, puis s’était pendue deux étages au-dessus, sous le recoin obscur d’un encorbellement, sans que nul ne la remarque. Elle ne tenta pas de gober les papillons de nuit qui circulaient en tourbillon stupide autour du luminaire, ne se lécha pas le poil ni les surfaces portantes, et s’abstint d’établir aucun contact avec ses congénères du quartier. Elle se contenta d’écouter, en silence, la conversation tumultueuse qui se tenait entre grands bipèdes glabres. Ce n’est que lorsqu’ils se furent tous éloignés

4. Au nombre des hurluberlus, pas au nombre des chiroptères. Enfin, ils ne comptaient pas non plus au nombre des chiroptères, si on va par là. Enfin, j’me comprends.

qu'elle se détacha, et fila à tire d'aile vers le gîte lointain où on lui donnerait, elle le savait, ample provende et douillette protection en contrepartie de ses services.

12. Les Lavandières

Je crois que dans toutes les sociétés, il y a deux variétés de travailleurs, que l'on distingue du premier coup d'œil dès le petit matin. La première est composée de gens martelant les trottoirs de leurs chaussures serrées, filant vers d'obscures tâches que tous croient essentielles à la bonne marche de la société, même s'ils seraient pour la plupart bien incapables d'expliquer à leur boulangère en quoi leur métier est si utile, en vertu de quoi il est mieux payé que les autres, ni pourquoi il est si vital que leurs enfants embrassent une profession du même genre. Et puis, il y a les autres, venus plus sagement apporter leur clientèle à l'un de ces bars ouverts à potron-minet, cette humanité virile, laborieuse et peu causante venue prendre un café ou un ballon de rouge avant d'entamer sans enthousiasme excessif une journée d'honnête labeur, lequel labeur a la particularité d'être aisément explicable à n'importe quelle boulangère raisonnablement intelligente.

Le « Singe Paniqué » était un établissement de ce genre. On n'y avait jamais vu de clients s'entre-tuer pour les faveurs d'une prostituée au charme vénéneux, on n'y avait jamais

pratiqué de duels de sorciers, et aucune chanson à boire naine n'évoquait cette taverne, par ailleurs totalement méconnue des dragons, liches, nécromants, dieux et scénaristes de jeux de rôles. Il s'agissait d'une minuscule officine surtout fréquentée par des habitués, des gens qui travaillaient dans les ateliers du coin, un endroit relativement anonyme où s'assemblèrent nos larrons, à l'abri des oreilles indiscretes d'espions, d'assassins ou d'aventuriers concurrents.

— Bon, alors je vous propose d'essayer la méthode dite du profilage, proposa Vertu. La première chose à découvrir, ce sont les motivations de ces individus. Il faut entrer dans la tête de ces malades et découvrir comment ils fonctionnent. Une fois que nous aurons nos hommes, nous pourrons deviner leur âge, leur race, leur milieu social, leurs besoins, leurs envies, leurs habitudes, et là, ils feront une erreur, et nous les coincerons.

— Excellente approche, bravo. J'ai moi-même déjà réfléchi, et j'ai mon idée sur la question. À mon avis, c'est un gang d'aveugles, dit Mark.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Eh bien miss je-sais-tout, c'est pourtant évident ! Parce qu'ils agissent la nuit, en tapinois, qu'ils traquent leurs victimes à l'odeur, et non à la vue, c'est donc qu'ils ne les voient pas.

— À l'odeur ?

— Eh bien oui, trompé par la proximité olfactive, ces ma-

niaques céciteux se retrouvent à chaque fois à forniquer avec des fruits de mer. Réfléchis donc, c'est la seule explication logique...

— Oh mon dieu... Mais pauvre andouille, ce n'est pas les violeurs de crevettes, c'est les voleurs de carpettes. Ils volent des carpettes!

— Ah pardon, au temps pour moi, j'étais distrait. Mais pourquoi voler des carpettes?

— C'est bien là toute la question. Bon, puisque visiblement on est tous très fatigués, il est temps de rentrer je crois.

Nos compères approuvèrent de tout cœur cette dernière proposition, car tous étaient bien las. Après s'être donné rendez-vous à la nuit tombée devant le Temple Noir afin de poursuivre l'élaboration de leurs plans coupables, ils regagnèrent donc chacun sa chambrée, bien aise de passer la journée à dormir et fourbir ses armes pour la suite des événements. Mark accepta bien volontiers la rude hospitalité que lui offrit Wahg-Ork, se réjouissant d'entendre les récits picaresques autant que peu véridiques que le colosse roux dispensait à quiconque consentait à lui tendre l'oreille. Toutefois, il lui fallait auparavant retourner au « Singe Infatué », pour donner son congé à l'aubergiste et reprendre son maigre baluchon.

Maigre, certes, mais suffisant pour attirer la convoitise des plus misérables.

— Mais votre valet vient de passer prendre vos affaires, mes-

sire, bafouilla le tenancier, dont la rougeur disait assez la confusion, ainsi que le fait que Mark l'étranglait.

— Quoi ? Djilel ?

— L'homme qui était avec vous...

— Bougre d'abruti ! Ai-je l'air de quelqu'un qui fait confiance à ses domestiques pour ce qui est de porter ses possessions ?

— Il m'a payé la nuitée et dit que vous l'aviez envoyé prendre vos biens, car vous aviez trouvé à louer en ville. Je ne pouvais pas savoir...

— Ordure de mercanti, manant, bâtard d'une truie et d'un chien, tu as bien de la chance que je sois pressé, sans quoi je te corrigerais sur l'heure ! Il faut que je passe ma rage sur quelqu'un, prie tes dieux que je retrouve mon voleur, car si ce n'est lui, ce sera toi ! Combien d'avance a-t-il sur moi ?

— Cinq minutes tout au plus... Mais messire, je vous assure...

Sans plus attendre, Mark fila comme le vent, laissant choir le commerçant et déboula dans la rue. Voilà donc où il était passé, ce misérable étron de porc, pendant que son maître risquait sa vie ! Il allait lui faire passer le goût de la truande, à ce cloporte blafard. Ah, mais dans quelle direction était-il allé ? Sans doute s'était-il dirigé droit vers quelque cloaque réservé aux gens de sa caste, avec le même genre d'instinct infailible que celui qu'ont les rats pour trouver les égouts. Où diable un Djilel trouverait-il refuge en plein jour, dans une ville étrangère ? Vertu avait au moins raison sur un

point : il avait besoin d'elle pour être à l'aise dans cette cité aux usages étranges, où les voleurs étaient des notables et les notables des voleurs. Dans le cas présent, la petite catin l'aurait sans doute promptement aiguillé vers le lieu que l'esclave en fuite aurait le plus probablement visité.

La petite catin ! Mais oui, c'était cela ! Djilel n'avait dans la vie aucune autre ambition que celle de satisfaire ses instincts vulgaires, et Mark connaissait les goûts de son esclave. Il avait croisé, en venant, un vieux mendiant aveugle assis dans le caniveau, qui lui semblait avoir encore toute sa tête. Il le retrouva, jeta une pièce d'argent dans son écuelle et lui demanda :

« Holà, mon brave, sais-tu où l'on peut trouver dans cette ville des gens qui prostituent de jeunes enfants ? »

Il ne fut guère surpris de se voir rapidement indiquer, d'une voix morne et peu intéressée, un certain faubourg qui était en aval de la rivière, à l'écart de la route du sud. Il se mit promptement en chemin dans la direction dite (non sans avoir récupéré sa pièce). Mais comme par un fait exprès, la Rue du Sacre, la principale artère de la ville, était maintenant emplie de toute une population de piétons braillards et de charretiers pressés s'insultant dans tous les patois de la région, et notre héros n'avait pas encore l'assurance permettant à un citadin de s'écarter des grands axes pour gagner du temps en évitant les encombrements, aussi fut-il retardé par toutes les calamités habituellement associées à ce genre de situation.

D'après la croyance populaire, le faubourg des Lavandières remontait à une époque reculée de l'histoire de Baentcher. Une corporation de femmes faisant profession de blanchisseuse avait alors établi son commerce sur les rives de l'Armille, un affluent du Xno descendant directement des montagnes, et dont les eaux étaient connues pour leur pureté. Mais alors que la ville se développait, les quartiers en furent équipés l'un après l'autre de lavoirs banaux, tandis que l'onde cristalline du ru susdit était souillée par les égouts qui désormais s'y déversaient, et cette double calamité ruina la communauté. Les lavandières furent alors contraintes de se reconvertir dans une certaine industrie que pratiquent les femmes lorsqu'il est question pour elles de survivre, ce qui assura une nouvelle prospérité au faubourg, qui bientôt se couvrit de lupanars. À son apogée, le quartier des Lavandières avait fait vivre plus de deux mille prostituées réparties en plus de cent maisons de plaisir, sans compter une légion de dignes souteneurs, de sévères maquerelles, de musiciennes, de danseuses, de masseuses, de valets et de servantes, de restaurateurs, et tous ces gens qui semblent apparaître par magie autour des riches clients ayant un peu bu et désireux de se distraire.

Mais à l'époque où se déroule mon récit, les derniers échos de cette lointaine époque n'étaient plus perceptibles que par hasard, lorsque l'œil d'un connaisseur savait reconnaître sous la crasse, la ruine et les réfections réalisées à l'économie, ce qui avait pu être autrefois la façade somp-

tueuse de quelque auguste bordel cité dans les chansons. Quatre siècles plus tôt en effet, les sévères lois morales qui régissaient Baentcher étaient rapidement tombées dans l'oubli sous l'afflux pacifique mais constant des migrations de barbares venus du nord, et les putains jusque-là bannies hors les murs de la ville étaient réapparues, d'abord la nuit dans les quartiers populaires, puis au grand jour dans des maisons bourgeoises. Dans ces conditions, à quoi bon aller se perdre dans des faubourgs lointains pour se ruiner en compagnie de courtisanes orgueilleuses, alors qu'il existait dans le quartier des établissements plus discrets et bien meilleur marché où des filles moins bêcheuses distraient tout aussi bien leur bourgeois ? Et puis, personne ne vous reprochait d'ignorer les usages certes charmants, mais complexes et absurdes, en vigueur dans les maisons ancestrales des bords de l'Armillé. C'est ainsi qu'à nouveau périclita le quartier.

Désormais, les Lavandières étaient un endroit dangereux. Pour tout dire, la majorité des citoyens de Baentcher n'y avait jamais mis les pieds, et n'envisageaient aucune circonstance sous laquelle une telle visite aurait été avantageuse pour eux. Il n'y avait ici aucune loi, pas même celle de la Cour Sombre, car les Lames Nocturnes avaient renoncé depuis longtemps à exercer une quelconque autorité sur ces tas de rebuts, arguant de l'argument bien pratique que finalement, les Lavandières étaient hors les murs, donc hors de leur influence légitime. Seuls les réprouvés vivaient dans

ces masures croulantes, grouillantes de vermine et à l'étauchéité théorique : les mendiants qui n'avaient pas d'autre gîte, les bouilleurs de chiens et de chats, dont l'activité nauséabonde consistait à récupérer la graisse des animaux morts dans de grands chaudrons pour faire des chandelles, des chiffonniers et autres pauvres diables qui vivaient chichement de la récupération des ordures, les trois familles de bourreaux de Baentcher, les seuls dont les revenus leur permettaient d'entretenir proprement leurs logis, des agents immobiliers, des animateurs de supermarchés, et d'autres professions guère plus honorables. Le jour, la lourde main de la fatalité semblait écraser les rues du quartier, dont la morne inactivité n'était troublé que par les jeux cruels d'enfants laids et sales, promis selon toute vraisemblance à une vie dans l'ordure.

Chasseur impitoyable, Mark eut rapidement la satisfaction de retrouver la piste de son indigne valet dans les sordides venelles. Son instinct ne l'avait donc pas trompé. Ah, il ne dépareillait pas dans le tableau, ce pourceau, avec sa démarche de conspirateur s'attendant à tout instant à recevoir une volée dans la tête. Avec sur son dos deux sacs contenant le butin de son vol, il discutait avec un interlocuteur invisible sous un porche en bois pourri qui avait jadis abrité le rabatteur d'une élégante maison de passe, et n'était plus que l'entrée encombrée de détritrus d'une ruine. Et maintenant, le voilà qui ouvrait un sac et en sortait le pourpoint préféré de son maître! À la vue d'une telle ignominie, le

sang de Mark ne fit qu'un tour. Il se rua à l'assaut. L'acheteur disparut alors dans les ruines, aussi promptement qu'un fantôme, et il fallut deux secondes pour que l'esprit grossier de Djilel saisisse la situation. Mais déjà, le poing du chevalier nordique l'atteignait à la mâchoire et le faisait rouler dans la fange.

— Alors te revoilà, canaille!

— Maître, mon bon maître! Vous êtes vivant? Ah, quelle bonne...

— Scélérat, je vais t'apprendre à laisser tes supérieurs dans le besoin. Relève-toi, que je te botte le cul d'importance!

— Mais maître, je vous croyais mort!

— Et aussitôt, tu vas vendre mes affaires, belle mentalité de charognard.

— J'en faisais don aux pauvres du quartier, je le jure...

— Et menteur, en plus, mais prends-moi donc pour un imbécile! Fais silence, serpent fielleux, les sons émanant de ta langue bifide sont indignes de flatter mes oreilles. Allez, avance, objet d'abomination, quittons au plus tôt cette bauge immonde où tu te complais.

— Aïe, ouille...

— Et cesse donc de couiner quand je te frappe, tes cris m'irritent les tympans.

13. La rue de Clairie

Le grand temple de Hima était de loin l'édifice le plus célèbre de Baentcher, un des plus fameux exemples d'architecture des contrées du nord, une des merveilles du monde, à tel point que les voyageurs venus le visiter étaient souvent étonnés de trouver à sa périphérie une ville si vaste et pleine d'attraits. À la glorieuse lumière du plein jour, ses cascades d'émaux cristallins, ses vitraux enchanteurs et ses dentelles de bas-reliefs polychromes semés de métal et de pierreries constituaient un enchantement pour les yeux, ainsi qu'un long rébus, un mystère sans cesse renouvelé, l'énigme dans laquelle des générations d'érudits avaient perdu leurs existences en folles supputations. L'endroit étant public, des guides laïcs ou religieux se faisaient une joie d'en donner un aperçu aux visiteurs, lui signalant une charade de pierre dans les frises de la façade ouest, un oiseau et un serpent sculptés rappelant les armes de telle ancienne famille disparue depuis des siècles, un alignement particuliers de pignons qui ne se pouvait voir que depuis un certain point de la rue, où naguère s'était élevé un menhir, un gibet, une tour ou dieu sait quoi. Lorsqu'on venait en pèlerin et que l'on n'avait rien de mieux à faire, c'était une plaisante manière de tuer une après-midi que de prêter l'oreille à ces histoires fantasques qui, à défaut d'être toujours vraies, étaient bien inventées. Mais lorsque la lumière commençait à décliner, comme c'était précisément le cas lorsque nos fri-

pons amassèrent leurs âmes contestables à ses pieds, l'édifice prenait toute sa dimension, flamboyant d'un éclat hypnotique qui faisait oublier jusqu'à ses dantesques dimensions. Il en émanait une puissante radiance qui, tout en subjuguant tout homme doté de sensibilité, ne manquait pas cependant d'éveiller chez lui un trouble, voire un frisson glacé. Tant de splendeur pouvait-elle n'être due qu'à la volonté d'hommes pieux? N'était-elle le reflet que d'une noble dévotion? N'y avait-il pas, sous les oripeaux pailletés du temple de Hima, quelque message plus complexe, quelque subtile corruption, quelque appel envoûtant à la perdition? Peut-être pouvait-on entendre ainsi ce nom de « Temple Noir » qui, malgré les récriminations des prêtres, avait fini par devenir son nom officiel.

Toutefois, les parages de l'édifice ne rendaient pas justice à son auguste apparence, ne lui offrant pour débouché aucune grande allée bordée de marbre et de platanes centenaires. C'est tout juste si les urbanistes de Baentcher avaient trouvé utile de laisser deux places, pas plus grandes que celle d'un village très moyen, une devant chaque entrée monumentale. Toutefois, l'aspect ramassé des rues et des bâtiments environnants augmentaient la puissante impression qu'il produisait sur les voyageurs qui le découvraient devant eux, au détour d'une venelle.

— Tiens, tu as retrouvé ton larbin? s'étonna Nilbor.

— Que veux-tu, je suis un si bon maître. Hein, ordure?

— Oh oui, maître. Pas sur la tête!

— Bon, maintenant que nous voici réunis, on pourrait examiner ce que nous savons de notre affaire.

Il est probable qu'avec quelques années d'expérience de plus, ces coquins ne se seraient pas amassés en ce lieu alors qu'il faisait encore jour. Certes les parages étaient fréquentés, les étrangers y étaient nombreux, et nos amis avaient pris soin d'arriver par petits groupes, mais n'importe quel observateur ayant ses deux yeux ouverts connectés à un cerveau en état de marche aurait remarqué l'armement qu'ils trébalaient, leurs mines sournoises et leurs propos échangés à mi-voix tout en regardant ailleurs. D'un autre côté, on peut comprendre qu'ils ne se conduisent pas avec tout le professionnalisme qu'on est usuellement en droit d'attendre d'un aventurier digne de ce nom. Après tout, il ne s'agissait que d'identifier un petit malfrat, pas de traverser marais maudits et terres ghastes pour aller tuer Skelos ou dévaliser le trésor de Xyixiant'h.

— J'ai pris les journaux, dit Vertu. Il y a un entrefilet de quelques lignes dans le « Stipendié », il paraît que les voleurs de carpettes ont encore frappé. Ils auraient visité un magasin des quartiers nord il y a deux nuits. Ça corrobore les informations de la « Feuille Servile », qui précise le nom de la victime. On pourrait y faire un tour.

— Quoi, c'est tout ? s'étonna Wahg-Ork. Pas de baston ? Pas de torture ? On effraie pas les taverniers pour avoir les informations ? On traîne pas dans les bas quartiers pour interroger les vauriens ? Pas de quête pour les sorciers devins ?

— Euh... après, peut-être, si ça ne donne rien.

— Oh, déçu...

— Mais attends, peut-être que la victime ne voudra pas parler!

— Aaah ! Espérons.

Personne n'avait de meilleur plan d'action, aussi se hâtèrent-ils vers le quartier de Lempremont, sis à l'exact opposé de la ville. Il faisait donc nuit noire lorsqu'ils y arrivèrent, mais on s'activait encore dans la rue de Clairie, parfois appelée « l'Enfer » en raison des diables⁵ qui la parcouraient sans cesse et en tous sens, chargés de ballots et de rouleaux d'étoffe. À l'issue de la tragique guerre des Ponants, les royaumes elfiques de la Côte d'Émeraude étaient tombés l'un après l'autre sous l'assaut des farouches Themtis du désert. Navire après navire, les fils de la lune avaient fui la furie des hommes vêtus de pagnes, naviguant à regret vers des rivages plus cléments, chantant déjà la nostalgie d'un monde perdu. Plus portés sur la société des humains que leurs congénères du nord, ils s'étaient souvent établis en petites communautés dans les quartiers périphériques des grandes villes, y prospérant dans le commerce et l'artisanat. C'est ainsi que depuis plus d'un siècle, la rue de Clairie regorgeait d'échoppes de textile. En demandant leur chemin, nos aventuriers trouvèrent rapidement la boutique de Maurice Bensoussanael, qui était bien connu dans

5. On appelle « diable » une sorte de brouette verticale.

le quartier. En raison du vol dont il avait été victime, le commerçant était de méchante humeur, toutefois les attentes de Wahg-Ork furent déçues : il se montra fort coopératif.

— Sur la vie de ma mère, j’vous jure, y m’ont tout pris ! Y m’ont assassiné, y m’ont ruiné, y m’auraient pris la femme et les gosses, ça serait pas pire. Vous êtes journalistes ?

— Non, nous ne sommes pas journalistes, non, précisa Vertu.

— Vous êtes des impôts alors ? Moi j’ai toujours tout payé de mes impôts, j’vous jure ! Je sais, y’en a qui trichent, j’en connais, j’dirai pas les noms mais je sais qu’il y en a. Mais chez les Bensoussanael, macache ! Honnêtes comme du bois d’if de Sandunalsalennar. Mon père disait toujours « Maurice, dans la vie... »

— Nous ne sommes pas des impôts. Disons que nous travaillons pour des gens qui s’intéressent de près au vol dont vous avez été la malheureuse victime. Et surtout, nous nous intéressons au voleur. Nous pensons qu’il n’aurait pas agi... selon toutes les règles.

— Quoi ? Vous êtes de la Guilde ? Mais alors bienvenue, mes amis, entrez donc, venez, faites comme chez vous. Tenez, vous prendrez un verre ? Mais si, tenez, c’est petit vin du pays... Ah, le pays... si vous aviez connu les blanches murailles de Kandelasannar en été, étincelantes sous le soleil, et la mer à ses pieds, bleue, si bleue, et pleine de poissons si gras qu’on avait du mal à les sortir de l’eau même en s’y mettant à trois... Ah, là là...

— J'avoue ne pas avoir connu...

— Mais bien sûr, vous êtes trop jeune. Attendez, j'ai une gravure pas loin... Roger! Roger? Où t'as mis la gravure de Kandelasannar? Roger, si tu fais semblant de pas m'entendre, j'te fais manger tes roustons... Ah les gosses, de nos jours, une vraie plaie. Ah quand c'est pour vous taper trois pièces d'or pour traîner dans tavernes et faire le beau avec les filles, ils sont respectueux de leurs aînés, mais quand il faut aider à la boutique, la famille, ça existe plus.

— Certainement...

— Au fait, si vous cherchez mes voleurs, c'est qu'ils avaient pas leurs licences, les coquins? Vous êtes à leurs trousses, non? Comment vous dites, des grimparts, c'est ça?

— Des grimparts, en effet.

— Eh bien tant mieux. J'espère que vous leur ferez passer un sale quart d'heure à ces enfants de leurs mères. Eh, quand vous les aurez retrouvés, mettez-leur donc deux baffes de la part de la maison Bensoussanael.

— On y pensera. Ils vous ont pris quoi, au juste?

— Tout! Ils ont tout pris, il reste rien, rien de rien.

— Et tout ça dans le magasin, c'est à vous?

Vertu désigna les multiples coupons, rouleaux et balles qui encombraient la boutique et l'arrière boutique, dont la porte avait été laissée entrouverte par un commis distrait.

— Euh, non, c'est à des cousins.

— Des cousins.

— Ils me les ont prêtés... Ah mais c'est vrai, vous êtes pas

des impôts vous.

— Pas vraiment.

— Bon, d'accord, j'avoue, ils ont pas tout pris.

— Pas tout, c'est-à-dire ?

— Ils ont laissé une partie de la marchandise dans le magasin. Une grosse partie.

— Doit-on comprendre qu'ils n'ont emporté que certains articles ?

— Uniquement certains articles, oui. Même pas les plus chers d'ailleurs, en plus d'être malhonnêtes, ils n'y connaissent rien ces barbares. Regardez, vous savez d'où elle vient cette soie ? Vous savez ? Eh oui, de Thebin ! Et entièrement teintée à la cochenille, vous pouvez toucher, regarder, hein ? On dirait pas des fesses de bébé ? Eh bien ils me l'ont laissée sur les bras. Et ça, c'est du super-120 de Noirparlay, ça vaut cinq deniers la toise ! Et ça là, vous voyez ? Vous savez ce que c'est ?

— Euh... de l'alpaga ? hasarda Nilbor.

— Exactement de l'alpaga. Et ils me l'ont laissé.

— Pour moi, ça ressemble plutôt à du lin, nota Belam.

— Tout à fait, c'est de l'alpaga en lin, la meilleure qualité. Puisque vous êtes un connaisseur, je vous fais les deux rouleaux pour un askeni et demi. Un prix d'ami ! Qu'est-ce que je dis d'ami, c'est le prix que je fais à la famille.

— On n'est pas là pour faire notre marché, intervint Vertu. Ont-ils laissé des indices derrière eux ? Oublié un instrument, laissé une trace quelconque ?

— La milice est venue, mais ils n'ont rien trouvé.

— Et ils ont pris quoi au juste ?

— Du velours. Regardez, c'était là, dans les casiers vides. Trois rouleaux de velours. Même pas assortis.

— Du velours.

— Côtelé.

— C'est curieux. Pourquoi prendre le velours et laisser la soie ?

— Ah ça, j'me l'demande bien. En plus, c'est drôlement plus encombrant à la livre, c'est plus difficile à transporter. Mais fainéants de commis se plaignent toujours quand on a un arrivage de velours, ça les fatigue.

— Et là, il y a des rouleaux qui restent, non ? Ce sont les mêmes que ceux qu'on vous a pris.

— À la couleur près, oui.

— Ils y étaient déjà, ou vous avez refait votre stock.

— Non, ils y étaient déjà.

— Je comprends de moins en moins. Non seulement ils ne s'en prennent qu'à des articles de moindre valeur, mais en plus, ils en laissent derrière eux. Je peux en prendre une pour voir combien ça pèse ? Eh, c'est vrai que c'est encombrant. Et vous les vendez combien en général ?

— Deux deniers la toise. Y'a vingt-cinq toises par rouleau, ça fait cinquante deniers, mais comme je vous aime bien, je vous le fais à un askeni.

— Donc, le butin se monte à trois askenis.

— Et je vous fais le prix de gros.

— C'est ridicule, personne ne risquerait sa vie pour trois askenis, même le dernier des traîne-misères vaut mieux que ça.

— Las, ma fille, je connais bien des malheureux pour qui trois askenis sont une fortune valant tous les sacrifices.

— Moi aussi j'en connais, mon père, car au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je ne suis pas exactement née dans les palais ducaux de Bourgefric-les-Pochepleines, avec des couches en soie grège et une tétine en ivoire dans la bouche. Mais en général, les voleurs savent un peu leur métier. C'est pas la peine d'être Scarfouche-la-Cambriole pour savoir qu'à risque égal, il vaut mieux voler ce qui a le plus de valeur, et laisser le reste. Je peux visiter l'entrepôt ?

— Si vous voulez. Vous compter emporter le velours ?

— Non, j'en aurai juste besoin. Je suppose que la nuit du vol, vous aviez fermé la porte de votre boutique.

— En effet, fermé à clé.

Vertu entra dans l'arrière-boutique, une pièce oblongue qui faisait le double de la taille de la boutique proprement dite. Maurice Bensoussanael était grossiste, rien dans son établissement n'était particulièrement tape-à-l'œil, tout n'y était que purement fonctionnel, sans aucun des artifices communs aux commerces de détail. De ce fait, il ne fallait pas s'étonner qu'il n'y ait aucune fenêtre dans l'entrepôt.

— Et cette porte-là ?

— Elle est condamnée. Mon père, Dieu ait son âme, l'avait faite clouer. J'ai vérifié hier, on n'y a pas touché. Regardez,

encore solide.

— Et derrière, il y a quoi ?

— La ruelle des Prêches Abstrus.

— Et ce petit panneau de bois, là, il cache quoi ?

— Ben, c'est la chatière.

Vertu se pencha à terre et souleva la planchette, située à deux pieds de hauteur. Elle dissimulait un soupirail.

— Le chat passe par là pour les allées et venues. Vous savez, pour faire son boulot de chat. Les souris, les chattes, fumer des pétards avec les copains, allez savoir... Et en plus, ça aère un peu la pièce. Parce que le tissus, vous savez, ça prend vite l'humidité...

— Bien sûr, bien sûr.

— Eh mais, qu'est-ce que vous faites là ? Vous allez tout sa-loper mon rouleau !

— Je vérifie si ça passe. Le voleur aurait pu faire passer son butin par là, voyez. En poussant un peu... humpf... et voilà, comme papa dans maman.

On entendit l'étoffe glisser en froufroutant dans l'interstice, puis tomber avec un bruit étouffé.

— Ah, mais c'est dégoûtant par terre, de l'autre côté !

— La belle affaire, ça se lave très bien, le velours. Vous voulez qu'on les arrête, oui ou non ?

— Oui, mais tout ça, ça sert à rien. Bon, faire passer un rouleau, ça va encore, mais les voleurs, comment ils sont entrés les voleurs ? C'est sûr qu'ils pourraient pas s'y glisser, c'est trop petit.

— Vous êtes sûr ?

Vertu examina soigneusement le soupirail, puis glissa sa propre tête dans l'orifice rectangulaire, la ressortit, y passa le bras, puis la tête de nouveau, se contourna tel un boa ayant avalé un tapis pour y faire passer ses clavicules, au prix de maints craquements douloureux. L'abdomen fut avalé facilement, puis ce fut au tour du bassin, qui sembla se replier comme en un surprenant exercice d'obstétrique inversée. Bientôt, les fines jambes de la voleuse disparurent. Bensoussanael béait de toutes ses dents jaunes, et les compagnons faisaient de leur mieux pour ne pas en faire autant. Quelques secondes plus tard, tandis que l'industriel négociant commençait à désespérer de revoir un jour son velours côtelé, elle réapparut, échevelée et fort sale mais assez contente de son petit effet. Cela dit, pas folle, elle avait fait le détour par la rue.

— Maintenant que certaines choses sont établies, et compte tenu du fait que la plupart des vauriens de Baentcher sont plus petits que moi, je crois que nous savons comment ils ont fait. Et nous savons toutes sortes d'autres choses utiles à ce que nous voulons faire. Il ne nous reste plus qu'à vous remercier, monsieur Bensoussanael, pour votre bon accueil, et à prendre congé.

— Attendez, pas si vite, pas si vite. . .

Le commerçant courut précipitamment à sa caisse, et fouilla dedans avant de revenir dans l'arrière-boutique où étaient encore amassés la compagnie. Il leur donna une pe-

tite bourse avec des airs de conspirateurs et des clins d'œil entendus.

« Tenez, c'est pour vous. Si si, faites pas les fiers comme ça, ça me fait plaisir. Je sais que vous faites un travail difficile, et je veux vous aider. Et puis, si des gens des impôts vous le demandent, on m'a tout pris, je suis ruiné, hein ? »

Ils remercièrent l'elfe et le quittèrent promptement, avant de se perdre dans la nuit de Baentcher. Ils résistèrent environ cent pas à l'envie de voir ce qu'il y avait dans la bourse, ce qui était un bel exploit pour des gens aussi cupides. À la lueur de la lune, posés dans le fond du petit sac de velours noir, ils comptèrent vingt beaux askenis.

14. Les Palissades

La rue de Clairie se trouvait déboucher, à l'extrémité nord, sur une belle artère curviligne appelée « les Palissades », car elle reprenait le tracé d'une ancienne fortification noyée depuis belle lurette dans la marée urbaine. Comme les Palissades étaient sur le chemin que prenaient les provinciaux du nord pour retourner chez eux, d'habiles commerçants avaient trouvé profitable d'établir dans le quartier toutes sortes de distractions, plus ou moins en cheville avec la Guilde des Lames Nocturnes, où lesdits provinciaux pouvaient se ruiner commodément. Sur près d'une lieue de

long, on trouvait des cabarets de toutes sortes, du rade minuscule pour étudiants bohêmes à l'immense salle de trois cents couverts avec une vaste scène où s'ébattaient des régiments de filles grasses à la cuisse légère. Vers l'est, on voyait apparaître des théâtres dont la programmation était au goût des ruraux qui en étaient les clients, c'est-à-dire pas très finaude en général. Il y fleurissaient aussi quelques pittoresques officines se qualifiant de musées, mais il était vain d'y chercher l'élévation intellectuelle et l'aspiration spirituelle, car on n'y exposait que des chèvres à deux têtes, des prestidigitateurs manchots, des femmes à barbe, l'authentique grimoire de Skelos (neuf exemplaires recensés dans cette seule rue), le tibia de Saint-Machin ou le prépuce de Sainte-Ceci, des escamoteurs, des invocateurs de lapins et de colombes, des montreurs d'électricité, et d'autres variétés de charlatans. On pouvait aussi assister à des combats de coqs, de chiens, de rats, ou des trois ensemble, parier sur les courses les plus absurdes, sur les roulettes les plus maladroitement truquées, sur les événements de la vie politique ou mondaine, sur le nombre d'imbéciles qui relèveraient tel pari stupide, sur l'issue de tel duel opposant deux joueurs se querellant quant à l'issue d'un duel ayant opposé deux joueurs. On trouvait aussi toutes sortes d'établissements servant toutes les cuisines de la terre à toutes les heures du jour ou de la nuit, et c'est ce dernier point qui avait attiré nos compères au « Singe Câlin », endroit que Nilbor avait chaudement recommandé.

— Maître, maître, je vous en prie, ne me punissez pas trop fort !

— Tu auras la rude punition que méritent ta couardise et ta traîtrise, chien !

— Par pitié, je vous en conjure, ne me faites pas laver vos affaires sales... Vous savez que mes pauvres mains sont irritées par l'eau froide et le savon...

— C'est pourtant bien ce que tu vas faire pour ta peine, coquin, et ne viens pas te plaindre. Je suis déjà trop bon.

— Oui maître, c'est vrai que vous êtes généreux et magnanime. D'autres que vous m'auraient chargé, en plus, de laver les affaires de vos compagnons.

— En voilà une riche idée ! Héla, mes amis, vous donnerez vos frusques sales à ce coquin avant de rentrer au bercail ! Cette ville est boueuse et nous sommes tout crottés... Ne fais pas cette tête d'ahuri, nigaud des alpages, ton rictus de dégoût ressemble presque à un sourire, on dirait que tu en redemandes ! Allez, lappe donc ton écuelle en silence, nous avons à parler.

La taverne faisait l'angle de deux rues. Le restaurant avait été fort étriqué mais, comme le conta l'archer, il avait été récemment agrandi par absorption d'un concurrent mitoyen, ce qui avait permis de doubler la surface. Pourtant, et malgré l'heure, c'était bondé et ils durent s'installer au comptoir, devant la cuisine, que les hasards des travaux plaçaient maintenant au beau milieu de la salle. C'était plutôt à leur convenance, le vacarme incessant des couverts

s'entrechoquant et des cuisiniers discutant les commandes du personnel de salle couvrait leurs propres conciliabules. On servait des spécialités levantines, et beaucoup de clients étaient eux-mêmes des levantins, mais le patron était un nordique grand et mince et très jeune, sans doute originaire de Khneb, qui salua Nilbor quand il le reconnut, mais brièvement, car c'était le coup de feu. L'équipe était assez réduite, mais tournait bien. Il y avait notamment une petite serveuse levantine absolument délicieuse qui faisait semblant de ne pas remarquer les attentions dont elle était l'objet de la part de Mark et Wahg-Ork.

— On a perdu notre temps, dit ce dernier lorsqu'elle eut disparu de sa vue. Chez le marchand, y'avait rien.

— Exact, messire ork, approuva Belam. Nous ne sommes guère plus avancés dans l'explication de ce mystère, et pas plus près du malandrin. Certes, nous avons gagné un peu d'or (qu'il faut mépriser, d'après Sainte Broute)...

— On voit que vous n'avez pas l'âme de véritables détectives, dit Vertu dès qu'elle eut fini sa soupe de nouilles (qu'elle avait avalée à une vitesse surprenante).

— Que dis-tu ? Tu aurais découvert quelque chose d'intéressant ?

— Pour sûr. Mark, tu penses comme moi ?

— Je ne pense pas pouvoir suivre le cours de ta pensée, car mon cerveau a l'habitude de raisonner droit. Cependant, j'ai noté un point de quelque importance : c'étaient des voleurs minces.

— Exact, un point important, mais je parlais d'autre chose. Bon, je vous affranchis, puisque je suis visiblement la seule à me servir de ce qu'il y a entre mes oreilles. Alors d'abord, je peux affirmer que nous n'avons pas affaire à un gang, mais à un unique voleur de carpettes.

— Ah oui ?

— Et je le prouve : vous vous souvenez que j'ai bien soupesé et manipulé un coupon de velours, exactement comme ceux qui ont été volés. Évidemment je voulais savoir comment on les avait sortis, mais pas seulement ! Je voulais aussi me figurer combien un matois normalement constitué pouvait en transporter facilement. La réponse est : trois, à condition d'avoir un sac. Un portefaix costaud pourrait en manipuler plus d'un coup, mais c'est trop encombrant pour un type normal, un type capable de passer par la chatière. C'est trop long, trop épais, ça roule sur l'épaule... Notre homme s'est arrêté à trois rouleaux parce qu'il savait qu'il ne pouvait pas porter plus, il était seul.

— Ce n'est pas à notre avantage, ça, observa Nilbor. Inutile de compter sur la trahison d'un complice.

— Exact.

— C'est idiot, intervint Mark qui essayait encore de comprendre comment on pouvait manger du riz avec des baguettes. Même seul, un voleur bien organisé aurait pu dévaliser le magasin sans prendre beaucoup plus de risques. Il lui suffisait d'avoir une carriole garée derrière.

— C'était impossible, car la rue des Prêches Abstrus, sur la-

quelle donnait le soupirail, est trop étroite, même pour une voiture à bras. À la rigueur, un âne aurait pu y attendre son maître, mais personne n'aurait fait comme ça. Ben oui, sois logique, les ahanements auraient pu réveiller tout le quartier à l'improviste. Donc, nous avons un voleur unique, et à pied. Revenons maintenant au soupirail. Je l'ai observé depuis la ruelle, il est à peine visible, et le panneau de bois de la chatière ressemble à un volet cloué solidement de l'intérieur. La rue des Prêches Abstrus n'est qu'une soue immonde où le soleil ne brille jamais et où peu de gens circulent. Ce vol n'est donc sûrement pas celui d'un rôdeur qui aurait tenté sa chance au petit bonheur, en découvrant par hasard une ouverture. C'était un coup planifié et réfléchi, celui de quelqu'un qui a bien observé les lieux, qui a repéré le quartier et qui a choisi la boutique la plus vulnérable.

— Si tu le dis.

— Et d'ailleurs, vous avez remarqué qu'il n'a laissé aucune trace visible de son forfait, il n'a pas oublié d'outil, et il a couvert ses traces dans la ruelle, c'est quelqu'un d'intelligent et méticuleux. Personne ne l'a vu entrer ni ressortir, et personne ne l'a entendu. Ce qui est étonnant, vu que les Bensoussanael habitent juste au-dessus, et que les voisins sont sur leurs gardes !

— Tiens, c'est vrai.

— Et pourtant, malgré toute sa ruse et son habileté, qu'est-ce qu'il vole ? Un butin médiocre, trois fois rien, alors que juste à côté, sur la même étagère, il y avait des soieries vingt

fois plus chères.

— Il a peut-être confondu. Dans le noir...

— Confondre de la soie avec du velours côtelé ? Il faut être sacrément distrait. Et seul un imbécile assez considérable aurait pu volontairement prendre du velours, alors que le recel de la même quantité de soie lui aurait permis d'en acheter dix fois plus. On doit donc en venir à une conclusion qui va sûrement vous choquer mais qui est la seule logique. Non, croyez-moi, aussi curieux que cela paraisse, le mobile de ce vol, ce n'est pas l'or.

— Hein ?

Qu'un vol puisse ne pas être motivé par l'appât du gain dépassait visiblement la compréhension de nos coquins, mais Vertu s'expliqua.

— Je crois qu'ici, le but du vol n'était pas le butin, mais le vol lui-même.

— Oh oui, approuva Belam, voilà qui me rappelle des histoires que l'on m'a contées au sujet d'individus dérangés, des maniaques, des malades mentaux qui semblent de prime abord parfaitement sains, mais qui ne peuvent réprimer l'envie de s'emparer des biens d'autrui lorsque la compulsion les prend.

— Ça pourrait être une explication, et dans ce cas, on n'est pas prêt de le retrouver. Mais de tels individus sont plutôt du genre à agir par impulsion subite, à barboter ce qui tombe sous leurs doigts, pas à se glisser dans les caves en douce à la nuit tombée. Je penche plutôt vers un autre genre

de voleurs occasionnels, qui déroberaient par jeu. Des étudiants par exemple.

— Des étudiants ?

— Mais oui, vous savez, c'est ce que font les jeunes gens de bonne famille quand ils n'osent pas dire à leurs parents qu'ils sont au chômage. Il y a hélas une copieuse ration de ces bons couillons à Baentcher, qui feignassent dans toutes les écoles de la ville avant d'aller s'enivrer au cabaret ou se quereller entre fraternités rivales. Je les connais bien parce que j'en ai pas mal dans ma clientèle, et ils me racontent souvent les pauvres aventures qu'ils ont ensemble lorsqu'ils y étaient incités par la stupidité de leurs camarades. Ils ont des rites de passage qu'ils s'infligent – et je crois que j'en étais un moi-même – pour se prouver leur virilité ou je ne sais quoi. Pour ça, ils sont capables d'accomplir des actes d'une stupidité confondante, comme par exemple défier un camarade d'aller accomplir un vol au nez et à la barbe de la Guilde.

— Puissamment raisonnée, madame Vertu.

— Merci mon père, vous en êtes un autre. Je pense que demain matin, on ferait bien d'aller visiter un peu les écoles et pensionnats du coin, pour faire parler quelques-uns de ces bons à rien. Ça ne devrait pas être bien difficile, après trois verres de schnaps et un compliment sur leur faluche, ils vous racontent leur vie et seraient prêts à jurer que vous êtes le meilleur ami qu'ils aient jamais eu sur cette terre.

Et donc, c'est avec la satisfaction d'avoir trouvé une piste,

aussi douteuse fût-elle, que notre peu recommandable compagnie retourna dans la rue, l'haleine chargée de sauce de soja et l'estomac content. Ils se déposèrent successivement les uns chez les autres, sans oublier de charger à chaque fois le pauvre Djilel d'un baluchon supplémentaire empli de linge sale, l'abjurant de venir le rapporter propre et frais au petit matin.

S'ils avaient su...

15. Lofüp

Peu de gens le savent, mais à l'origine, les universités furent créées à l'initiative d'étudiants n'ayant pas les moyens d'engager chacun un précepteur, et ayant réuni leurs fonds pour payer en commun les services d'un maître prestigieux. Néanmoins, partout et en tous temps, cette belle utopie ne durait guère, et bien vite, les choses reprenaient leur cours naturel, à savoir que les facultés étaient dirigées par les professeurs, dans l'unique but de servir leurs intérêts. Il était déjà bien assez difficile de gérer les querelles politiques entre collèges rivaux (Baentcher comptait pas moins de cinq tours aux mages), s'il avait fallu en plus se préoccuper d'instruire les étudiants...

Il en allait ainsi de l'université de Baentcher, qui avait grandi au fil des siècles, tandis que la métropole s'écartait avec dégoût des oripeaux crasseux de la barbarie pour se parer

ostensiblement des attributs de la raison et de la connaissance. Une joyeuse anarchie foncière régissait l'activité de cette remarquable institution, qui avait hérité de nombre de donations aux quatre coins de la ville, toutes plus inadaptées à l'enseignement les unes que les autres. Comme les locaux étaient fort dispersés, il n'était pas rare qu'un étudiant dût traverser deux fois la ville au cours de la journée pour suivre ses cours, ce qui était, de l'avis des étudiants en question, une des principales raisons motivant l'absentéisme⁶.

Les journées se suivent et se ressemblent, le lendemain matin, pas très longtemps avant midi en fait, nous retrouvons nos compères dans un nouveau débit de boissons, le « Singe Rédhibitoire », qui avait fait fortune en s'attirant la généreuse clientèle des étudiants. Vertu était la plus jeune du groupe, aussi fut-elle dépêchée pour tirer les vers du nez à un potache nommé Lofüp choisi pour son air particulièrement niais, qui se saoulait tout seul au cidre clairnet, tandis que le reste de la bande, dispersé dans l'établissement, vérifiait du coin de l'œil qu'elle ne fomentait pas un sale coup dans leur dos. L'homme portait le bouc, le catogan et les tresses qui étaient à la mode chez les bohèmes baentchériens à cette époque, mais il était déjà facile de se faire une idée du petit fonctionnaire borné qu'il deviendrait dans

6. Ce à quoi certains hérétiques rétorquaient que même si les professeurs se déplaçaient jusque dans les chambres des étudiants pour leur faire cours, l'absentéisme n'en serait pas diminué pour autant.

quelques années.

— C'est exactement qu'est-ce que je te dis ! La faluche est une noble et ancienne tradition remontante à la nuit des temps.

— C'est ce curieux béret que tu appelles une faluche ? Alors tous ces symboles ont une signification ?

— Mais oui, exactement, chacune de ces symboles est significative. Par exemple ces trois amphores, ici, ils me confèrent le titre enviable de taste-bibine de première catégorie. Je l'ai gagnée dans une cuite mémorable.

— Sans blague ? Et ces cordons multicolores ?

— L'un est aux couleurs de ma ville d'origine, qui est Galleda, l'autre est aux couleurs de ma ville d'études, qui est donc Baentcher. Et gare à qui arborise une faluche d'une autre ville à Baentcher ! Il se fera bastonner à grands coups de bâtons par les confrères.

— Noble tradition, en effet. Et cette clé ici, c'est quoi ?

— Ah ça j'en suis très fier, c'est le grade de Cénobite de la Forteresse de Solitude.

— De quoi s'agit-il ?

— Il est conféré par la Fratrie Falucharde à tout compagnon ayant passé une nuit en cellule. En fait, avec deux camarades, j'avais tenté de dérober la plaque émailante qui indique la Rue des Orfraies...

— Celle qui est en face de l'hôtel de la milice ?

— Précisément. Si nous aurions réussi, nous serions devenus d'Authentiques Deleste-Cognes, ce qui nous aurait per-

mis d'arboriser la cagoule noire et le bâton. Mais on s'est fait pris. Ici tu vois la Queue d'Or, qui s'obtient. . .

— Superbe. Mais revenons aux Deleste-Cognes, ce doit être bien difficile d'en faire partie, non ?

— Oh oui, mais c'est très prestigieux. On n'a rien sans rien.

— Et c'est dangereux, aussi, non ? Si j'ai bien compris, il faut dérober quelque chose.

— Pour sûr, c'est dangereux. La preuve, je me suis fait subtiliser par la milice.

— Oui, mais il y a pire. Imagine que tu ne sois pas tombé sur la milice, mais sur la Guilde des Lames Nocturnes. Ils auraient pu t'égorger et te pendre par les pieds. . .

— Mais non voyons. On vole que des trucs symboliques, des luminaires publics, la porte d'un amphi, des trucs comme ça. Généralement on les rend après les avoir exposés quelques semaines dans la salle des trophées. Pas toujours dans le même état qu'on l'a trouvé, note bien, mais on le rend. On a jamais eu de problème avec les voleurs, jamais.

— Pourtant, j'ai entendu dire qu'il y avait un groupe qui volait du tissu en ce moment, du velours pour être précis, si la guilde les serre, les pauvres. . .

— Ah bon ? Ah, les voleurs de carpettes ! Non, ça m'étonnerait que c'est des étudiants. Il faudrait être débile pour voler du tissu, et un étudiant, c'est forcément intelligent. La preuve, moi !

— Ah ? Mais alors ce serait qui ?

— Va savoir. Un fétichiste, un apprenti-voleur qui veut se

faire la main, quel intérêt ? Bon, je parle, je parle, mais j'ai pas fini à t'expliquer ma faluche. Alors ce groin, c'est pour dire que je suis Nudiéquiporcin, c'est-à-dire que j'ai réussi à chevaucher un cochon nu comme un ver dans les rues de la ville. Hein que ça t'épate ? Tu aimerais bien me voir faire ?

— Un autre jour. Donc, tu crois. . .

— Et ça, c'est le blason du collège de lettres modernes, car je suis étudiant en lettres modernes.

— HEIN ? Euh, pardon, je veux dire, pour en revenir au voleur de carpettes, tu dis que ce n'est pas un étudiant qui a volé les négociants.

— C'est ce que je crois, et y'en a plein qui croient comme moi. Je vois pas quel étudiant ferait un truc pareil, ou à moins d'un étudiant en magie.

— Pourquoi un étudiant en magie ?

— Eux des fois, y volent des vrais larcins, mais c'est pas pour la faluche, c'est pour leurs expériences. Eux, la Guilde les embête pas trop non plus parce que d'une, c'est des magiciens, et deux, c'est tous des fils à papa bourrés de fric.

— S'ils sont bourrés de fric, pourquoi voler, ils pourraient acheter ?

— Je sais pas. Y sont bizarres. . .

— Moi je sais.

Durant tout le reste de la conversation, Lofüp fit des efforts désespérés pour attirer de nouveau l'attention de Vertu sur ses histoires de faluche, mais sans succès. Finalement, Mark l'invita à boire pour le faire taire, et c'est là qu'il sort de

notre histoire. L'individu qui prétendait savoir était lui aussi un étudiant, nettement plus jeune que le précédent, mais portant déjà une moustache, taillée du reste avec une netteté peu commune chez cette gent ordinairement guère soignée. Sous sa faluche bien garnie, sa chevelure sombre et épaisse contrastait avec le grain livide de sa peau. Ses mains fines étaient encore celles d'un enfant, pas encore celles d'un homme.

— Tu es qui toi ?

— Orlando Villader, et toi ?

— Vertu Lancyent, enchantée. Tu bois quelque chose ?

— Non merci, on a tendance à faire et à dire des choses stupides quand on est saoul.

— Tu dis savoir pourquoi des magiciens voleraient des tissus.

— Ouais. Et en écoutant votre conversation, il m'est même venu une idée sur la personne qui se cache derrière le voleur de carpettes.

— Toi, tu le saurais, alors que les meilleurs limiers de la ville sont sur l'affaire ? Ah je comprends, tu me fais marcher. Tu n'es qu'un plaisantin.

— Si c'est ce que tu crois. Patron, l'addition...

— Eh, minute, dis toujours ce que tu sais, ça m'intéresse.

— Je te donnerais bien ma version, jeune dame, mais vois-tu, j'aurais peur que ça ne vienne entre de mauvaises oreilles. Le Code de la Faluche m'interdit de dénoncer un camarade, c'est ainsi. Qui me dit que tu n'es pas une oreille

de la Guilde ? Non, j'ai des scrupules, j'ai déjà trop parlé, allez, salut...

Orlando se leva et fit mine de se diriger vers la porte, Wahg-Ork se leva à ce moment, lui barrant le passage d'une manière qu'on aurait juré être fortuite. Il lui lança un regard peu amène, de fort haut car Orlando était tout petit. Vertu lui toqua sur l'épaule et lorsqu'il fut retourné, lui montra cinq askenis au fond de sa paume.

— Avec ça, tes scrupules disparaîtraient ?

— J'ai dit scrupules ? Je voulais dire pustules, j'ai des pustules ! Puisque vous êtes sympathiques et éloquents, je vais vous dire ce que je sais, et je vais faire mieux, je vais vous conduire.

16. Orlando

Bien qu'il fût étudiant, Orlando était un individu parfaitement raisonnable, et dès qu'ils se furent mis en route, il raconta bien volontiers toute l'histoire.

— Il arrive parfois que des vols inexplicables aient lieu, des vols souvent audacieux qui concernent des objets incongrus, et dont le butin ne semble pas justifier les risques. Et surtout, on ne retrouve jamais les auteurs de ces forfaits, qui semblent disparaître dans la nuit comme s'ils avaient le don d'invisibilité. Et pour cause, c'est généralement le cas, car

ces voleurs sont des sorciers. Et pourquoi volent-ils, allez-vous me demander ?

— J'allais le demander.

— Eh bien, sachez que pour leurs travaux, les mages ont besoin de ce qu'ils appellent des composants matériels. Ça peut être du sang de chauve-souris, des yeux de tritons ou un edelweiss cueilli la nuit de Walpurgis sur les flancs de la Montagne-du-Destin par une vierge hémophile habillée de plumes de canard, mais ça peut être aussi quelques chose de plus prosaïque, tel qu'une brique de terre cuite, un balais à chiottes, une roue de chariot, un doberman femelle, un sous-bock de taverne, enfin, vous voyez le genre.

— Ou du velours.

— Ou du velours, en effet. Il y a trois mois de ça, j'étais apprenti chez une puissante magicienne du nom de Séléne Sniterc qui, pour les besoins de ses recherches, m'avait envoyé chercher diverses bricoles en ville. En particulier, elle m'avait fait acheter, tenez-vous bien, pas moins de trente rouleaux de velours. Vous vous rendez compte, trente rouleaux à trimballer depuis la rue de Clairie jusqu'aux Lavandières ! Oui, parce que son atelier est aux Lavandières, c'est là qu'on va. Donc, je fais son sale boulot, et sans un merci ni rien, elle s'enferme dans son laboratoire et se met à je ne sais quelle tâche. Deux heures plus tard, elle ressort en sueur, les cheveux défaits, se met à me crier que je suis un incapable, un bon à rien, et me congédie sans autre forme de procès. Et c'est là que s'achevèrent mes études de sorcel-

lerie. Non mais vous vous rendez compte ?

— C'est bien triste, mais...

— Et depuis cette date, j'erre de taverne en auberge, en quête d'un maître à servir. Mais c'est bien difficile dans une ville comme Baentcher où traînent dix étudiants pour un maître compétent.

— Je compatis tout à fait...

— Ce qui fait que vos askenis sont les bienvenus, je ne vous le cache pas.

— Mais quel rapport avec notre histoire ?

— Eh bien, en entendant distraitemment ce que vous racontiez avec l'autre imbécile, j'ai fait le rapprochement entre ma magicienne et les voleurs de carpettes. C'est clair, à mon avis, il s'agit d'une seule et même personne.

— Mais pourquoi voler ce qu'elle a les moyens d'acheter ?

— Je vois que vous n'êtes pas de l'Art. Sachez que ces composants matériels dont je vous ai parlés tout à l'heure servent à s'attirer les faveurs des puissances surnaturelles que l'on invoque par la magie. Imaginez que vous vouliez invoquer un esprit bénéfique pour une raison quelconque, et qu'il faille pour cela une branche de gui. Il n'y a pas besoin d'être un très fort sorcier pour comprendre que pour la cueillette, il vaut mieux un druide à l'âme pure qui montera lui-même en haut de l'arbre et cueillera le truc de la main droite avec une serpette consacrée tout en marmonnant des prières. C'est plus efficace, vous voyez.

— Je vois.

— De même, s'il vous faut une dague pour un sortilège maléfique, c'est pas interdit de la plonger avant dans le cœur d'un nourrisson, ou un truc de ce genre. Bon, ben pour votre velours c'est pareil : la magicienne en question a sans doute des visées maléfiques, voyant que le tissu acquis légalement ne fonctionnait pas, elle a donc décidé de se procurer son velours par le vol, probablement en commettant elle-même son délit, car c'est plus efficace de payer de sa personne.

— C'est pas super maléfique de chourer trois coupons de tissus chez un grossiste.

— Probablement que ses visées ne sont pas super maléfiques non plus. Mais un peu quand même.

— Au fait, elle est puissante comme sorcière, Séléne Snitertc ?

— Tout est relatif.

— Je veux dire, par rapport à nous.

— Ah, oui, je vois. Eh bien comme vous avez pour vous le nombre et l'effet de surprise, et que vous n'avez pas l'air d'être des débutants, je suppose que vous avez toutes les chances de votre côté.

— Des pièges magiques ?

— Aucun. Elle disait tout le temps que ça ne servait à rien parce que personne ne cambriole un magicien, et qu'en plus la plupart des sorciers mouraient sottement d'avoir oublié leurs propres pièges.

— C'est vrai qu'ils sont parfois distraits.

— Holà, une minute, dit alors Nilbor, c'est quoi cette histoire d'attaque? Notre mission est de retrouver le voleur de carpettes, pas de combattre une magicienne. On doit faire notre rapport, et c'est tout.

— Il a raison, approuva Belam.

— Quel manque d'ambition, quelle pusillanimité! Le Morceau de Bravoure est une épreuve qui mesure l'habileté de l'aspirant-voleur, sa loyauté et son obéissance. Mais elle mesure aussi son esprit d'initiative et son bon sens! Imagine que nous trouvions la magicienne avec par-devers elle les preuves de son forfait, nous devrions donc, selon toi, courir trouver Marît Joryl. Mais si jamais elle nous détecte, et se fait la malle? Ou pire, si elle reste chez elle mais en dissimulant les rouleaux? On aurait l'air fins!

— C'est vrai, il y a un risque, mais l'autre option est risquée elle aussi. D'après Lofüp, la Guilde des Lames Nocturnes ne s'intéresse pas aux larcins commis par des sorciers, pour d'évidentes raisons de prudence. Si nous retournons auprès d'Elnantel avec le cadavre d'une sorcière sur les bras, qui dit que nous n'allons pas lui causer des tracas politiques avec la guilde des mages? Je ne connais rien de toutes ces affaires souterraines et toi non plus.

— Holà holà, intervint Belam, quelle est cette histoire de meurtre dont vous débattiez si légèrement? Il n'était pas question d'assassinat à l'origine. Écoutez, on pourrait se tirer de tout ceci sans violence excessive en suivant une conduite plus conforme à la morale. J'ai repensé à l'anec-

dote du prophète Elöe et des trois agneaux de la veuve, que vous connaissez bien sûr.

— ...

— Bref, voilà ce que l'on pourrait faire : on ne la tue pas, mais on l'assomme...

— Peuh, pleutre ! commenta l'ork.

— ... on la ficelle, on la met dans un sac et on la conduit rapidement à la guilde. Là, les dirigeants de la Guilde sauront qu'en faire. S'il y a des complications possibles, il suffira de la ramener chez elle dans le même équipage, elle croira avoir eu affaire à une quelconque bande de marauds et tout sera pour le mieux.

Le plan de Belam semblait raisonnable, aussi reçut-il l'assentiment général, tout juste tempéré par les objections de Wahg-Ork, qui traita ses compagnons de noms en « ette ».

— C'est cette maison ?

— Je sais pas, j'ai mauvaise vue, répondit Orlando. Y'a un étage avec un balcon ? Balustrade défoncée ?

— Exact.

— Des illustrations vulgaires peintes sur les murs ?

— En effet.

— Alors c'est là.

La partie nord-ouest des Lavandières était le plus navrant exemple d'abandon urbain qu'on puisse trouver. La plupart des bâtiments n'avaient plus de toit, beaucoup n'étaient déjà plus que murets défoncés entre lesquels les gens du

coin cultivaient des choux et des navets. Beaucoup d'or avait coulé jadis dans ces rues, mais le temps en avait effacé quasiment toute trace. Les villes ne meurent pas facilement, et longtemps après que les dieux de la fortune ont déserté un lieu, il s'accroche toujours une population de pauvres hères qui ne semblent vivre que des rêves d'une gloire révolue, errant parmi les ruines, glanant les leur provende parmi les vestiges pourrissants d'une richesse abolie. Mais tout a une fin, et un jour, même eux finissent par disparaître, ne laissant que le vent siffler parmi les pierres pour chanter des trépassés les rires et les tourments.

À moins d'un miracle immobilier, cet endroit n'allait pas tarder à en arriver à ce stade, aussi était-il peu probable qu'un voisin dénonce les allées et venues louches de nos compères autour de la tanière la magicienne. Sans doute avait-elle choisi ce gîte ignoble pour son isolement, dans le but de fomenter en paix ses plans mortifères, mais cet isolement allait jouer contre elle maintenant.

Ils étaient cachés sous le porche de ce qui avait été une auberge, et c'est de là qu'Orlando leur décrivit l'intérieur. Vertu partit en reconnaissance, et fit discrètement le tour du bâtiment en jetant des coups d'œil par les fenêtres. Puis elle revint.

— J'ai l'impression qu'elle est assoupie devant la cheminée, elle a dû s'endormir en lisant.

— Trop facile...

— En effet, ça lui arrivait souvent, se souvint Orlando.

— Mais le plus intéressant, c'est que j'ai bien cru voir des rouleaux d'étoffe dans un coin de la pièce ! On a trouvé, c'est génial.

— Je vous l'avais bien dit.

— Nilbor, toi qui as fait la guerre, quelle serait la meilleure tactique dans un cas comme celui-là ?

— Attaque frontale. Si on est bien coordonnés, on peut la neutraliser avant même qu'elle ne se réveille. Mais il faudrait qu'on porte des cagoules pour ne pas être reconnus par la suite, si d'aventure nous devons la libérer.

— Très juste.

— Je devrais rester en arrière alors, dit Orlando. Car elle pourrait reconnaître ma silhouette, et remonter jusqu'à vous.

— Tout à fait, approuva Nilbor avec reconnaissance. D'ailleurs, tu as fait ta part du contrat, merci de ta collaboration.

— Ce fut un plaisir.

— Bon, alors voilà le plan : on fait deux groupes qui monteront la rue en sens inverse et se rejoindront devant la maison, on s'approche nonchalamment de la porte, Wahg-Ork la fait sauter on entre tous deux les premiers pour l'agripper et la bâillonner, Vertu, Mark et Belam entreront ensuite et refermeront la porte pour que les voisins ne s'inquiètent pas. Si c'est bien fait, il n'y aura pas de témoin.

Wlam !

Les deux compères masqués sautèrent sur la vieille dame

qui n'eut pas même le temps d'esquisser un geste avant de se retrouver plaquée à terre, une main d'ork sur la bouche. Trois autres entrèrent en coup de vent et fermèrent derrière eux, ne laissant que la lumière filtrant par les trous des rideaux pourris.

— Vite, la corde!

— Le bâillon!

— Le sac!

— Ah merde, elle a claqué...

— Quoi? Mais ça va pas, sauvages! Regardez ce que vous avez foutu...

— Eh, c'est pas ma faute! Je savais pas que c'était une vieille. Et puis elle est trop grosse, elle s'est fait mal en tombant, j'y suis pour rien.

— Comment je vais dire ça... Attendez, je vais voir si son pouls...

Sous l'effet de l'adrénaline, le cerveau de Vertu se mit en marche à une vitesse surprenante. La peau de la vieille était glacée, la mort remontait à des heures, au moins. De son vivant, cette femme avait sans doute été trop raide pour se glisser dans une chatière, et beaucoup trop épaisse surtout. Son visage buriné par une vie de travail manuel, ces mains épaisses et calleuses, ses membres noueux n'étaient pas ceux d'une sorcière, mais d'une pauvre comme on en trouvait à la pelle dans le quartier.

Et elle mit enfin le doigt sur le point qui l'irritait depuis deux heures, elle se souvint de ce qu'il y avait de familier et trou-

blant chez Orlando, elle se souvint qu'elle avait déjà vu ce corps chétif et ce visage de fouine myope. Il était dans la boutique d'articles religieux, le soir où ils étaient allés piller le labyrinthe de Theraknoar...

Quelque chose avait bougé derrière eux, la porte s'était rouverte. D'un geste d'une grande pureté, la voleuse se retourna tout en tirant de sa veste une dague de jet. Mais son bras fut arrêté. Orlando était là, avec sur sa face un sourire mauvais, la main tendue vers eux. Et elle se rendit compte avec horreur qu'elle ne pouvait plus faire un mouvement. Ses muscles répondaient toujours, ses tendons se bandaient sous l'effort, mais c'étaient ses vêtements qui étaient devenus plus durs que la pierre et enserraient ses membres dans un étau implacable. Et ses compagnons étaient dans la même situation.

Orlando considéra alors la situation, fit signe à Djilel de refermer la porte, et dès que ce fut fait, ôta avec emphase sa moustache postiche et sa perruque, dévoilant une chevelure courte, désordonnée et cramoisie, avant de laisser éclater un rire maléfique et inextinguible auquel se mêla les braiments idiots du traître Djilel.

Mon dieu, mais de quel esprit démoniaque nos héros malchanceux sont-ils devenus le jouet impuissant ?

17. Sook

Djilel prouva son abominable félonie en obéissant à l'ordre de sa nouvelle maîtresse, qui lui fit désarmer ses anciens compagnons. Il souligna son triomphe en chuchotant des insultes à l'oreille de ses victimes, car il était aussi impitoyable envers les faibles qu'il était servile envers les puissants. L'avortonne pour sa part se pavanait maintenant sous les regards rageurs de ses captifs impuissants.

— Alors comme ça, vous espérez échapper à la Sorcière Sombre ! Pauvres mortels, tremblez car tel est mon pouvoir, vous n'êtes que des pantins, de la poussière balayée par le vent de ma toute-puissance...

— Eh, on est de ce côté.

— Ah, pardon. Je disais quoi déjà ? Ah oui, le monologue mégalo. Hum hum. « Ô, destin cruel, voici qu'enfin sonnent les cors de mon triomphe, voici que j'ai ma revanche ! Dieux inconstants, je vous maudis, je crache à vos faces hiératiques mon mépris souverain et ma rage éternelle ! Démons des enfers, astiquez fourches et fourbissez fouets, le grand combat s'annonce, je ne vous ferai aucun quartier ! Et vous, princes de ce monde, jetez à bas vos sceptres et vos couronnes, vos manteaux d'hermine et vos pourpres de majesté, rampez dans les bauges des plus humbles de vos serviteurs ou pour les plus hardis, osez vous prosterner devant moi, car sur cette terre vieille de trop de bassesses, voici que s'annonce l'âge de Sook ! »

— L'âge de quoi ? demanda Mark.

— De Sook. C'est moi, c'est mon nom. « Entendez ce frisson parcourir les astres glacés, c'est mon nom que l'on chuchote, et bientôt... »

— Ah parce qu'il y en a aussi pour les étoiles ?

— Tant que j'y étais... C'est pas mal hein ? J'ai écrit ça quand j'étais petite, un jour que je me faisais chier... Et comme c'est pas le genre de choses qu'on a l'occasion de ressortir souvent...

— Sans doute. Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Traditionnellement, après le monologue, je suis censée vous tuer de male mort, en vous navrant d'horrifiante façon.

— Attends, je ne comprends pas, qui c'est la vieille, en haut ?

— Quelqu'un de trop curieux. C'est un comportement à risque dans mon entourage.

— Quelle abomination ! s'insurgea Belam.

— Bah, chacun son destin. Moi je fais dans la sorcière malféfique.

— Mais quel rapport avec les rouleaux de velours que tu as dérobés ? Car c'est toi, le voleur de carpettes, avoue !

— Je vous le concède, c'est un titre peu glorieux, mais c'est bien moi.

— Et ça sert à quoi ?

— Pourquoi je vous le dirais ?

— Parce que traditionnellement, après le monologue mé-

galo, le méchant doit exposer son plan de façon narcissique aux héros captifs. C'est la coutume.

— Très juste. Eh bien voilà, il y a trois ans de cela, par-delà la Mer des Cyclopes, dans l'Île des... Oui, que veux-tu, Djilel ?

— La porte madame Sook, quelqu'un frappe.

— J'ai entendu. Envoie-le au diable.

— Il insiste, et il porte un uniforme. Ainsi qu'une grande besace au contenu mal défini, je crois que c'est des parchemins.

— Bon, j'y vais. Et vous, allez à la cave !

Sur l'injonction de Sook, les vêtements enchantés par elle conduisirent leurs porteurs jusqu'à la cave dont, sur son ordre, Djilel avait ouvert la trappe. Ils descendirent ainsi, abandonnant derrière eux leurs armes et leurs bagages, contraints et forcés, jusqu'à un local plutôt grand, si l'on en croyait les échos, et plutôt humide si l'on en croyait l'odeur. Pour ce qui est de la vue, ils étaient dans l'obscurité la plus totale, mais ils purent entendre sans peine l'échange entre la Sorcière Sombre et l'importun :

— De quoi y veut ?

— Bien le bonjour, joyeuse administrée ! La Compagnie Municipale des Ratiers de Baentcher est heureuse de vous présenter ses vœux pour la nouvelle année, et à cette occasion, je suis sûr que vous avez l'usage de l'un des splendides calendriers que voici.

— Pas du tout.

— Ce modèle est splendidement illustré de divers panora-

mas de nos belles montagnes du Portolan, ici enneigées, là en été, sur cette page nous avons la vallée de Fondcomble au coucher du soleil...

— Je ne suis pas intéressée.

— Nous avons aussi les traditionnels nains ne Guzulk'bor présentant toute une série de saynètes folkloriques, comme par exemple le partage du pain à la hache, la danse des sept haches, la fête pittoresque de la hache des haches, l'éphéméride du forgeron...

— Puisque je vous dis que je m'en...

— Sur cet autre modèle sont figurés des chats de toutes races, dans des situations souvent cocasses. Regardez comme il est mignon, celui-là, dans son panier ! Et celui-ci, ne dirait-on pas qu'il essaie d'attraper une souris ? Et bien non, c'est après une feuille qu'il en a, le coquin !

— Si vous ne partez pas tout de suite, vous allez vous prendre une boule de...

— Ou si vous préférez, il y a aussi le calendrier du nécromant, dans des tons noirs, gris et rouges. La Tour Noire de Darakhnor...

— Mais je vais vous... Oh, mais c'est pas Skrophius l'Aveugle sur son trône de souffrance ?

— En effet, c'est bien lui. Et là voici Xiomberg du Chaos menant ses légions sanglantes à l'assaut de la citadelle de Bondartchuk, lors de la Guerre des Neuf Agonies. Observez comme l'artiste a bien rendu le souffle du dragon d'ombre et la douleur des elfes empalés autour du pentagramme

grâce à une polychromie subtile tout en camaïeu de tons pastel. Et sur la page suivante, un descriptif de la Chaise Infernale de Sakripong l'Écartelé, avec tous ses accessoires, le cautériseur, l'extracteur de nerfs, la canule barbelée...

Le fonctionnaire avait l'esprit commerçant, car il parvint à vendre son calendrier. Après cet interlude, la sorcière et son âme damnée félonne, le fielleux Djilel, descendirent jusqu'à la geôle de misère qu'occupaient nos héros, éclairés par une sinistre lanterne de fer.

Un violent coup de planche cueillit la sorcière dans le foie avant qu'elle eût posé le pied sur le sol crayeux de la cave, où elle chût en boule. L'esprit de Djilel était lent en toutes choses, sauf en matière de fuite, aussi tourna-t-il les talons avec la vivacité du lézard, mais avant qu'il ait pu atteindre le niveau du rez-de-chaussée, la poigne inflexible de Wahg-Ork se noua autour de sa cheville droite et il tomba face contre terre avant de dévaler l'escalier sur le ventre.

— Ah ah, tu trembles, créature du malin, s'exclama Belam, triomphant. Sache que je change de soutane chaque jour! Celle que je porte aujourd'hui n'est donc pas celle que je confiai hier à ce fielleux serviteur pour qu'à mon insu, tu l'enchantes à ta façon! Ça te la coupe hein?

— Gnzs'h, marmonna Sook.

— « L'astuce est le glaive du juste », disait le prophète Morphal, et comme tu as eu la mauvaise idée de laisser traîner des ciseaux dans ta forge alchimique, il n'a pas été bien difficile de libérer mes amis, moyennant une menue entorse

aux règles de la décence dont je leur demande d'ailleurs pardon.

— Mais vous êtes tout pardonné, padre, dit Nilbor qui se couvrait comme il pouvait avec les restes de ses braies.

— Et maintenant, magicienne de malheur, prêtresse du désespoir, apprête-toi à subir le châtement que tes épouvantables crimes t'ont valu.

— Vous êtes fous, rétorqua l'intéressée en se relevant (et on notera ici qu'elle avait la peau plus dure que sa constitution chétive ne le laissait supposer), vous êtes tous fous. Vous ne vous rendez pas compte de la situation dans laquelle vous vous trouvez.

— C'est toi qui perds la raison, compagne du démon. Allez, raconte-nous dans quel dessein maléfique tu dérobais du tissu, parle sans fard et peut-être intercèderai-je auprès des autorités compétentes pour t'épargner un sort trop douloureux.

— Tu veux le savoir, curé? Eh bien, regarde derrière toi, et prosterne-toi.

Et le silence se fit, car tous avaient pris conscience qu'un son irritant croissait depuis plusieurs secondes, un son à la fois mat et son doux, évoquant les pas d'un loup dans la neige épaisse. Et cela enflait, et se rapprochait. Ça venait du fond de la cave, de cette région d'obscurité d'où, maintenant, émergeait une forme furtive et mouvante, trop rapide pour être celle d'un animal. Un instant c'était une silhouette colossale, on eût dit qu'elle se voûtait pour ne pas heurter

le plafond, et l'instant d'après, cette même forme n'avait plus que la taille d'un enfant. Et à mesure que le monstre s'approchait, les rayons impitoyables de la lanterne de fer dévoilaient les pans voletants de sa forme hideuse, et les abominables rayures de sa matière. Une aura de puissance inflexible et de tristesse infinie émanait de cet être composite, fruit de l'accouplement contre-nature de l'industrie humaine et de la nécromancie.

« Tremblez, mortels, car voici votre cauchemar ! Lève-toi, ma créature, et obéis à ton maître, lève-toi et marche, GOLEM DE VELOURS CÔTELÉ ! »

18. Le golem

Et l'inconcevable monstre mou répondit à l'appel de sa maîtresse. En un éclair froufrouant, des lambeaux de velours se tendirent vers les jambes de Mark et le happèrent dans un silence qui contrastait avec l'habituel fracas des armes. Notre héros s'agrippa à l'un des piliers de bois qui soutenaient le plancher, et parvint ainsi à résister à l'attraction de son surprenant adversaire, bien que le sort exact d'un malheureux laissé entre les griffes d'un tel golem reste dans le domaine d'un déplaisant exercice pour une imagination désœuvrée. Wahg-Ork, sans autre arme que son propre corps, vint au secours de son frère de sang et empoigna la mouvante poupée de chiffon, ou du moins, tenta

de le faire, car c'est sur le vide que ses bras musculeux se refermèrent. L'instant d'après, un épais pan de tissus animé d'une force maléfique s'abattit sur sa face à plusieurs reprises, puis le fit rouler dans la poussière avec une force insoupçonnée.

Vertu prit le parti de rester à l'écart et, mettant à profit sa dextérité supérieure, d'expédier des projectiles improvisés – fioles, tabouret, creuset, boulets de charbon prélevés dans un seau jouxtant un athanor – à la face de l'abomination, qui n'avait en fait pas de face, ni aucune surface fixe visible, ni aucun point faible discernable. Finalement, supposant son adversaire combustible, elle s'empara de la lanterne de Sook qui était tombée à terre, et la projeta aux pieds du monstre. L'huile inflammable jaillit soudain en une vaste flaque, et l'espace d'un instant, la rusée voleuse crut avoir triomphé. Mais si quelques flammèches embrasèrent bien certains pans duveteux, elles furent bien vite étouffées dans le tourbillon généré par le maelström textile, qui toutefois s'écarta prudemment de la zone incendiée.

Les flammes éclairaient maintenant la scène de cauchemar d'une lumière chaotique, rajoutant à l'horreur de la situation. Comment, par quelles erreurs, en étaient-ils venus à se retrouver nus et désarmés au moment d'affronter une abomination suintée par une magie démoniaque? Telles étaient les questions que Belam se posait à l'instant d'entrer en scène. Brandissant avec détermination les trois anneaux de Myrna, symbole de son culte, le saint homme récita alors

les mots que son vieux maître lui avait enseignés pour combattre le mal, l'ancien rituel de bannissement. Mais le vieux maître en question était déjà un peu gâteux à l'époque, et il avait oublié d'indiquer à son disciple que ce rituel ne marchait guère que dans le cas des morts-vivants. Et le golem n'était pas un mort-vivant, ce qui explique que le rituel eût autant d'effet qu'un jet de crotte de mouche sur un éléphant de guerre.

Sook s'était glissée dans un coin derrière l'escalier, protégée par sa créature, et commençait maintenant à marmonner quelque conjuration de son crû propre à achever le combat de prompte et violente façon. Vertu, s'apprêtait à remonter – accordons lui le bénéfice du doute et supposons qu'elle allait chercher les armes de ses compagnons – quand ses chevilles furent happées par des mains puissantes, humides et glacées. Elle porta son regard affolé, et s'aperçut que la boue de la cave s'était maintenant animée en une hideuse parodie de vie, obéissant à un puissant sortilège. Allait-elle finir ainsi, offerte en holocauste à la violence d'un monstre dépourvu de raison, dans l'obscurité d'un souterrain puant la moisissure ? Déjà, des membres semblables rampaient vers ses camarades, pris entre deux périls mortels.

Mais de toutes les armes qu'un combattant peut apprendre à manier, on dit que l'expérience est la plus utile en toutes circonstances. Voyant que la situation se retournait à son désavantage, les instincts de vieux soldat de Nilbor lui avaient soufflé de se dissimuler dans l'ombre complice, en

attendant que son heure vienne. Ainsi, tandis que ses compagnons ferraillaient avec la dernière énergie mais sans grand résultat, il s'était faufilé sans attirer l'attention du golem, et profitant de la mauvaise vue de la magicienne, s'était glissé derrière elle, armé d'une longue mais robuste chute de tissus vigoureusement torsadée par ses soins. Son attaque fut si rapide que malgré sa vivacité d'esprit, la rousse sorcière ne comprit ce qui lui arrivait que lorsque le garrot se referma autour de son cou menu et que la voix cassée de l'archer chuchota à son oreille :

« Rappelle tes chiens, vilaine, ou je te brise la nuque. »

Elle n'hésita pas. Elle pouvait sentir à la vigueur de son adversaire qu'il avait bien assez de force pour mettre sa menace à exécution. D'un geste, elle abjura le golem de retourner à l'inactivité et les mains de boue retournèrent à la terre.

— Bravo, Nilbor, applaudit Vertu tout en se décroissant. C'est une belle prise.

— Alors, on fait moins le malin maintenant ! s'exclama Mark, qui tentait de retrouver les lambeaux de ses chausses afin d'en couvrir sa virilité.

— On en fait quoi ? demanda Wahg-Ork qui tenait Djilel, assommé, sous son bras. Le ton amusé de sa voix indiquait qu'il avait quelques idées sur la question.

— On pourrait la fouetter un peu avant... vous savez...

— Ou lui griller les pieds, elle doit avoir un magot.

— Holà, mes preux amis, comme vous allez bien vite en be-

sogne ! Vous ne pouvez pas la tuer comme ça, de sang froid.

— Ben pourquoi ? demanda l'ork.

— Myrna, dans sa grande sagesse, ne promet-elle pas le pardon et le rachat de ses fautes ? Il faut d'abord qu'elle confesse ses pêchés. Après on pourra la tuer.

— Ah, OK, si c'est religieux, respect.

— Eh, n'oubliez pas qu'on doit la rapporter à la guilde. Après tout, on est là pour ça.

— Mouf miuouf !

— Quoi encore ? Arrête avec tes sortilèges, on doit te ramener vivante, mais rien ne dit qu'on doit te ramener en un morceau. Si tu tiens à ta langue fourchue, garde-la dans ta gueule de vipère.

— Je crois qu'elle veut dire quelque chose.

— OK, mais un seul mot alors. Qu'un deuxième sorte de ta gorge, et le troisième sera « gargl ».

— Theraknoar. dit-elle.

Il faut croire que Sook était éloquente, car d'un seul mot, elle parvint à captiver l'attention de son auditoire.

Après l'avoir dûment ficelée, on lui permit de parler de ce qu'elle savait.

— On t'écoute.

— Bien, alors je vais vous raconter une histoire, dites-moi si je me trompe. Il était une fois un groupe de gland... de merce... d'aventuriers intrépides qui avait décidé, un beau soir, de se faire un peu de tourisme dans le Labyrinthe de

Theraknoar, pour y dérober un quelconque pendentif... ne faites pas cette tête, c'est votre larbin qui m'a tout expliqué. Or donc, nos aventuriers ignoraient, hélas pour eux, que le dédale était habité par deux puissants gardiens.

— Deux? s'étonna Nilbor.

— Eh oui, deux. Car contrairement aux rumeurs que répandent complaisamment les prêtres de Hima à destination des imbéciles crédules, ce ne sont pas les rebus des dons faits par les fidèles qui sont entreposés dans Theraknoar, mais au contraire, parmi tout un bric-à-brac effectivement sans valeur, quelques-unes des reliques les plus puissantes qui soient tombées entre les mains du clergé. Un tel trésor justifie une garde rapprochée et incorruptible.

— Effectivement, c'est logique.

— L'un des gardiens était un golem de bronze, un redoutable obstacle qui ne connaît ni douleur ni compassion, et que nulle arme ne peut entamer si elle n'est enchantée.

— On a vu ça, approuva Mark.

— Mais le deuxième gardien est plus terrible encore, c'est un fracasseur. Il s'agit d'une rare créature invoquée d'un plan distant de l'existence. Il est capable de briser toute matière, nul guerrier ne peut affronter son pouvoir de disruption.

— On a vu ça aussi.

— C'est curieux que vous soyez encore en vie, vous ne m'aviez pas semblé tellement... bref... tant que les deux gardiens sont de ce monde, il vous sera impossible de tirer

quoi que ce soit de ce foutu labyrinthe.

— Malédiction. Nous avons bien détruit le golem de bronze, mais reste ce fracasseur. . .

— À moins bien sûr de connaître le truc.

— Le truc ?

— Eh oui, le plan pour défaire le fracasseur. Eh vous croyiez quoi, que je m'intéresse à ce labyrinthe pour l'architecture néo-gothique et le bon air qu'il exhale ? Moi aussi, j'ai quelque chose à y prendre.

— Et ce plan, tu vas nous l'expliquer, de gré ou de force.

— Pitié, j'ai peur. . . C'est-à-dire que me tuer ne vous avancera à rien, bougres d'andouilles, j'ai besoin d'utiliser la magie, et il faut être en bon état pour pratiquer l'Art. Alors soit vous êtes dans le coup avec moi, soit vous êtes dans la merde tout seuls.

Les paroles de la sorcière n'étaient pas dénuées de bon sens, et si ses promesses étaient sincères, c'était le meilleur plan qu'ils avaient pour récupérer l'objet de leur quête. Toutefois, un détail tracassait Nilbor.

— Il y a quand même un point qu'il faudrait éclaircir tout de suite : il n'y a qu'une seule amulette, et nous comptons bien nous en emparer.

— La belle affaire, faites, faites, ce que j'en ai à foutre ! Vous croyez que c'est le seul trésor de Theraknoar ? Moi, je cherche le Masque de Guzulkat, alors le reste, vous le prenez, vous le laissez, vous le mangez, vous vous l'insérez, je m'en tape.

Ces fortes paroles marquèrent l'entrée de Sook dans cette peu recommandable coterie.

19. Le Festival

La fin de la journée fut studieuse. Tout d'abord, il fallut recoudre ses vêtements pour ceux qui n'en avaient plus. Puis ils retournèrent à la Guilde des Lames Nocturnes pour faire un rapport à Marît Joryl. Celui-ci se fit donc expliquer par Vertu qu'ils avaient démasqué le voleur de carpettes.

— Tout ceci est le fruit d'une jeunesse désœuvrée en manque de repères dans une société déshumanisée qui les rejette. Voici ce que nous avons découvert : certains fils de notables de Baentcher sont des maniaques sexuels adeptes du velours côtelé, ils en étaient fous et forniquaient dans les peluches jusqu'à en perdre haleine.

— Pardon ?

— Ils en font grande consommation dans leurs soirées « très privées », si vous voyez ce que je veux dire, mais bien sûr, ils ne peuvent pas se fournir au grand jour.

— Pourquoi ça ?

— On finirait par découvrir leurs ignobles penchants, voyons. Dans une ville comme la nôtre, les gens jasant vite.

— Sûrement.

— Donc, ayant découvert les pratiques de ces pervers, une dame d'un certain âge vivant dans les Lavandières, Séléne

Sniterc, avait organisé un réseau de vauriens visant à dérober du tissu pour le revendre, à prix d'or, à ces dégénérés. Mais investigations dans la rue de Clairie nous ont permis de remonter la piste de ces malfrats.

— Remarquable.

— Donc, nous découvrons la tanière de Séléne Sniterc. Mais allions-nous la dénoncer à la légère ? Nous ne voulions pas risquer de faire perdre son temps à la guilde, aussi avons-nous résolu de chercher des preuves de ses larcins en fouillant sa demeure, profitant du fait qu'elle était sortie. Et c'est avec consternation que nous découvrîmes des lots de velours volé dans les entrepôts de cette gourgandine ! C'était donc bien elle. Malheureusement, nous allions courir ici quand elle est rentrée chez elle et nous a surpris. Nous avons bien tenté de la maîtriser, mais elle était très agitée, et de plus fragile en raison de son grand âge. Elle est morte de saisissement.

— Tiens donc.

— Voilà, il ne vous reste plus qu'à aller vérifier tout ça.

— Et c'est tout ce que vous avez à me raconter, ces histoires de velouromanes ?

— Ben... ah, jeunesse décadente et chevelue, quelle honte et quel opprobre tu jettes à la face de tes glorieux ancêtres. Tout ça c'est la faute aux socialistes, avec les trente-cinq heures, y'a plus d'morale.

— Ouais. Bon. Admettons. Bienvenue à la guilde, Vertu Lancyent.

Il n'avait évidemment pas cru un traître mot de ce qu'elle lui avait raconté, mais tout ce qu'il lui fallait, c'était un coupable et un châtement pour maintenir la discipline. Mieux valait ne pas trop entrer dans les détails. Les nettoyeurs des Lames Nocturnes passeraient bientôt dans les Lavandières pour effacer toute trace de ce commerce, en prenant soin de bien se faire voir et reconnaître des habitants du coin, afin que personne n'oublie le sort des ennemis de la guilde. Tout était pour le mieux.

Ceci étant, ils allèrent grailer un morceau à la salle des fêtes de la guilde. Elnantel se flattait d'être un esthète et depuis qu'il avait pris les rênes de cette ancienne institution, il avait entrepris d'en redorer le blason en faisant la promotion des beaux arts et des lettres. Pour être tout à fait honnête, c'était moyennement un succès, car il était bien compréhensible que la clientèle des beaux salons et des dîners en ville ne se presse pas dans un lieu normalement destiné à fomenter des crimes et délits. En revanche, une foule de jeunes bohèmes traînait dans les lieux, critiquant untel de la manière la plus insultante, encensant un autre qui de prime abord faisait exactement la même chose que le premier, s'enivrant et parlant haut avec de grands moulinets de la main. Et outre les manifestations culturelles dont il était le cadre, le siège de la guilde avait l'immense vertu aux yeux de tous ces fainéants, issus pour la plupart des bonnes familles de la guilde, de faire enrager leurs parents. Ces considérations sociologiques passaient largement au-

dessus de la tête des anciens de la guilde, qui se demandaient ce qui pouvait pousser leur chef à tolérer dans l'enceinte vénérable de leur quartier général la visite de tant de profiteurs irrespectueux et bruyants.

En l'occurrence, cette semaine-là, les Lames Nocturnes étaient le cadre du troisième Festival Ombrin du Spectacle Vivant. Le théâtre était bien rempli, car la soirée était parrainée par Albin de Comte-Spongieux, un philosophe très en cour et qui avait beaucoup d'amis et d'obligés. À l'opposé de la scène, un vieux voleur que la perte d'une main⁷ avait rendu inapte à la pratique de son métier gagnait sa vie en vendant des hotdogs et des frites. C'est autour de son échoppe que nos affreux reprirent la fomentation de leur plan scélérat.

— Bon, résuma Nilbor, maintenant qu'on en a fini avec ces histoires de carpettes, on va pouvoir retourner au labyrinthe de...

— Chut... intervint Vertu. Malheureux, as-tu oublié où tu te trouvais ? Les murs ont des oreilles, ici.

— Oui, tu as raison. Donc, on peut retourner là où c'était prévu initialement. Donc, Sook, tu te fais forte de triompher du gardien ?

7. Il s'appelait Solmephar Croc-d'acier et aimait à raconter qu'il avait été condamné à l'amputation après avoir volé l'œil de Mum-Ra dans le Temple de Sang du Noir Seigneur, mais quelques-uns savaient encore qu'en fait, il s'était fait rouler dessus par un fiacre un beau matin qu'il gisait à terre ivre mort dans la ruelle derrière le « Singe Cannibale », après une soirée de beuverie particulièrement lamentable.

— Les yeux fermés.

— Ah bon.

— Et une main dans le dos.

— Tu me rass. . .

— Et avec une angine.

— Parfait. Alors on y retourne quand ?

— Pour moi, je pense qu'il faut y aller prudemment, répondit la sorcière. Parce que si vous voulez mon avis, vos escapades de l'autre nuit ont dû laisser pas mal de traces, alors normalement, ils sont sur leurs gardes, les gardes. Vous avez pété le golem vous m'avez dit ?

— Euh. . .

— C'est du propre. C'est le genre de chose qu'on peut difficilement éviter de remarquer. Si ça se fait, ils ont embauché trois douzaines de gros bras, on n'est pas sortis de l'auberge.

— Eh, mais tout n'est pas perdu, fit Belam avec enthousiasme. D'après mes renseignements, le. . . l'endroit dont nous parlons n'est fréquenté que de loin en loin par le personnel d'entretien, et reçoit peu de visiteurs. Il est possible, pas certain mais possible, que personne ne soit allé là-bas depuis deux jours. Auquel cas on retrouver les lieux en l'état. Hein ?

— Tiens, c'est pas con ça. Mais comment on saura si l'endroit est sûr ou si un régiment de sicaires de Nyshra nous attend avec des poignards empoisonnés longs comme ça ?

— Je suppose qu'en traînant un peu dans le quartier, on saura à quoi s'en tenir, pas vrai ?

— Ben... dans ce cas, il faut se presser d'aller voir.

— Une minute, dit Mark, je veux voir la fin du spectacle.

Ils attendirent donc que s'achève « Viol de printemps », interprété par la compagnie des Ballets Broos (sur une chorégraphie de Maurice Béjaune), et eurent même le loisir d'assister à l'intégralité de la représentation d'Hamlet par les Troubadours orks de Trikkoth (qui ne dura que trois minutes et se solda par six décès). Puis, ils se mirent en route pour le donjon.

20. L'heure des fourbes

La nuit était déjà bien avancée lorsqu'ils retournèrent dans le quartier du Temple. Comme Nilbor et Sook purent s'en apercevoir en y passant nonchalamment (c'est surtout Nilbor qui s'aperçut, l'autre n'y voyant pas clair plus loin que le bout de ses chausses), la ruelle jouxtant le temple était aussi calme qu'à l'accoutumée, et le neveu indigne était toujours fidèle au poste, tout fier dans sa belle redingote de serge écru toute neuve. Mark et Belam, suivis de Djilel (qui avait pris quelques volées bien méritées, le scélérat), furent envoyés aux nouvelles dans l'hostellerie de Hima construite juste au-dessus du labyrinthe, grimés en pèlerins, mais ils ne décelèrent dans l'assistance pas plus d'assassin ou gros bras qu'à l'accoutumée. Enfin, Vertu et Wahg-Ork furent envoyés aux nouvelles dans la taverne miteuse au coin de

la rue, le « Singe Amphibien », partant du principe raisonnable que si des gens d'armes avaient été engagés récemment dans le quartier, au moins l'un d'entre eux avait dû fréquenter un débit de boisson, s'y enivrer et parler plus que de raison. Mais là encore, ils firent chou blanc.

Sans doute auraient-ils été mieux inspirés de laisser traîner une oreille du côté de la ruelle, où aucun indiscret ne se trouva pour tirer parti de la conversation suivante entre Sook et Nilbor :

— D'après ce que j'en ai vu, tu as l'air d'une rude magicienne, pas vrai ?

— Sans vouloir me vanter, c'est plutôt vrai.

— C'est quoi ta spécialité ?

— Nécromancie et magie de bataille. Pourquoi cette question ?

— Rien, juste pour savoir avec qui je me bats. C'est important dans notre situation, non ?

— Sûrement.

— Dans mon jeune temps, j'ai eu parfois l'occasion d'apprécier tout le parti qu'on pouvait tirer d'avoir un sorcier dans son camp, à condition que ce soit un sorcier compétent connaissant des choses utiles. Mais je crois savoir que tes domaines de compétence sont particulièrement utiles, félicitations.

— Y'a pas d'mal. J'ai choisi ça par goût. J'aime assez tuer les gens.

— Pas trop de scrupules, hein ? Et pas mal d'ambition, je

suppose.

— Tu as vu juste, archer, j'espère bien tirer parti de toutes les opportunités pour m'élever.

— Tu as sans doute besoin de ton masque de Guldukat pour quelque plan démoniaque visant à invoquer je ne sais quel démon qui te permettra de régner sur le monde...

— Guzulkat. Non, j'ai juste un client qui est prêt à m'en donner un bon prix, en toute discrétion. Ce qu'il en fera, je m'en tape, en fait. Je ne suis pas un de ces nécromanciens tarés qui montent des plans à la con pour régner sur des légions de crétins terrifiés, et qui se bourrent de bave de triton et de saloperies alchimiques pour devenir des demi-dieux. Je laisse ça aux autres.

— Tu n'as pas envie de devenir une demi-déesse ?

— Quelle pauvre ambition, pourquoi demi ? Et puis franchement, se donner tant de peine pour se retrouver à la tête de millions de nigauds, quel intérêt ?

— Ah tiens.

— Ben oui, un bon sac d'or, voilà tout ce dont j'ai besoin. Tout le pouvoir du monde est là et pas ailleurs. J'ai bien réfléchi à tout ça et j'en suis venue à cette conclusion. Tiens, imagine que je me mette en tête de m'approprier un artefact quelconque, une cape d'invisibilité pour fixer les idées. Bon alors je cours par monts et par vaux, je galope à m'en tanner le cul, je marche à m'en user les orteils, je me fais courser par les trolls, les elfes sylvains, les nains des glaciers et les pictetés à poil ras, j'attrape toutes sortes de pestes

dans des marais tellement pourris qu'ils n'ont pas de nom, je bouffe des rats et des sangsues, je me fais trahir douze fois par mes compagnons, et au final, j'y gagne quoi ? Dans le meilleur des cas, mais ça n'arrive pas souvent, ma quête est couronnée de succès et je me retrouve propriétaire d'une cape d'invisibilité, wah ! Ce qui me fait une belle jambe car à tous les coups, mon prochain adversaire sera un vieux maître d'arts martiaux aveugle mais super balèze, ou alors un monstre qui verra dans le plan astral, ou bien un minotaure à l'odorat et à l'ouïe si développés que ma cape ne me cachera pas plus que le bambou maigrelet ne cache le gros cul du chat qui se planque derrière. Mais si j'ai du bon or bien jaune, alors là, tout est possible ! Avant de partir à l'aventure, rien de plus facile que d'acheter une potion ou un parchemin adapté à la circonstance, selon l'ennemi que l'on compte affronter. Ah évidemment, c'est moins prestigieux que le Saint-Bâton de Tartempion, l'Orbe Poilue des Lutins Asthmatiques ou les Bottes Fabuleuses de Zygomas le Facétieux, mais c'est plus efficace.

— Tu m'as l'air d'avoir une opinion bien tranchée sur la question.

— Tu m'étonnes. Et en prime, on attire moins les envieux ! Tiens, pense au pauvre gars qui possède une tête de méduse. Non, pas sur les épaules, dans un sac. À priori, tu te dis qu'on ne doit pas venir l'emmerder souvent, parce que c'est assez redoutable comme truc, une tête de méduse. Mais réfléchis un peu à ce que pensent les voleurs qui entendent

parler d'un tel homme. C'est qu'il y a des malhonnêtes gens dans ce bas monde, et tout de suite, dans les estaminets, les lazarets et les coupe-gorges de la région, se répand la rumeur que le preux chevalier Duglandal possède une tête de méduse, ce qui, pour la petite histoire, se négocie dans les quinze-vingt mille. De quoi faire gamberger, pas vrai ? Et aussitôt, tu as cinq, dix, vingt groupes de pillards dans notre genre qui se montent, chacun avec LA idée géniale qui permet de ne pas finir en porte-manteau. Et bien sûr, la plupart se font blatter, mais il y en a toujours un qui finit par réussir. — Je n'avais jamais considéré la question sous cet angle.

— Et puis il n'y a pas que le matériel, avec l'or on peut acheter toutes sortes d'autres choses utiles, que ne permettent pas ces breloques stupides. Tiens, essaie un peu d'échanger un Anneau de Sept Souhaits contre un renseignement, un privilège ou la protection d'un puissant baron, pour voir. Non, je te le dis, de toutes les magies de l'univers, c'est celle de l'or qui est de loin la plus utile.

— Tout ça m'a l'air frappé au coin du bon sens. Donc en fait, c'est le goût du lucre qui motive tes petites combines.

— Exactement, du lucre. Une vague parente à moi m'a demandé d'aller chercher ce masque contre un beau paquet de pognon, c'est tout ce qui m'importe.

— Donc, pas de scrupules, et beaucoup d'amour pour l'or. C'est bon à savoir.

— Dis donc, qui es-tu pour me juger ?

— Ah mais pardon, mais je ne te juge pas, Sook, car ce por-

trait que je viens de faire, je le connais bien, car c'est aussi le mien, je le confesse.

— Ah ? Dans ce cas, pardonne ma méprise, je t'avais cru honnête homme.

— Ah, tu m'insultes. Non, je suis comme toi, en quête de richesses et prêt à bien des choses pour les obtenir, bien des besognes viles et obscures propres à révolter l'âme des braves gens.

— Bien des choses ? En général, quand on est dans ces dispositions d'esprit, on ne s'en vante pas à un tiers. À moins que ce ne soit un complice.

— Comme c'est agréable de travailler avec des gens qui vous comprennent rapidement sans qu'il soit besoin de s'épancher en interminables explications...

— Tu l'as dit, compère. Alors disons, à moi le masque, à toi le pendentif, et on se partage à 60/60 tout ce qu'on trouvera sur les cadavres des autres ?

— Voici qui me semble être une base de négociation acceptable.

Pouah ! Ami lecteur, voilons-nous la face devant ces abjects calculs et ces manigances meurtrières, et éloignons nous de ces tristes personnages. Allons plutôt élever notre âme en un lieu plus propice à l'épanouissement spirituel, à savoir l'hostellerie de Hima, où Mark et Belam, suivis de leur moyennement fidèle Djilel, s'étaient attablés à la recherche (vaine, donc) d'un indice. D'un geste bourru, Mark prétextait quelque bruit barbare émis par son serviteur pour le congé-

dier rudement.

« File, hors de ma vue et loin de mes narines, grotesque étron de babouin, va donc visiter les écuries ! »

Sans se faire prier, l'esclave disparut aussitôt.

— Vous êtes bien rude avec lui ! Sainte Perségule n'a-t-elle pas prôné l'indulgence envers les infirmes et les faibles d'esprit ?

— Mon père, je voulais juste l'éloigner un peu. Vous savez comme moi quelle confiance on peut lui témoigner, et je dois vous parler de toute urgence d'une affaire qui n'a pas besoin d'autres auditeurs que vous et moi.

— Ah ? C'était donc un subterfuge ? Je vous écoute, mon fils . . .

— Vous devez tout d'abord savoir que je suis un homme violent, hélas, hors-la-loi dans maintes contrées et redouté dans maintes autres. Depuis mon plus jeune âge, j'ai porté l'épée et le bouclier sur toutes les routes du Nord, et je n'y ai pas semé que la paix, la joie et l'amour, vous vous en doutez. Vous connaissez la vie, ce n'est pas ce genre de métier qui vous mène droit au paradis. Mais pour être homme d'armes, je n'en suis pas moins doté d'un sens religieux. Et c'est pourquoi je me dois de vous mettre en garde.

— Diable !

— Messire prêtre, le respect que j'ai pour la religion me pousse à vous le dire : vous n'avez pas choisi vos hommes de la façon la plus judicieuse. Vous avez déjà pu le constater la dernière fois que nous sommes allés en ce lieu où nous

nous apprêtons à retourner, ceux que vous avez engagés pour vous soutenir dans votre noble quête, ceux-là ne sont que de vils assassins. Ils n'ont rien de commun avec vous, ni je crois avec moi, qui suis resté, dans le fond, et malgré les vicissitudes de la vie, un brave homme. Non, ce sont des brutes, des pillards abominables.

— Vous croyez ?

— Je me borne à constater. Vous voici déjà complice de la dégradation d'un sanctuaire et de la destruction d'une effigie sacrée.

— Il est vrai, mais une effigie de Nyshra.

— Tout de même. Et voyez comme déjà, ils vous ont traîné, vous, un homme de Dieu, dans ce sanctuaire blasphématoire, ce repaire d'apostats qu'est la Guilde des Voleurs. Il y a deux jours, auriez-vous seulement pensé vous retrouver dans ce lieu de perdition ?

— J'avoue que non.

— Passe encore qu'on vous fasse fréquenter les putains et les mercenaires, voici maintenant que nous embauchons sans coup férir une sorcière. Que savons-nous d'elle ? Son seul titre de gloire est d'avoir tué une vieille, dont le crime avait sans doute été de passer par là au mauvais moment.

— Vous avez sans doute raison de m'ouvrir les yeux, je me suis laissé entraîner par les événements. J'aurais dû garder en mémoire les sages enseignements de Marouphle le Généreux, qui disait : « Le diable est un homme qui sourit trop. »

— Si cela peut apaiser votre conscience, sachez que la faute n'est pas votre et que vous avez été le jouet de coquins habitués à ces manipulations ! C'est qu'ils sont rusés, ces mandrins des villes, oh oui ! Ils sont habiles à vous détourner, pas après pas, du chemin que vous vouliez suivre. J'ai été victime, en mon temps, de pendants de cette sorte, sans doute l'ignorent-ils et me croient-ils aveugles à leurs manigances. C'est là leur erreur.

— Croyez-vous que le Malin les guide ?

— Ce n'est pas à exclure, même si je doute que les puissances d'En-Bas daignent s'avilir en agissant par le truchement de si méprisables agents. Comptons nos forces, je vous prie. Nous sommes dans cette coterie deux hommes de bien. Je connais Wahg-Ork depuis longtemps, il a les manières un peu rustiques de son peuple, mais il m'est attaché par une amitié indéfectible et suit un code de l'honneur bien à lui, nous sommes donc trois. Djilel ne compte pas, reste donc face à nous Nilbor, Vertu et Sook. Les forces sont équilibrées.

— Vous croyez que nous allons vers une confrontation ?

— Je crains que ce ne soit inévitable, mon père. Et lorsque les masques tomberont, il faudra frapper sans hésiter.

— Je vois ce que vous voulez dire. Après tout, notre quête est juste. Oui, vous avez raison, il faudra frapper avec la force et la confiance que donne la foi.

— Et puis si possible, tant qu'on y est, il faudrait aussi frapper les premiers.

Peut-être aurons-nous plus de chance dans la petite taverne du « Singe Amphibien » où Wahg-Ork et Vertu dissertaient, accoudés au comptoir ? Le bâtiment qui abritait ce lieu de perdition était étroit mais s'enfonçait profondément dans le pâté de maison, de telle sorte que le rade était tout en longueur, le comptoir à l'entrée, sans doute pour dissuader les indéliçats tentés par la grivèlerie. La patronne était une collègue de Vertu qui avait abandonné la carrière quelques années avant la naissance de celle-ci. Avec ses économies et celles d'un de ses clients dont elle avait fait son mari, et dont aujourd'hui elle était veuve, elle avait monté cette petite affaire, qui ne payait pas de mine, ni grand chose d'autre d'ailleurs. Bien que l'âge et l'alcool l'eussent empâtée, elle avait encore une vigueur plus que suffisante pour soulever n'importe quel soûlaud qui aurait tapé l'incruste après l'heure de fermeture et pour lui exposer sa théorie sur le vol plané et l'atterrissage sur piste en pavé. Il régnait une certaine solidarité dans la sororité des putains, surtout chez celles qui s'étaient retirées, et la cabaretière fut ravie de confirmer à notre enquêtrice – contre un paiement sous forme de ragots sur les derniers scandales qui agitaient la société des filles de joie – qu'elle n'avait pas noté d'activité inhabituelle dans le quartier. Bref, les deux aventuriers eurent tout loisir d'entamer une petite discussion.

— Mais pourquoi tu l'appelles Tue-son-père ?

— Ben, parce qu'il a tué son père.

— Hein ? Au sens psychanalytique, j'espère ?

— Si psychanalytique ça veut dire à coup de hache, alors oui.

— Raconte-moi ça, ça m'intéresse.

— Oh, y'a trop rien à dire. Y'avait un château. Son père était le baron. Sa mère est morte quand il était petit, Mark était le seul fils. Il avait pas dix ans à l'époque quand son père a marié la fille d'un autre châtelain. Un autre fils est né. Mark a été déshérité. Il a rien dit, le soir même, il a quitté le château. Il est allé trouver les orks de la tribu des Chiens Noirs, c'était ma tribu ! Ah, c'était une belle horde. On vivait dans la forêt, pas loin, on terrorisait les paysans du coin. Mark est venu dans le bois, il était tout petit à l'époque, Mark, pas le bois, et il est allé trouver Daboz, notre chef. Il s'est avancé comme ça, au milieu du camp, on n'avait jamais vu un homme faire comme ça, encore moins un petit. Alors il a dit, d'une voix forte pour que tous l'entendent, qu'il vendait son château à la tribu. Il a dit qu'il voulait faire partie de la tribu, et qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec sa famille. Et il a tout dit. Il a dit où étaient les tours et où étaient les chausse-trappes, où étaient les tireurs et les meurtrières. Il a aussi dit où était le souterrain qui menait au puits dans la cour, le souterrain qu'on a tous pris deux nuits plus tard. Comme des rats on a rampé, mais ça valait la peine. On a surgi dans le château, comme la foudre ! On a étranglé les sentinelles par derrière, on s'est abattus sur eux quand ils étaient endormis, on les a tués ! Ah, c'était un beau pillage. . . Daboz était fort et décidé

à l'époque, par la suite il a décliné.

— Seigneur !

— Attends, tu sais pas le mieux ! Mark, il était venu avec nous. Évidemment, on voulait le tuer après tout ça, mais on l'a vu monter au donjon, avec une hache d'ork. Je le revois encore comme si c'était hier, l'incendie commençait à prendre un peu partout, et ça éclairait sa peau et ses cheveux dans la nuit. C'était comme si la lumière venait de l'intérieur de lui, comme si la force de Gnursh le Ravageur était en lui. Il grimpait à l'escalier quand la porte s'est ouverte, la marâtre est sortie, affolée, parce que le feu avait pris dedans. Alors, il l'a tuée d'un coup de hache bien net dans la poitrine. Et comme elle avait le bébé dans les bras, il est tombé, alors Mark l'a ramassé, et il l'a étranglé de ses mains, comme je te dis.

— Horreur !

— Et puis, il est allé dans la cour, où son père se battait contre deux guerriers de mon peuple. Il lui a sauté dessus depuis les remparts, sans craindre de se casser une patte ! Ah ah ah, c'était marrant, t'aurais vu la gueule du vieux avec la hache de son fils en travers du crâne ! Qu'est-ce qu'on a bien rigolé ! Après ça, toute la tribu l'a adopté, il l'avait bien mérité.

— Alors ça, ça m'épate. Je n'avais pas compris qu'il était... Oh là là...

— Ouais, c'est un vrai mec, Mark. Bien couillu, il est comme ça. Après on a eu plein d'autres aventures avec lui, et puis il

s'est fâché avec Daboz, je sais pas pourquoi, alors il est parti un matin.

— Donc, c'est un bon ami à toi, Mark.

— Ah ouais, on peut dire.

— Puisque tu le connais mieux que moi, tu penses qu'on peut lui faire confiance ?

— Oh ouais, comme à un frère.

— Comme à un frère...

Vertu finit sa chope.

« Je ne me rappelle plus, tu m'as dit qu'il lui avait fait quoi, à son frère, Mark ? »

La face obtuse et rougeaude de l'ork se tendit sous l'effort de réflexion. Bien sûr, il se souvenait de l'histoire qu'il venait de raconter, mais il avait aussi compris qu'il y avait dans la phrase de Vertu un sens caché. Elle l'aida un peu.

— Fais quand même gaffe, rouquin. Pas mal de gens – moi je suis différente – pensent que les orks sont bêtes. Moi, je sais bien que c'est stupide de vouloir rouler un ork, que ça ne rapporte jamais rien, mais je crois que Mark serait du genre à essayer. Après tout, c'est quasiment un traître de naissance, tu viens de me le raconter toi-même.

— Fais attention à ce que tu dis, Mark, c'est comme mon fr...

— Oui, eh bien, ouvre tout de même un œil. Ça ne coûte pas cher, et c'est toujours utile, hein ?

Wahg-Ork retourna à son hydromel, pensif. Oui, cette fille

trop maigre avait eu raison de lui rappeler qu'on ne pouvait pas se fier à un humain. Il resterait sur ses gardes.

21. Le gardien

La luisance argentine de la lune opalescente nimbait de silence azuré le bas-quartier du Temple Noir lorsque ces trois groupes de pieux défenseurs de la veuve et de l'orphelin se retrouvèrent, après avoir mené les vils palabres indiscretement rapportés ci-dessus, à proximité de la boutique du neveu à flanelles. Nilbor entra seul, fit mine d'observer la marchandise, puis adressa un signe discret au commerçant. Ce dernier accepta une nouvelle fois de ne rien voir ni entendre moyennant une petite compensation qui ferait bientôt la joie de maître Zoken, honorable tailleur de la rue Portefouette. Nota-t-il seulement que les ombres furtives étaient plus nombreuses à se glisser dans le soupirail que la dernière fois ? Comprit-il que les divers personnages qui s'étaient succédés chez lui deux nuits plus tôt ne formaient plus qu'un groupe vaguement uni ? Sans doute pas, tant les centres d'intérêt de ce très corrompible commerçant étaient éloignés des affaires d'or et de sang, mais c'est de peu d'importance pour la suite du récit.

Sans mot dire, les aventuriers retournèrent sur leurs pas, l'œil, l'oreille et le nez attentifs à tout signe qui pourrait dévoiler un traquenard. La porte dérobée était dans l'état

même où ils l'avaient laissée, et le couloir oblique avait un aspect parfaitement familier. Lorsqu'ils parvinrent dans le Labyrinthe de Theraknoar, il leur sembla qu'ils l'avaient quitté que quelques secondes plus tôt. Les traces de leurs luttes désespérées, de leurs fuites et de leurs trahisons étaient encore visibles partout, en une peu glorieuse mise en garde. Peu désireux d'avancer en première ligne, Mark se tourna vers la sorcière.

— Bon, Sook, voyons ce que tu sais faire.

— Tout d'abord, il faut faire apparaître le fracasseeur. C'est un monstre originaire du plan astral, aussi peut-il se rendre matériel ou immatériel à volonté, selon ce qui l'arrange. D'après ce qu'on m'en a dit, et qui colle avec votre récit, il est tenu prisonnier dans ce lieu par un sortilège de cage, alors il faudra que vous alliez l'agacer, là-bas, et que vous le rameniez ici, où l'on est en sécurité.

— Et pourquoi tu n'y vas pas toi-même ?

— Parce que c'est vous les bourrins, moi je combats avec mon intelligence. En plus il faut que je prépare mon petit sortilège.

— Tu es sûre que ça marchera, ton truc miracle ?

— Mais oui, mais oui...

Elle se défit alors de son gros sac à dos, dont elle dénoua le nœud avant d'en répandre à terre le contenu grouillant et frémissant, qui se déploya rapidement dans la pièce en une soyeuse reptation. Avec horreur, ses compagnons reconnurent alors l'abominable golem de velours côtelé ! Mais

que comptait-elle donc en faire ?

— Allez, pschitt... Je vous ai dit d'aller agacer le fracasseur, il vous faut une invitation écrite ?

— Mais comment on fait pour se protéger de son rayon disrupteur ? demanda Mark.

— J'en sais rien moi, trouve une idée. Par exemple, tu évites de te foutre devant, eh, con. Allez, à la baston, bande de la-vettes !

Hormis donc Sook, ainsi que Belam qui avait besoin d'être en vie pour soigner les blessés, tous partirent dans le couloir obscur, le cœur lourd, les armes bien inutilement brandies et l'œil aux aguets. Selon toute vraisemblance, la créature avait besoin de s'incarner dans notre plan pour frapper, et de ce fait, elle deviendrait visible, toutefois, ils savaient aussi qu'elle ne produisait aucune espèce de bruit avant de projeter l'épouvantable cacophonie qui la caractérisait. Ils progressèrent donc en un petit groupe soudé, chacun balayant scrupuleusement du regard une partie de l'environnement. Sinistre présage de calamités futures, ils butèrent sur les restes distordus et épars de la grande statue de bronze qui leur avait donné tant de peine, et que le fracasseur avait brisée en morceaux épars sans aucune difficulté.

Mais dans la poussière, Mark remarqua un reflet familier. Il se pencha, et balaya l'ordure de la main, découvrant un rubis gros comme un ongle d'index. Il se souvint alors que la statue de Nyshra avait les yeux faits de cette matière, des

yeux au nombre de trois, un détail théologique qui revêtait cette nuit-là une importance particulière. En silence, il montra sa trouvaille à ses compagnons (ils l'avaient vu, sans quoi bien sûr, il aurait gardé ça pour lui). Le groupe s'arrêta donc, anxieux, encadrant le nordique qui continuait ses recherches. Normalement, les deux autres prunelles avaient dû choir non loin. De fait, il en trouva une seconde à deux pas, ainsi qu'une perle noire d'un pouce de diamètre dont seule dépassait la calotte sommitale. Qu'était-ce ? Peut-être le cœur magique du défunt golem de bronze, une pierre mystique chargée de pouvoir dont Sook pourrait sans doute donner une description précise, ainsi qu'une estimation monétaire. Oui, c'était bien une perle magique, lourde, froide et dure. Il suffisait de sentir dans sa main le crépitement de puissance pour s'en convaincre. Dans la paume de Mark, l'orbe se nimba d'un halo bleu opalescent, tout d'abord épais de moins d'un millimètre, mais qui enfla rapidement jusqu'à englober toute la main du guerrier, sans qu'il en éprouve la moindre gêne. Quelle était donc cette diablerie ? Mais quelles étaient maintenant ces veines qui sortaient de son bras ? Non, pas de son bras, ça venait de la sphère bleue, et ça grandissait, c'était...

Un saisissement sans nom étreignit l'âme de Mark à l'instant où il comprit ce qu'il avait dans la main, et un mugissement affolé surgit de ses lèvres tremblantes. Ses compagnons se retournèrent et furent eux aussi pétrifiés d'horreur en voyant leur ami au corps à corps avec le fracasseur

qu'ils redoutaient tant, à si courte distance que s'il n'avait été intangible, ils auraient pu le toucher rien qu'en tendant le bras. Ils eurent un mouvement de recul, Mark tenta de lancer la sphère noire, mais déjà elle s'était dématérialisée, et les tentacules pourpres fouettaient l'air silencieusement.

Djilel montra vaillamment l'exemple à suivre en tournant les talons et filant comme un dératé vers l'entrée. Aucun des autres membres de la coterie n'était assez idiot pour tenter quoi que ce soit contre la créature, aussi imitèrent-ils le serveur d'un bel ensemble. Vertu avait pris imprudemment la tête du groupe, aussi se retrouva-t-elle à l'arrière-garde lors de la retraite, ce qui explique qu'elle fut la plus sonnée lorsque résonna le cri qui tue, l'attaque tant crainte du fracasseur. Elle sentit ses os vibrer, les viscères de son abdomen se retourner, ses artères se vriller tandis que son sang y refluit à contresens. Mais dans sa fuite, elle s'était déjà suffisamment éloignée de l'être astral pour ne plus être dans la zone létale, et au milieu de l'océan de douleur dans lequel se dissolvait sa conscience, elle découvrit une île solide, une inébranlable montagne d'obsidienne surgie des profondeurs les plus obscures de son âme tortueuse, et qui formait en vérité l'essence même de son être. Telle était sa volonté de survivre, qui la poussa à continuer la fuite, par tous les moyens, vers le havre salvateur. Elle se retourna. La chose était là, à quelques pas, flottant avec nonchalance. Vertu comprit que malgré ses efforts, elle se faisait rattraper. L'orbe bleue l'avait perçue et la traquait, elle, avec obs-

tion. Elle pouvait sentir tout le poids de l'implacable volonté de nuire dirigée contre sa personne, une volonté étrangère à toute notion de bien et de mal, un esprit destructeur affranchi de toute moralité. Dans un bref accès de délire, Vertu se prit à admirer la pureté de son ennemi. Il était si près, maintenant, qu'elle pouvait discerner la petite perle noire, qui palpait au cœur de l'orbe bleue. Elle s'écorcha la main sur un morceau de métal qui traînait à terre, et aussitôt l'empoigna pour le projeter sur son ennemi en un geste d'autodéfense dérisoire. Il était trop lourd pour ses forces déclinantes, le projectile se perdit dans la forêt de tentacules sans causer aucun mal.

Vertu ne comptait pas trop sur les élans chevaleresques de ses compagnons hommes pressés de sauver une jeune fille en détresse, aussi se résigna-t-elle. D'après ce qu'elle avait vu, la mort procurée par le fracasseur était brève, et ne pouvait pas être plus douloureuse que ce qu'elle endurait. Et de fait, si aucun mâle ne montra la virile stupidité de celui qui se sacrifie pour une dame, c'est de Sook que vint le salut. Il y avait un moment qu'elle chantonnait de sa voix aigrelette un air entêtant et syncopé dont la signification précise était perdue depuis la nuit des temps, et tandis que son chant enflait, une lumière actinique emplissait le couloir d'une clarté crue qui dispersa un instant les ombres accrochées aux bas-reliefs et les fantômes morbides nés de l'imagination des aventuriers. Puis, l'éruption lumineuse disparut.

L'espace d'un instant, ils crurent que Sook avait failli à sa

tâche, mais la canine de la sorcière découverte par son sourire mauvais les informa que ce n'était pas le cas. Alors ils regardèrent mieux le fracasseur, et ils comprirent. Jusqu'à présent, cette bête d'un autre monde avait toujours gardé une prudente transparence vaporeuse qui la protégeait des coups de ses adversaires, mais à présent, ils la voyaient solide, toujours translucide, mais nette et bien distincte. Frappée de stupeur, la chose resta un instant à fouetter l'air de ses tentacules qui, ce faisant, produisirent du bruit, pour la première fois.

« Va ! » ordonna alors la sorcière à son golem, qui se mit en marche. Les golems ne connaissent que l'obéissance. Aussi étranger à l'idée de peur que le babiroussa moyen peut l'être des objections de Trotsky à la dialectique marxiste-léniniste, il se porta à l'attaque de l'être étrange, qui accepta le défi. Le cri du fracasseur surgit à nouveau de la boule, mais l'attaque se perdit dans les plis et replis dont était constitué le golem.

— Et alors là vous allez être épatés, parce que c'est là toute l'idée. Le velours côtelé, ça absorbe super bien le bruit, alors il peut rien lui faire. Allez-y, dites-le, je suis géniale.

— Ouais, t'est géniale, concéda Mark. Et maintenant, on fait quoi ?

— Rien. On attend ici et on compte les points. Le golem va défonceman le fracasseur, que j'ai rendu matériel exprès pour, et quand il aura fini, on pourra terminer le boulot. Hein, y'en a là-dedans ?

— Oui, sans doute. Mais supposons un instant, c'est une hypothèse d'école hein, supposons que le fracasseur soit non seulement balèze avec son cri qui tue, mais aussi au corps à corps. Par exemple avec ses tentacules là ?

— Oh, ça se saurait. Note, c'est des bestioles pas très bien connue. J'ai juste trouvé quelques notes au bas d'un bouquin de térato...

— Non mais je dis ça, c'est que ton golem, il est en train de se faire blatter gentiment.

— Hein ?

— Tu vois pas, y'a des pans entiers de velours côtelé qui volent de partout...

— Je t'ai dit, j'y vois pas à trois pas.

— Note, le golem lui met aussi sa mère à l'autre. C'est le cinquième tentacule qu'il lui arrache. Mais l'un dans l'autre, je parie sur le fracasseur.

— Houlà, c'était pas prévu ça.

— Et si bouboule gagne, tu as des sorts en réserve ?

— Euh, mais oui voyons, pour qui me prends-tu, dit-elle en se félicitant d'avoir préparé un sortilège de « téléportation d'une seule personne dans une planque peinard en laissant les autres patauger dans leur merde ».

Et soudain, la flagellation pourpre eut raison des derniers pans de velours côtelé, dilacérés et projetés épars dans une gerbe de poussière textile. Ah, on pouvait dire qu'il s'était battu jusqu'au dernier fil, le brave golem de Sook, car il avait bien entamé son adversaire, auquel il ne restait que quatre

tentacules accrochés, dont un pas très vaillant. Mais il ne semblait pas faire de doute, dans l'esprit du monstre, que ce serait largement suffisant pour triompher des intrus qui avaient osé le défier sur son territoire.

« Mais tirez donc, s'écria Sook, tirez tant qu'il est matériel ! »

D'un geste qu'assuraient des années de pratique, Nilbor encocha une flèche et tira dans la foulée, et son trait transperça la boule irisée presque de part en part, restant fichée dans la matière gélatineuse, sans que cela semble gêner le moins du monde la progression du monstre. Une autre flèche jaillit, qui se piqua dans le tentacule blessé, l'emportant au loin. Autant dire un coup pour rien. Voyant que ses attaques ne conduisaient à rien, en tout cas pas avant que le monstre ne soit sur eux, il ordonna d'une voix d'officier :

« On décroche les gars, on décroche ! »

Il y eut un mouvement de recul dans la troupe, qui s'arrêta bientôt, stupéfaite. Surgie de nulle part, Vertu se tenait droite comme un if, seule, à deux pas du monstre, l'arc tendu au maximum. L'énergie mortelle se cristallisa à toute vitesse dans la sphère bleutée. La flèche fut la première à partir. Tirée à bout portant, elle traversa la gelée azurée d'outre-monde avec une telle force que la pointe acérée fendit en deux moitiés presque égales la perle noire. L'instant d'après, la masse avait perdu toute consistance et s'abattait sur le sol avec un bruit flasque. Ils s'approchèrent, en silence, tandis que l'archère faisait de son mieux pour ranger son matériel sans trembler. Tous remarquèrent que

sur son visage, les derniers vestiges de l'enfance venaient de s'effacer, pour laisser la place à une maturité soudaine. Bien qu'elle fût la benjamine de la coterie, elle venait de s'attirer la considération durable de ses collègues, ce que Nilbor salua ainsi :

« Tu tiens toujours ton arc comme une poêle à frire. »

22. Le conte de Nilbor

C'était un coffre de taille moyenne, disons qu'on aurait pu y ranger quelques paires de chaussures pas trop extravagantes ou un de ces gros livres de cérémonie que les prêtres aiment bien remiser dans leurs tabernacles et déposer à l'occasion sur des lutrins d'acajou ouvragé pour en lire quelques passages d'un air docte. Il était deux fois plus long que large, et trois fois plus large qu'épais, tout bardé de fer. Deux poignées robustes en équipaient les côtés, permettant un transport aisé par deux personnes au cas où on l'aurait rempli de quelque chose de très lourd. En l'occurrence, ce n'était pas le cas. Le contenu brinqueballait et rendait à peu près le même son que si on y avait rangé une flûte en roseau et quelques rouleaux de partitions. Ah, et puis il avait quand même une particularité étonnante, ce coffre, une particularité qui n'apparaissait pas forcément au premier examen.

Il n'y avait aucune serrure, aucun verrou, aucune trace de charnière.

Était-ce le chef d'œuvre de quelque facétieux compagnon ferronnier ?

— Tu es sûre que c'est là ? demanda Nilbor.

— Affirmatif, opina Sook. La Boîte Hermétique de Delgrano. C'est là que le clergé de Hima a décidé de ranger les plus précieuses de ses reliques. Qui irait y chercher ? Regardez, elle ne paye pas de mine, personne ne combattrait les deux gardiens pour ça, n'est-ce pas ? Et pourtant, ce que nous convoitons est dedans.

— Comment le sais-tu ?

— Mon commanditaire me l'avait précisé.

— Ton commanditaire qui est...

— Quelqu'un qui préfère rester discret, et je t'assure que si tu avais la moindre idée de qui c'est, tu éviterais de poser des questions à son sujet.

— Ton fameux masque est peut-être là-dedans, mais l'amulette ?

— Vu qu'on a fouillé le labyrinthe de fond en comble et qu'elle n'est nulle part, je suppose qu'elle est aussi dans la boîte. Après tout, si ce que vous m'avez dit est vrai, c'est une relique de valeur, elle aussi.

— On l'ouvre comment ?

— La bonne question n'est pas comment, mais où. Je propose qu'on remonte et qu'on avise à tête reposée, autour d'une bonne mousse, par exemple.

Ô, bière, breuvage d'ambre au panache d'écume, or liquide des hautes terres, consolation du monde, pisse des dieux,

dont l'évocation seule suffit à remporter l'adhésion des foules... Non, ce n'est pas à l'enseigne d'un quelconque primate aux mœurs particulières ou à la physionomie remarquable que nos amis retournèrent leur forfait accompli, mais plus simplement chez Sook, dont le logis présentait le double avantage d'être discret et à l'extérieur des remparts. Ça tombait bien, car l'aube aux doigts de roses pointait déjà, et la garde venait d'ouvrir les portes pour laisser passer les paysans qui accouraient tôt pour nourrir le ventre affamé de Baentcher. La demeure de Sook était aux Lavandières, à deux rues seulement de son laboratoire où pour la première fois ils avaient rencontré le golem. Ce n'était pas très grand, trois pièces seulement, mais le confort dont elle jouissait tranchait avec la misère ambiante du quartier et avec le quotidien de nos héros qui dans leur ensemble, étaient moins accoutumés à partager leur pitance avec leurs lévriers de chasse qu'avec les blattes et les rats. Les meubles étaient de cuir et de nobles essences de bois, avec l'aspect du neuf. Les murs humides disparaissaient sous les lourdes étoffes, les tapis et les moulures refaite il y a peu, il y avait même deux tableaux figurant des scènes guerrières et quelques objets d'arts de raisonnablement bon goût. Elle avait tout un choix d'alcools à sa disposition, dont ses invités n'abusèrent pas, d'une part parce qu'ils avaient fait nuit blanche et étaient plus attirés par les consolations brumeuses de Morphée que par les libations en l'honneur de Bacchus, et d'autre part parce que leur instinct leur faisait

quelque objection à l'idée de s'enivrer jusqu'à rouler par terre dans la demeure d'une sorcière de toute évidence maléfique. Cependant, l'intéressée disparut rapidement dans sa chambre et bientôt ne donna plus d'autre signe de vie que ses ronflements. Ils finirent par poser le coffre sur un guéridon d'acajou, au centre de la salle de séjour, et se trouvèrent chacun un coin pour dormir, gageant qu'après quelques heures de repos, ils seraient tous plus disposés à élucider le mystère de ce récipient rétif à l'effraction. Seuls Nilbor et Mark avaient du mal à dormir, le second parce qu'il avait toujours du mal à dormir après un combat, le premier parce que quelque chose le chiffonnait.

— Vas-y, accouche, fit le jeune coq d'une voix basse et amicale.

— Accouche ?

— Je te sens mal embouché, camarade. Pourtant, l'affaire est bien engagée. Nous voici tous sains et saufs, avec notre trésor juste là, et bientôt, nous serons riches d'or.

— Oui, je sais. Oh ce n'est rien, quelque chose me tracasse mais je n'arrive pas à savoir quoi. Tu sais, ce genre de sensation irritante. L'intuition qu'on a oublié un bidule qu'on n'aurait pas dû oublier. C'est étrange, mais ça me glace le sang.

— Par chez moi, on dit que les anges te soufflent à l'oreille.

— Quelque chose comme ça. J'ai écouté un jour un curieux philosophe qui disait qu'en fait, l'intuition, ce n'est que l'expérience qui parle. À mesure que la vie s'écoule, on rem-

plit sa mémoire de sensations subtiles, d'odeurs, de sons, de couleurs qui accompagnent telle ou telle situation. Et si jamais, bien des années plus tard, ces indices réapparaissent brutalement, alors on repense sans le vouloir à cette situation, aux lieux, aux personnes, aux événements de jadis qui y sont associés. Mais tout ça sans pouvoir expliquer rationnellement ce qui vous y a fait penser. On se croit malin ou inspiré par les dieux, mais en fait, ce sont juste des souvenirs à demi effacés qui nous font signe dans le labyrinthe obscur de notre âme. Crois-tu que l'intuition soit réellement une telle chose ?

— C'est bien possible, compadre. Ça expliquerait bien des choses. Mais qu'est-ce qui a bien pu faire ressurgir ces pensées morbides ? Et surtout, à quoi notre petite aventure t'a-t-elle fait penser ?

— Je ne sais.

— As-tu déjà visité un donjon tel que celui-là ?

— Plusieurs. Cinq, en plus de celui-ci.

— L'un d'eux t'a-t-il particulièrement effarouché ?

— Tous, à des degrés divers.

— Et celui qui t'a le plus effrayé ?

— Ah, que Hanhard me tripote, mais c'était le premier ! Quelle horrible expérience.

— Raconte, ça va peut-être te revenir.

— Au pire, ça passera le temps. À l'époque, j'étais soldat dans un tercio Esclalien, qui venait d'être démobilisé. Nous nous retrouvions dans les terres étrangères de la Malachie

à battre la campagne, misérables et désœuvrés. Quelques camarades avaient entendu parler d'un vieux temple de quelque divinité impie, dans un bois, que les paysans du coin fréquentaient encore de temps en temps. Ils s'étaient dit : « Sûrement que les pécores ont amassé des babioles de prix dans le temple, et si on les vole, ils ne risqueront pas de porter plainte, vu que le clergé du coin apprécie moyennement le commerce avec le démon. »

— Logique.

— Je les ai rejoints, et on y est allés de nuit. Quand on est arrivés sur place, les bouseux étaient en train de se livrer à leur culte. En fait, c'étaient toutes des femmes, de tous âges et de tous attraits, et il n'y en avait pas une qui portait le moindre vêtement. Prosternées devant les statues de femelles provocantes, baignant leurs chevelures dans le sang, elles psalmodiaient des mots sans suite...

Nilbor se tut alors. Mark le pressa de continuer. Sans doute, s'il avait été plus attentif, aurait-il remarqué que le visage de son compagnon avait soudain blêmi, et qu'il serrait maintenant ses mains l'une dans l'autre pour les empêcher de trembler.

— Alors, reprit le vieux soldat après s'être raclé la gorge, alors nous avons décidé de faire irruption dans la cérémonie. Nous pensions que ces dames s'égaieraient aux quatre vents en nous laissant emporter ce qui avait de la valeur, voire qu'éventuellement, on pourrait en coincer trois ou quatre pas trop vilaines... enfin tu vois.

— Et ?

— Et dès qu'on s'est montrés, elles se sont retournées vers nous. Leurs yeux... Hanhard me protège, ces yeux n'étaient pas ceux d'êtres humains. Elles étaient possédées, toutes autant qu'elles étaient. Possédées par l'esprit de la succube, car c'est ce démon que l'on priait en ces lieux.

— Horreur !

— Au lieu de fuir, elles se sont jetées sur nous, armées de dagues, de pierres, de bâtons, de tout ce qu'elles trouvaient sur leur passage. Chacune d'elle était habitée d'une force surhumaine et d'une rage venue du fond des temps. Abandonnant mes camarades, je parvins à m'enfuir, suivi de deux compagnons. Le lendemain, nous sommes retournés sur les lieux en plein jour, avec tout le régiment. Des autres, hélas, on n'en a rien retrouvé, rien.

Nilbor resta un moment pensif.

« En tout cas, si le but de ton histoire était de m'aider à retrouver le sommeil, c'est raté. »

23. Le Putain de Coffre

Le lendemain, dirons-nous par pure convention (les plus précoces se levèrent un peu avant midi), ils se mirent au travail. Ils retournèrent le coffre dans tous les sens, l'examinèrent avec méthode, inspectèrent chaque bandelette de fer en quête d'un mécanisme, d'un bouton, d'une irrégula-

rité dans la patine trahissant un usage plus fréquent de telle ou telle surface ou d'une marque de fabrique. Mais au bout d'une heure, ces simples moyens ne donnèrent rien.

— J'aurais dû m'y attendre, expliqua Sook. C'est donc pour ça qu'on l'appelle la Boîte Hermétique de Delgrano. C'est parce qu'on peut pas l'ouvrir. C'est déplaisant.

— Et c'est qui, ce Delgrano ? demanda alors Nilbor.

— Aucune idée, sûrement le sorcier qui l'a construit. Et si on grimpe au grenier en faisant balloter nos poitrines pour consulter le Livre des Ombres ?

— Pardon ?

— C'est une plaisanterie qui ne fait rire que les sorciers. Cela dit la question est pertinente, si on retrouve la trace du dénommé Delgrano, on découvrira sûrement pourquoi il a construit ce coffre, comment il a fait et comment on fait pour l'ouvrir.

— Je doute que cette piste nous mène quelque part, expliqua Belam d'un air dépité.

— Et pourquoi, monsieur l'expert ?

— Parce que Delgrano n'est pas un sorcier. C'est une manufacture Malachienne qui vend des malles, des coffres et des sacs de voyages. Vous n'avez jamais fait les boutiques ?

— Vraiment ?

— J'ai chez moi un ravissant meuble qui vient de chez eux, je vous le montrerai à l'occasion. Ça m'étonnerait que ce soit un modèle courant de leur catalogue, mais je crois savoir qu'ils fabriquent à l'occasion des articles spéciaux pour

des clients fortunés.

— Cool! On pourra sûrement trouver de la documentation au siège de la manufacture. Il suffira de payer un peu par-ci par-là, de faire chanter, de...

— J'ai l'impression que dans ce que je vous ai dit, il vous a échappé un mot, qui est « malachienne ». C'est-à-dire qui vient de Malachie.

— Et alors?

— Malachie comme le pays qui est à deux mille bornes d'ici.

— Ah ouais...

— Mais puisque tu es magicienne, tu peux sûrement faire quelque chose, suggéra Nilbor.

— Mais pourquoi à chaque fois qu'il y a un problème qui se pose à un groupe d'aventuriers, il y a toujours un malin pour dire « Eh, le magicien, fais nous un sort de repoussage des trolls violacés du chaos le troisième jeudi du mois lorsqu'il neige et qu'on est en moyenne montagne »?

— Parce qu'en général, ça marche. Tu n'as pas un sort d'ouverture?

— Évidemment que j'ai un sort d'ouverture. Je trouve simplement que vous vous reposez beaucoup sur moi et pas trop sur vos propres compétences. J'espère que vous saurez vous en souvenir au moment du partage du butin. Bon, comment on fait déjà?

Que Sook ignorât un sortilège aussi simple que celui qui ouvre portes et cadenas étonna grandement ses compagnons. Peut-être n'était-elle pas si puissante, finalement.

Ou bien avait-elle consacré trop d'énergie à étudier les moyens d'écorcher son prochain pour prêter quelque attention aux petits tracas de la vie quotidienne, comme par exemple celui de perdre ses clés. En tout cas, elle ne se gêna pas pour se plonger dans des grimoires moisissés et des cahiers couverts de pattes de mouches⁸.

Finalement, elle courut chercher quelques babioles dans un sac sous son lit, et devant ses compagnons rassemblés en demi-cercle, exécuta son petit rituel. Une onde de magie parcourut doucement sur les bandelettes de métal. Puis, une ligne de glyphes magiques dorés apparut, barrant toute la longueur du meuble. Sook se pencha dessus, parcourut l'inscription, puis se releva, comme frappée de stupeur. Son visage était encore plus blanc qu'à l'accoutumée et dans ses yeux exorbités, on pouvait lire un profond accablement.

— Malédiction !

— Quel est le problème ?

— Vois toi-même, prêtre, ces runes ne sont-elles pas claires ?

— Je ne lis pas ces écrits magiques, ce n'est pas cléral. Qu'est-ce que ça dit ?

8. Un linguiste qui aurait jeté un œil sur ces enfilades de signes aurait cru tout d'abord reconnaître des glyphes cryptozooïques maya, ou bien une intéressante variante de rongorongo ouralo-altaïque, ou encore des hiéroglyphes italiques fuxéens du Bas-Empire. Mais après quelques minutes d'examen, il aurait sans doute réalisé, dépité, que Sook écrivait tout simplement fort mal.

— Ça dit que vous êtes tous des ignorants. Il est écrit ici « Ouverture Facile », comprenez-vous en seulement la signification ?

— Ben, si c'est facile à ouvrir, où est le problème ? dit Mark ingénument.

— Des ignorants, c'est bien ce que je disais. Sachez donc, êtres de peu de savoir, que le terrible glyphe d'Ouverture Facile rend totalement impossible à ouvrir le contenant sur lequel il est apposé. Celui qui a enchanté ce coffre est un sorcier compétent qui y a passé un long moment et consacré des ressources importantes. Malheur, nous sommes faits comme des rats !

— Au moins, l'amulette est hors de portée des fâcheux, nota Belam.

— Mais comment je m'en tape de ton amulette de merde ! Pardon, je m'énerve... Bref...

— Il n'y a pas moyen de forcer le coffre ? demanda Mark, inquiet.

— C'est vrai, dit Vertu, on peut le scier, ou bien lui donner quelques coups de masse. Il y a bien un forgeron en ville qui nous prêtera un bon burin...

— Le sortilège d'Ouverture Facile fortifie la structure du contenant, les méthodes habituelles d'effraction ne servent à rien dans ce cas. Évidemment, il y a des moyens plus brutaux pour dépasser les résistances magiques, mais ils risquent de détruire le contenu en même temps que le contenant.

— Bon, réfléchissons, dit Vertu, encore toute contusionnée par sa confrontation avec le fracasseur. Quelqu'un a bien dû prévoir un moyen de l'ouvrir quand même, cette boîte. Sinon ça ne servirait à rien.

— Évidemment, il y a un mot de commande.

— Et voilà. Donc, on retrouve l'enchanteur pour qu'il nous donne le mot de commande...

— Pas la peine, c'est toujours le même qu'on utilise. Comme on dit dans le métier, « c'est codé en dur ».

— Et tu le connais ?

— Évidemment. Mais ça ne nous avance pas, parce que ce mot est réservé. À chaque fois qu'on lance ce sort, on choisit un certain nombre de personnes qui seules pourront ouvrir le coffre. Ah, c'est vicieux, comme sort.

— C'est pour ça que je déteste la magie. C'est trop tordu comme invention. Ah la truande par contre, ça c'est franc et direct. Un pied d'acier entre les côtes, ça ne prête pas à discussion.

— C'est une question de goût, je suppose.

— Et c'est quoi le mot de commande ?

— En fait c'est plus une phrase qu'un mot. C'est « Nargush al bendanel khalidor voorish », ce qui signifie en Sanskrut Révéré « Par la gloire des Anciens... »

— Putain, ça s'ouvre ! rugit Wahg-Ork à cet instant précis.

Et en effet, ils purent constater que le coffre, sous leurs yeux, se déployait comme une fleur de fer, les bandelettes se déroulant rapidement, recouvrant bientôt toute la surface du

guéridon. Son contenu s'étalait maintenant sous les yeux de nos héros : un pipeau en bois et trois rouleaux de parchemin.

— Quoi ? s'écria Nilbor. Mais quelle est cette diablerie ?

— Où est passée l'amulette ? demanda Mark, furieux.

— Par les cornes d'Urhgrosh-Grand-Cornu, c'est un coup de Sook, c'est sûr !

— L'ork a raison, approuva Mark. Si elle a pu ouvrir le coffre, c'est qu'il était destiné à être ouvert par elle. Parle, sorcière !

— Mais je suis comme vous, je tombe des nues ! Il se peut que totalement par hasard, j'ai la même empreinte morphogénique qu'un sorcier autorisé. . .

— Pouah, n'écoutons pas son verbiage confus, elle cherche à nous prendre dans ses entourloupinettes.

— Mais pas du tout, dit l'accusée tout en cherchant dans les recoins de sa cervelle si un vieux sort rance et oublié ne pourrait pas la tirer d'affaire, par exemple en transformant toutes ces brutes en poulets.

— Attendez un instant, intervint Nilbor. Si cette flûte et ces partitions ont été enfermées dans ce coffre avec un tel luxe de précautions, c'est qu'ils ont de la valeur, à n'en pas douter. Peut-être est-ce la clé secrète qui nous mènera au véritable trésor, sait-on jamais ?

— Ouais. Admettons. Voyons si on peut faire chanter ce pipeau avant de crucifier la rouquine avec la tête en bas.

— Ah ben merci, c'est gentil.

— Quelqu'un sait-il jouer de cet instrument ?

Silence.

— Personne ?

— Hum, fit Wahg-Ork.

— Oui ?

— Je peux essayer.

— Toi ? Tu joues de la flûte ?

— Grandes sont les ressources de mon peuple. Et longues sont les soirées d'hiver quand on doit les passer seul dans un refuge des montagnes du Portolan. Faites voir les partitions.

L'ork s'humecta les lèvres tout en consultant les rouleaux de parchemin que, à défaut de lutrin, Mark tenait déroulés devant lui.

« C'est une notation un peu archaïque et j'ai des doutes sur le tempo, alors soyez indulgent. Par le fléau sanglant d'Uruk le Double-Borgne. »

Et de l'instrument sortit une exquise mélodie dont les subtiles inflexions, aux tons étranges du mode myxolidien⁹, évoquaient l'indolence contemplative des anciennes cités elfiques de l'orient lointain, disparues depuis des lustres. Mais à mesure que l'ork progressait avec une aisance notable dans son morceau, un étrange phénomène se produisait dans le logis sookéen : car bien que l'interprète poursuive imperturbablement, les notes perdaient en acuité

9. Myxolidien : qui n'a rien à voir avec une quelconque maladie du lapin.

tandis qu'un murmure les remplaçait, un murmure dans lequel on put bientôt reconnaître une voix. Et cette voix, masculine et moqueuse, disait ceci :

— Ma très chère sœur, paix et fraternité. Comme tu l'as sans doute déjà compris, j'ai profité de ton inaction et de ta balourdise coutumière pour m'emparer de quelques babioles intéressantes que je vais garder par-devers moi, ainsi que du Masque-Néant de Guzulkat, que je compte offrir à ta place à Lonithaï afin d'en obtenir le paiement convenu. Tu t'étonnes ? Il ne faut pas, la croyais-tu assez sotte pour mettre tous ses œufs dans le même panier ? J'espère sincèrement que tu as perdu beaucoup de temps avec ce masque, et te prie de ne pas m'en vouloir pour le vilain tour que je viens de te jouer. D'ailleurs, pour me faire pardonner, j'ai décidé de te laisser un petit cadeau comme on les apprécie dans la famille. Que mes sentiments fraternels t'accompagnent, Sook.

— Un petit... FUYEZ !

Mais l'instinct commun à toutes les canailles avait déjà soufflé à nos larrons qu'il était temps de prendre la porte, et ils étaient tous à l'abri dans la ruelle lorsque la maison de Sook explosa dans une gerbe de glaçons acérés.

24. Sri Batangbong Prabandradang

— Qui ?

— Sri Batangbong Prabandradang.

— Il a un drôle de blaze, ton frère. Et alors toi, tu t'appelles Sook Badabong Machin, là ?

— Non, moi je m'appelle Sook.

— Et il est sorcier, donc.

— Bravo, Sherlock.

— Incroyable, ça. Tu ne nous avais jamais parlé de ton frère.

— Si on s'embarque dans l'histoire de ma famille, y'en a pour des semaines. Et puis ça fait deux jours qu'on se connaît. Qu'est-ce que j'en sais, moi, si y'a pas un monsieur Lancyent avec trois marmots braillards sur les bras, quelque part, dans cette ville ?

— Je t'ai dit que je faisais la pute. Et puis j'ai seize ans.

— Les putes de seize ans qui sont mariées et qui ont trois enfants n'ont rien d'exceptionnel en ce bas monde.

— C'est juste. Mais ce n'est pas mon cas. Et vous êtes tous sorciers dans la famille ?

— Pas tous. Mais ceux qui ne sont pas sorciers ne sont pas les moins dangereux.

— Une grande famille hein ? Moi j'ai eu des frères et sœurs, jadis. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

— Je te souhaite de n'avoir jamais la moindre nouvelle d'eux, c'est ce qui peut t'arriver de mieux.

— Je suppose que ton père est très riche et qu'il a de nombreuses femmes.

— Non, pas vraiment. Pour être honnête j'ignore qui était mon père, et il est peu probable qu'il ait survécu... bref...

Nous sommes tous de la même mère. Sri Batangbong Prabandradang est donc mon demi-frère.

— Ta mère ? J'imagine que ce doit être une forte personnalité pour avoir engendré des rejetons aussi querelleurs.

— Euh... oui, on peut dire ça. Ah ben c'est plus ou moins une collègue à toi, en plus. À un autre degré, évidemment...

— Voleuse ?

— Non, pas ce genre de collègue. Bref, cessons de nous apesantir sur les tendres sentiments que j'éprouve pour ma douce maman ¹⁰ et revenons au fait.

— En effet. Et alors, pourquoi il t'en veut, ton demi-frère ?

— Parce que c'est un sale con, un enfant de salaud et une vermine. Il me déteste et je le hais. Nous avons une sœur aînée, qui est un puissant personnage, rien de commun avec lui ou moi en fait, et c'est cette sœur qui convoite ce foutu masque.

— Lonithai ?

— Quoi ? Comment as-tu appris son nom ?

— Ton frère l'a prononcé dans son message, tu te souviens ?

— Ah oui, c'est vrai... Tu as l'oreille fine.

— Mais qu'est-ce qu'elle t'a promis au juste ?

— Des sous pleinplein. Enfin, pas vraiment des sous au sens où tu l'entends, c'est plus des monnaies spéciales qu'on s'échange entre sorciers, escarlines, berboucles, des trucs comme ça.

10. Les relations de Sook avec M^{me} sa mère sont évoquées plus en détail dans « Les aventures de Kalon ».

— Escarquoi ? C'est quoi ? Ça a de la valeur ?

— Si tu veux transporter dans un petit sac de quoi acheter un royaume, c'est ce genre de cailloux qu'il te faut. Si jamais t'en trouves dans ta carrière de voleuse, c'est que t'as mis le nez dans une affaire qui te dépasse de loin. Bref, c'est lui qui va mettre la main sur le magot.

— On ne peut pas l'empêcher ?

— Je doute qu'on trouve son adresse dans l'annuaire.

La rousse sorcière retourna à sa morne rumination. Après l'épisode du coffre, les compagnons dépités étaient allés se changer les idées au « Singe Pryapique », un cabaret bruyant et à la mode, récemment établi dans une ancienne maison de plaisir qui avait eu l'honneur de compter Vertu parmi ses pensionnaires quelques temps auparavant. Le nouveau propriétaire avait arrangé son domaine selon les besoins de son commerce, mais peu de choses avaient changé depuis son époque. Elle ne reconnaissait que trop bien les couloirs aux tapis fatigués, le mobilier qui avait eu toutes sortes d'usages étonnants, et ces cariatides lascives de bois doré qui soutenaient les linteaux et les balcons, la marque de fabrique de l'ancien bordel. Elle évita d'ailleurs soigneusement de faire remarquer à ses compagnons la ressemblance entre l'une de ces aguicheuses gamines sculptées et sa propre personne. On les changeait souvent, alors, les cariatides, selon que des jeunesses terrorisées arrivaient au lupanar, s'épanouissaient, se fanaient et retournaient dans la nuit. Par ce procédé non dénué d'un certain goût, les

clients esthètes admiraient la galerie des corps immobiles et, tout en exerçant leur sens artistique, choisissaient parmi les statues leur compagne d'une heure ou d'une nuit sans avoir trop l'impression de faire leur marché à l'étal d'une boucherie. Un peu plus d'une année s'était écoulée depuis cette époque, et elle était sans doute la seule de la salle à se souvenir de ce détail. Combien les choses passent vite, en ce bas monde.

Elle n'avait pas été particulièrement malheureuse dans cet établissement. Elle ne se considérait pas comme particulièrement à plaindre. Ç'avait été une bonne maison qui traitait bien ses filles. On y mangeait correctement, les vêtements fournis étaient élégants, à défaut d'être bien chauds, on se faisait assez peu battre, on apprenait d'anciennes compétences toutes sortes de choses utiles, parfois agréables, il y avait les copines, et la plupart des clients étaient de braves types qu'elle aurait pu envisager de fréquenter en dehors d'un contexte marchand. Trois après-midi par semaine, elle et ses sœurs avaient même quartier libre, et s'éparpillaient comme une volée de moineaux dépenser leur argent de poche et se pavaner en ville dans les lourdes robes pourpres qui clamaient fièrement leur condition. Elle préférait penser qu'elle avait eu plus de chance que d'autres qui, au même âge, arpentaient pieds nus les caniveaux des quartiers sordides pour gagner leur vie de la même façon. Et donc, aujourd'hui, elle avait quitté à tout jamais cette carrière pour une autre, plus lucrative et réputée moins salis-

sante. Finalement, elle s'en était plutôt bien tirée.

C'était le genre de chose dont elle parvenait souvent à se convaincre.

— Mais j'y pense, pourquoi ce piège ?

— Hein ?

— Ton frère là, qui a un nom de piano qui tombe dans un escalier...

— Sri Batangbong Prabandradang.

— C'est ça. Quel intérêt de te tendre un piège ? Il a pris le masque, alors pourquoi piéger le coffre vide ? Cette histoire a dû lui coûter de l'énergie, du temps et de l'argent. Il aurait mieux fait de voler ce qu'il convoitait, et de partir sans laisser d'indice.

— Tiens, c'est pas faux ça.

— Il a dû faire ça dans un but précis. C'est un magicien, ce n'est donc pas un imbécile.

— Bouah ah ah ! Tu n'en as pas fréquenté beaucoup, on dirait ! Pardon, continue...

— Je pense que s'il a décidé de se débarrasser de toi, c'est parce que vivante, tu aurais eu un moyen de le retrouver, et qu'il a voulu l'éviter. Tu l'as entendu comme moi, de son propre aveu, le coffre et le pipeau ne servaient qu'à nous faire perdre du temps.

— Mais tu as raison. Ouh, toute cette histoire sent mauvais.

— Tu crois que tu pourrais le retrouver avant qu'il ne livre la marchandise ? Comment ferais-tu ?

— Je pense qu'il l'a déjà livrée depuis belle lurette. Il ne faut

que quelques heures pour joindre les proches serviteurs de Lonithaï. À moins...

— À moins qu'il ne nous ait menti. Et qu'il travaille pour un autre commanditaire.

— Un commanditaire plus difficile à joindre... Bon sang, mais c'est bien sûr, tout se tient!

— Et tu saurais qui serait ce commanditaire?

— Je ne sais pas. Une autre de nos sœurs, probablement. Elles sont tout le temps en train de se chamailler...

— Mais tu en as combien?

— Des chiées.

— Mais combien qui puissent payer le prix?

— Trop pour qu'on travaille par élimination, je t'assure. En tout cas, selon cette théorie, ce coquin de Sri serait encore en ce bas monde, en route vers quelque secret lieu de rendez-vous, ou alors même dans cette ville, se terrant en attendant une visite. Mais où? Comment le retrouver?

— Tu pourrais faire une divination.

— Je ne suis pas très versée dans ce genre de magie.

— Alors, allons voir les garçons, ils sauront peut-être quoi faire. Tiens, mais... Ah ça, c'est pas banal, regarde ce que fait Wahg-Ork!

C'était en effet un spectacle des plus surprenants, et bien des convives alentours avaient fait taire leurs conversations pour observer plus attentivement cette vision étonnante. L'intéressé, assis seul à une petite table, avait chaussé de comiques bésicles sur son groin porcine et, ayant sorti un par-

chemin de beau vélin ainsi qu'un petit nécessaire de scribe, écrivait. Autant on reconnaissait à sa race une compétence certaine dans l'art ancestral de débouler à cinquante dans un village au petit matin pour emporter les poules, les moutons et les filles vierges, autant dans l'histoire de Baentcher, aussi loin qu'on remonte, qu'un ork sût écrire était une chose sans exemple.

— Eh bien, mais que fais-tu là ? Ajouterai-tu à la musique l'art de la poésie ?

— Tais-toi, femme, et ne me raille pas trop. Je ne fais que ce qui est dans mon intérêt, et sache que si j'en suis réduit à ceci, c'est en partie à cause de toi, alors ne teste pas trop ma patience, elle a ses limites.

— Je t'ai causé un tort quelconque ? Et lequel, dis-moi ?

— J'avais une belle place. Je l'ai quittée pour vous suivre dans votre quête débile. Qu'est-ce que ça m'a rapporté ? Rien. Alors je fais ce que tout le monde fait dans cette situation.

— C'est-à-dire ?

— Je mets mon CV à jour. Tiens, tu veux relire ?

Curriculum Vitae

Wahg-Ork Brisetibia

Barbare, niveau 8

32 ans

Nationalité Orque

Diplômes

762 : Rameau Sanglant au sein de la Patrouille des Espoirs de la tribu des Chiens Noirs (TCN)

763 : Brevet de Tueur de Cerf de la TCN

766 : Scarification Martiale (major de promotion) au sein de la TCN.

768 : Plume de Brave (TCN)

769 : Plume de Brave avec Corne et Croc (TCN)

Bilan de compétences

Meurtre, viol, pillage, rançonnage, guerre d'embuscade, bataille rangée, siège, coup de main, garde défensive, pistage, piégeage, chasse à l'animal ou à l'homme.

Matériels

Hache de bataille, massue, gourdin, masse d'arme, fléau d'arme, sabre, épée longue, courte et à deux mains, poignard, boucliers de toutes tailles

Expérience professionnelle

De 766 à 773 : tribu des Chiens Noirs

Guerrier

Sous la responsabilité d'un Chef de Patrouille, pillage des contrées nordiques, guerre d'embuscade contre les autorités locales, raids terroristes, incendies.

De 773 à 779 : tribu des Chiens Noirs

Chef de Patrouille

Sous la responsabilité directe du Chef de Tribu et en collaboration avec les autres Chefs de Patrouilles, animation d'une équipe de 8 guerriers farouches. Attaque et prise de forteresses, guerre d'embuscade et batailles rangées.

De 779 à 780 : année sabbatique

Activités de recherche ethnologique et écologique dans les terres nordiques et les montagnes du Portolan

De 780 à nos jours : Galeries Farfouillette

Chef de la sécurité

Responsabilité de douze gardes. Surveillance des rayonnages, vérification des identités, punition des voleurs et organisation de la disparition des corps.

Hobbies et passions

Chasse à l'ours à main nue, sports de combat, forge des métaux ferreux, poésie lyrique Balnaise du Siècle d'Or, musique folklorique des alpages du Portolan.

— Remarquable présentation, dit Vertu. Mais tu es sûr que « poésie lyrique », c'est très approprié ?

— C'est pour faire contrepoint au fait que je suis un ork. Certains pensent que dans notre race, nous sommes des brutes. Mais nous aussi, on a des sentiments, des rêves et des...

— Et tu es vraiment de niveau huit ?

— Ben, c'est un CV. On triche toujours un peu, sur un CV.

— Ouais. Et puis enlève aussi boucliers, ça fait tapette, expliqua Sook. De toute façon, ça sera pas forcément utile, on pense que notre voleur est encore dans les parages. Il suffit de trouver un bon devin et on repart à sa poursuite.

— Un bon devin ? s'étonna Nilbor. C'est que ce n'est pas facile à trouver.

— Allons, dans une ville pareille, il doit bien y avoir au moins une personne qui... Oui ? Tu veux quoi toi ?

Un gamin des rues, un des innombrables gamins des rues que semblaient vomir les égouts de Baentcher à longueur d'année, venait de tirer la sorcière par le pantalon, et elle s'était vivement retournée, prête à flanquer une belle taloche au marmot. Ce dernier tenait une lettre dans ses mains tremblantes. Il la donna, et repartit sans demander son reste.

— C'est quoi ?

— Ben...

L'enveloppe contenait un bristol imprimé, ainsi libellé :

Madame Mystiflus

Maîtresse es Mystères Féminins,
Voyante Extra-Lucide aux Pouvoirs Attestés
Reine des Divinatrices

Vous adresse cette INVITATION PERSONNELLE
Pour vous, _____, ainsi qu'une amie de votre choix,
À une séance d'augure GRATUITE et EXCLUSIVE
Le _____, __ jour du mois de _____ 7__
À __h__ précises (soyez ponctuelle).

Ne manquez pas le rendez-vous avec
le destin et la fortune

Une écriture manuscrite violette avait désigné « Sook » dans le champ nominatif, et la date du lendemain à 10h. C'était cette même écriture qui avait souligné lourdement l'allusion à la fortune, et signé au dos du carton, « Selma Mystiflus ».

25. Madame Mystiflus

Même les adeptes les plus naïfs doivent reconnaître qu'il y a parmi les devins une quantité prodigieuse de charlatans. Pour celui ou celle qui commence à s'intéresser à l'astrologie, à la numérologie, à la géomancie, au spiritisme, à la car-

tomancie, à la métempsycose, à l'aéromancie, à la copromancie, à l'anatomancie, à la troisdésixomancie, à la googlomancie, aux chandeliers japonais, aux bandes de Bollinger et autres méthodes de cunnichrysopraxie ¹¹, la première préoccupation est de savoir reconnaître un véritable devin d'un charlatan.

Dans le monde réel, la chose est aisée, puisqu'il n'y a que des charlatans. Toutefois, vous aurez noté que mon récit se déroule dans un univers fantastique, autorisant quelques entorses aux règles de vraisemblance les plus établies. Ainsi donc, en ces terres de légende et de magie, la manière la plus simple de reconnaître un véritable talent est dictée par la logique et obtient de remarquables résultats. Partant du principe que nul ne résiste au désir de s'enrichir, supposant que chacun emploie ses talents au mieux de ses intérêts pour arriver à ce but et considérant l'avantage notable que procure la qualité d'extralucide lorsqu'il est question d'arrondir sa bourse, un individu normalement doué d'intelligence pourra déterminer avec un minimum de réflexion qu'un véritable devin n'a aucune raison valable d'exercer son talent parmi les gens du commun, dans la rue, sous une tente, dans une roulotte ou sur l'étal tapageur d'un marché, mais qu'il est plus raisonnable de le chercher parmi les riches et les puissants de la cité, dans la demeure opulente et bien gardée qu'il aura gagnée en spéculant sur le cours de l'orge, du cuivre ou de toute autre denrée, tant il est pro-

11. Art de soutirer leur or aux cons.

nable qu'employer ses exceptionnelles capacités à son profit est sans doute de meilleur rapport que d'en faire profiter les commères et les cocus du voisinage. Et s'il advient qu'il fait néanmoins commerce de ses dons, ce ne sera, de toute évidence, qu'au bénéfice des puissants monarques, des redoutés nécromants et des riches négociants de la contrée, qui pour cela le rémunèreront avec largesse.

Si le carton de madame Mystiflus n'indiquait pas son adresse, c'est que chacun à Baentcher savait où trouver sa demeure, appelée l'Envolée, au bas de la colline du Belvédère, au milieu d'un immense jardin privé entouré de hauts murs gardés par des griffons et des gargouilles. Aucune porte donnant sur les rues n'affaiblissait le rempart de madame Mystiflus, et le seul moyen de parvenir à l'élégante villa était la voie fluviale, puisque le domaine donnait sur le lac. Lorsque la gondole de nos coquins accosta au long ponton de marbre, ils purent admirer l'élégance des barques d'apparat amarrées aux bittes de bronze, appartenant sans doute à de puissants dignitaires venant consulter la pythie. Après avoir montré leur invitation aux gardes polis mais sourcilleux qui patrouillaient dans leurs uniformes chamarrés, exhibant ostensiblement leurs hallebardes magiques et leurs arbalètes à répétition, ils furent accueillis par un serviteur nain vêtu de pourpre qui les conduisit, sur les sentiers crissant de graviers d'importation, parmi les saules, les cyprès, les micocouliers et les ormes entretenus par une discrète légion de jardiniers. Bien sûr, Vertu, Belam et Nil-

bor avaient entendu parler de l'Envolée, mais bien qu'ils fussent tous trois à Baentcher depuis assez longtemps pour pouvoir s'en prétendre citoyens, aucun d'eux n'avait jamais eu l'honneur d'y être convié. Les particuliers que l'on croisait à l'Envolée ne fréquentaient pas les mêmes lieux ni les mêmes gens que tous les personnages que nous avons croisés jusqu'ici. Ils ne parlaient pas le même langage, n'employaient pas la même monnaie, ou alors dans des quantités telles que c'était tout comme, et ne vivaient tout simplement pas sur la même planète. Il suffisait de se rendre de l'autre côté du mur pour voir vivre des gens à qui il arrivait de se battre jusqu'au sang pour trois pièces de cuivre, un navet blet ou un trognon rassis, mais ici, c'était avec courtoisie et bonne humeur qu'on pouvait perdre cent ou mille askenis d'or sur une course de chevaux, et l'affaire était oubliée cinq minutes plus tard. Et si un importun avait le mauvais goût de s'offusquer à la vue de tant de richesses tenues entre si peu de mains, on lui jetait des regards désolés, le priait de considérer que c'était l'état naturel du monde et la discussion reprenait sur le thème « Mais pourquoi diantre tous ces pauvres hères nous détestent-ils donc ? »

Ils avaient dormi, s'étaient soigneusement lavés, rasés, peignés et vêtus de frais, mais bien qu'ils se fussent mis du mieux qu'ils l'avaient pu, ils faisaient tache parmi les nobles aux parures rehaussées d'argent, occupés en cette heure matinale (ou plutôt en cette heure tardive, car leur nuit s'achevait) à un jeu de bergamasque. Ils étaient un

peu en avance, mais c'est sans doute pour épargner aux honnêtes gens une trop longue promiscuité avec l'importune compagnie d'un parti de vils aventuriers qu'ils furent conduits directement auprès de la maîtresse de maison, dame Melliflus, qui trônait en toge et sandalettes dorées sur le plus prodigieux amas de coussins de soie que nos amis eurent jamais l'occasion de voir. Il faut dire qu'il fallait une assez imposante quantité de coussins pour soutenir la masse de Selma Melliflus, qui dépassait le quintal et qu'elle s'ingéniait d'ailleurs à accroître encore un peu en gobant quelques grains de raisin noir qu'une de ses servantes nues lui pelait. Le spectacle de ces jeunes esclaves était réjouissant pour l'œil, mais reconnaissant les aventuriers, elle les congédia d'un claquement de mains. Puis, d'une voix suraiguë, s'offusqua :

« Quoi ? Des hommes ? Ici ? Pouah, messieurs, sortez, je vous prie ! Vous n'êtes point les bienvenus en ce gynécée. »

Ils ne se firent pas prier. Il faut dire que Selma Melliflus, si elle avait pu être dans sa jeunesse une femme relativement attirante, le cachait bien, maintenant. Sa peau jaunâtre et fripée portait les stigmates d'une vie de cour usante, ses dents étaient gâtées par le vif-argent des cosmétiques et elle ne se donnait plus la peine de cacher sous des perruques extravagantes la raréfaction de sa blonde chevelure, qui lui avait pourtant valu quelques succès, naguère. C'est donc sans regret excessif que les garçons s'inclinèrent et laissèrent Sook et Vertu seules, pour musarder parmi les

bosquets dans le but de se faire des relations utiles ou des aventures agréables et très au-dessus de leur condition.

— Avancez, mesdames, je ne vais pas vous mordre. Nommez-vous, je vous prie.

— Je suis Sook, noble dame.

— Ainsi, c'est toi. Et ton amie...

— Je suis Vertu Lancyent.

— Tsss... Comme c'est vilain de mentir. Car ce n'est pas ton vrai nom, n'est-ce pas ?

— Eh bien, pour tout dire, j'avais jusqu'à il y a peu un métier dont on ne fait pas gloire, et il est vrai que j'ai préféré prendre un pseudonyme pour ne pas compromettre ma famille.

— Laisse-moi trouver... Legris, c'est ça ? Ton vrai nom est Chasteté Legris... Tu as bien fait de changer, en effet. Mais je ne crois pas que tu voulais réellement protéger tes parents du déshonneur d'avoir une fille sur le trottoir, je me trompe ? Je pense qu'au contraire, sous une nouvelle identité, tu souhaitais couper tout lien avec un milieu qui te faisait plus honte encore que ta condition de putain.

— Si... vous le dites...

— Quoi qu'il en soit, ceci n'a guère de rapport avec l'affaire qui nous occupe ce matin. Sook... C'est incroyable de te voir ici, devant moi. Quel talent tu as pour la dissimulation, c'est incroyable ! Même à si courte distance, et même en sachant que c'est toi, je dois concentrer tous mes pouvoirs pour entrevoir, parfois, l'éclat du pouvoir qui se cache là-

dessous... Mais pas de doute, c'est bien toi, tu ne peux le cacher.

— Oui, c'est moi, Sook, la seule et l'unique. Bon, vu que personne ici n'a de temps à perdre, si on en venait au fait ? Tu ne nous as pas fait venir ici pour le plaisir de la conversation, pas vrai ?

— Tu es directe. C'est bien normal. Tu recherches un être de la même engeance que toi, ton demi-frère. Je puis te mettre sur sa piste.

— Combien ?

— Oh peu de chose, je te l'assure. Remplis une coupe, juste une petite coupe comme celle-ci.

Le récipient de cristal qu'elle tendit avait la forme et la contenance d'une flûte à champagne. Un charme discret en irisait les gravures.

— Et je remplis avec quoi ? Or ? Diamants ? Yeux de tritons ?

— Ah ah ! Comme elle est cocasse... Mais non voyons, avec ton sang, avec quoi d'autre ?

— HEIN ?

— Un peu de sang, rien du tout. Ça ne te fera aucun mal. Que sont trois gouttes de sang dans une affaire telle que celle qui t'oppose à ton frère ? Songe au prix que paiera ta sœur... Songe à la considération que tu en retireras, surtout.

— Ouais, okay, je vois le plan. Vertu, coupe-moi.

— Où ?

— Là où ça saigne et ça fait pas trop mal, je te fais confiance.

Mets la coupe dessous. Euh... et si possible pas avec ta dague empoisonnée, tu seras sympa.

Il était vrai que Vertu, qui avait beaucoup étudié l'anatomie dans les livres et sur les nombreux sujets vivants qui étaient passés entre ses bras, connaissait une certaine artère sous le bras qui était parfaitement idoine à l'usage qu'elle voulait en faire. Elle la piqua avec expertise entre le long extenseur radial du carpe et le rond pronateur, sans parvenir à extirper la moindre mimique à la sorcière, qui devait en avoir vu d'autres. Le filet de sang était d'une abondance surprenante, mais il commençait déjà à se tarir lorsque la coupe fut presque à ras, et un simple garrot mit fin à l'hémorragie sans plus de dommages.

— Voici votre prix, pythonisse. Parlez maintenant, dites-nous ce que vous savez.

— C'est bien cela. Alors je vais t'instruire. Que les brumes du temps et de l'espace s'écartent devant mes yeux, que rien ne se dissimule à mon inquisition. Oui, je vois maintenant. Sache, ô, princesse des ténèbres, que dans les temps anciens, alors même que par delà les ombrages...

— Euh... J'ai peut-être oublié de préciser qu'on était limite pressées, là.

— Ah bon. Vous connaissez la vallée de Sambong? Vous vous l'enfilez jusqu'au Bois-Portefaix, que vous traversez sans vous écarter du chemin, et vous arrivez à la Cité Perdue de Vilcabamba. Vous y trouverez votre homme, et une vingtaine de mercenaires Pictetés, Khnebites ou Héboriens.

Je vous suggère de prendre cinq minutes pour engager des renforts.

— Bonne idée.

— Vous êtes sûres que vous ne voulez pas la version habituelle ?

— Allez-y, si vous y tenez...

— Du pays des jours les plus courts, par-delà les sentinelles immobiles jusqu'à la citadelle de silence, suivez sans tres-saillir les orbites cynégétiques de l'accipître éburnéen.

— Euh... On fera ça.

— Et sinon, dame Vertu...

— Moi ?

— Approchez, je vous prie, que je vous voie mieux. Ah, mes pauvres yeux ne sont plus tout à fait aussi frais que quand j'avais votre âge.

— Le sage a dit que chaque époque de la vie avait ses grâces et ses servitudes, madame.

— C'est ce qu'on dit. Mais soyez sans crainte, jamais la santé ne vous fera défaut jusqu'à l'heure de votre trépas.

— Ah... Oui...

— Je vous trouble ? Croyez-vous qu'on vive éternellement ? C'est donné à certains, mais pas à vous, ni à moi. La Dame Blanche, la Dame Noire... Étrange jeu d'échecs, où périssent les rois comme des pions.

— Je ne comprends pas.

— C'est normal. Vous ne m'auriez comprise que si je m'étais mal exprimée. Allez, il n'est pas temps pour vous de vous en

préoccuper, le destin croisera votre route plus tôt que vous ne le pensez, ma jeune amie. Ah ah ah...

Et c'est sur ce rire peu engageant que se clôt l'entretien.

— Eh, Vertu, tu rêves...

— Uf... Oui?

— Non, je disais, t'es gentille, mais t'étais pas obligée de m'arracher la moitié du bras, ça fait over mal. J'ai fait semblant de rien pour pas m'écrouler devant la grosse...

— Oui, et bien politesse par politesse, si jamais tu parles de ce que tu as appris ici, je te jure que c'est pas dans le gras du bras que je te poignarde, compris?

— J'ai appris quoi?

— Mon nom.

— Ah, oui, j'avais oublié. Ah ah ah, Chasteté Legris, c'est ridicule! Eh, les gars, vous savez pas quel est le vr... euh... Dis donc, t'as une dague pointée sous mes reins ou tu es juste contente de me voir?

— Tu veux vraiment le savoir?

— OK, je ferme ma gueule.

— Excellente attitude.

Elles cherchèrent un peu dans le jardin aux multiples colines, bosquets et labyrinthes, et finirent par retrouver leurs hommes, occupés à des activités viriles. En l'occurrence, Nilbor et Mark étaient assis de part et d'autre d'un guéridon d'albâtre, faisant une partie de bras de fer, sous les vivats amusés des courtisans. Aucun de ces deux nigauds ne s'était aperçus qu'ils étaient moqués pour leurs manières

rustiques et non admirés pour leur force, et suaient chacun pour terrasser l'autre, sans doute motivés par la proximité de dames.

« Et voilà ! » s'exclama Mark après que sa jeunesse eut triomphé du vieux soldat. Il fit un salut parfaitement ridicule à la foule, s'épongea le front avec sa manche à la façon d'un paysan revenant du labour, et avisa Vertu.

— Alors, épatée par le gars ?

— Bravo, bel exploit, gagner un concours de force contre un type qui pourrait être ton père, c'est admirable. Tu sais qu'avec un peu d'entraînement, tu pourrais devenir champion de l'hospice des vieux ?

— À vaincre sans péril, on triomphe sans problème, dit Sook sentencieusement en levant l'index.

— Bah, vous n'y connaissez rien.

— C'est qui que tu voulais épater comme ça ?

— Je ne voulais épater personne.

— Mais oui, mais oui. . .

— Cela dit, si la petite noireude était tombée en pâmoison devant mes puissants biceps roulant sous ma peau, je me serais fait un plaisir de la ranimer à ma façon en lui injectant une puissante médication que je connais, ah ah !

— La petite noireude, tu veux dire la fille en robe rouge et or, là ?

La jeune fille en question, qui ne devait pas être bien plus âgée que Vertu, ne quittait pas un négociant assez empâté, qui avait peu de chances d'être son père. Sa peau sombre

et certains traits de son visage la rattachaient à la race nuaide du lointain continent méridional, dont il était rare de croiser des représentants si loin dans le Septentrion, mais l'œil exercé pouvait aussi discerner une ascendance nordique dans la charpente générale de sa personne, et si elle tranchait sur les mines blafardes qui l'entouraient en ces contrées, tout compte fait, à la lumière, elle n'était pas plus noire que certains Balnais ou Sembarites. Sans doute était-elle de sang mêlé, chose peu banale dans la bonne société de Baentcher, où l'on n'appréciait guère les beautés exotiques, en tout cas en public. Ceci mis à part, l'intérêt de Mark se justifiait tout à fait, la dame était avenante, développait des manières charmantes et souriait à tous avec une désarmante bienveillance. Elle était, en outre, assez petite et plutôt mince, ce qui ne déplaisait pas à notre héros.

— Ben laisse tomber, t'as aucune chance.

— Ah bon ? Ce ne serait pas la première pure et chaste jeune fille que je basculerai contre un mur.

— Pure et chaste, ça, c'est pas vraiment le genre de la maison. Au contraire, c'est une putain. Mais trop chère pour toi, mon pauvre ami.

— C'est une putain ? Tu es sûre de toi ?

— Oh, elle a sûrement un autre mot pour ça. Je suppose qu'il existe toutes sortes d'euphémisme polis pour dire qu'on prend de l'argent pour écarter les cuisses et penser à autre chose pendant dix minutes. C'est vrai que la qualité de la literie et le montant de la transaction doivent un peu

atténuer le sordide de la chose, mais en fin de compte on est collègues. On ÉTAIT collègues.

— Et à quoi tu vois ça ?

— Ah, mon pauvre Mark, c'est un de ces mystères, un sens secret que certains appellent l'intuition féminine. Il est des signes trop subtils que nous seules, femmes, pouvons voir, et qui échappent à la balourdise masculine. Le langage du corps ne trompe pas, pas plus que la façon dont elle arrange sa toilette, sa coiffure et le maquillage sur ses joues, as-tu seulement vu ces détails, à défaut de les comprendre ? Ah, si seulement vous pouviez soupçonner comment, dans le temple secret de notre âme, nous percevons ce monde que vous croyez être le vôtre... Non, je rigole, c'est vrai que c'est pas marqué sur sa figure, mais je la connais. Elle s'appelle Condeezza Gowan.

Même Mark, qui n'était pas le gars le plus réceptif de la terre, avait entendu qu'en prononçant ce nom, Vertu avait mis tout le peu de considération qu'elle éprouvait pour cette personne.

— Une amie à toi ?

— Non, pas vraiment. Elle ne sait probablement même pas que j'existe, elle est au-dessus de la plèbe, Mademoiselle Condeezza. Une bêcheuse, une peste, tout ce que je vomis dans cette caste qui s'estime supérieure. Regarde la, je lui fixerais bien son sourire niais sur sa face avec des clous.

— Quel amour fou. Elle t'a fait du tort ?

— Pas à proprement parler, c'est vrai. Je l'ai juste croisée

quelques fois, elle m'a tout de suite déplu souverainement. Tu sais, quand tu rencontres quelqu'un et que sa figure ne te revient pas sans que tu saches pourquoi. Quelqu'un qui t'énerve parce qu'il est trop gros, qu'il parle trop fort, qu'il marche trop lentement, qu'il fait sa cravate d'une façon que tu désapprouves. . . Ça ne t'est jamais arrivé à toi ?

— À chaque fois que je rencontre quelqu'un.

— Ah ? Eh bien moi, c'est surtout elle. Ce n'est pas très rationnel, je le sais, mais. . .

— Ben tu vas pouvoir lui expliquer, elle rapplique par ici, ta copine.

— Oh non. . .

— Excusez-moi madame, mais je crois que votre physionomie me semble familière. . .

— Ah oui ?

— Bien sûr, j'y suis, vous devez être Vertu Lancyent !

— C'est bien moi, mademoiselle Gowan. Mais je suis un peu surprise, que me veut cette reconnaissance ?

— Appelez-moi Dizzie, je vous en prie. Ne soyez pas étonnée, j'ai entendu parler de vous par un ami, messire D'anfrebert. Vous en souvient-il ?

— Tout à fait, répondit Vertu d'un ton mielleux.

— Ah, quelle tristesse, pauvre Célestin.

— Un accident regrettable.

— C'est ça, un accident regrettable. Mais si j'en crois ce qu'on m'a raconté, vous l'avez accompagné durant ses dernières heures, je crois ?

— En effet.

— Ça me rassure de savoir qu'il a pu compter sur le soutien d'une amie à l'ultime instant. Il voulait, je crois, vous proposer une sorte d'association commerciale, c'est ça ? Oh ne soyez pas surprise, nous étions très proches, il me disait tout.

— C'était pourtant un homme discret. J'aimerais bien savoir en quelles circonstances il confiait ainsi ses affaires les plus intimes.

— Tout de suite les allusions déplacées... C'est bien le malheur avec les gens de votre condition, vous ne savez pas rester à la place qui est la vôtre.

— Les gens de ma quoi ?

— Oh, mais excusez ma franchise, je suis confuse. Ce n'est pas mon habitude de me montrer impolie, fût-ce avec mes inférieurs. C'est sans doute que je n'ai pas non plus l'habitude de me retrouver en ce lieu enchanteur en compagnie de voleurs, d'assassins et de prostituées.

— Je vous suggère, mademoiselle Gowan, de ne pas trop clabauder contre les prostituées, ça reviendrait dans votre cas à cracher face au vent. Et pour votre gouverne, apprenez que je viens de quitter le métier.

— Oui, pour une semaine, comme tous les mois.

Le plus fascinant dans cet échange, c'était qu'à aucun moment les voix ne s'étaient élevées, ni jamais les sourires n'avaient quitté les visages des interlocutrices, tout juste s'étaient-ils un peu crispés. Deux jeunes courtisans un peu

éméchés vinrent alors chercher Condeezza afin de jouer à quelque variante galante du colin-maillard, mais avant de se laisser entraîner, elle prit congé en ces termes.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt, Vertu.

— Où et quand il vous plaira, Dizzie.

— Eh bien, conclut Mark, ça réchauffe le cœur de voir que l'amitié que tu as pour elle est réciproque.

— Si la carrière d'assassin à gages t'intéresse toujours, j'aurai peut-être un boulot pour toi, un de ces jours.

26. Les joyeux compagnons

— Vilcabamba? s'exclama Mark quand Vertu raconta ce qu'elles avaient appris. Cette ville fabuleuse existe vraiment?

— Mais bien sûr.

— Par les mânes de mes ancêtres, je croyais que c'était une pure légende, comme Yeshamila¹², Soborruribu¹³, Lyon¹⁴, Yenogolish¹⁵ ou Apoillonia¹⁶!

— Pas du tout, d'ailleurs les ruines ne sont pas bien loin dans les montagnes.

12. La Légendaire cité engloutie toute de nacre et de japse.

13. La légendaire cité perdue des scorpions philosophes.

14. La légendaire cité interdite des hommes-boudins.

15. La légendaire cité oubliée aux rues pavées d'or.

16. La légendaire cité disparue des femmes à poil.

— Incroyable, j'ai hâte d'y être.

La Roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole, disent souvent les gens qui emploient des expressions toutes faites sans les comprendre¹⁷. C'est ainsi qu'après avoir passé la matinée parmi les hautes sphères du pouvoir et de l'argent, nos joyeux compagnons se retrouvèrent dans un milieu bien différent avant même que l'horloge mécanique du Grand Aldebert n'eût piqué midi.

Le Grand Aldebert, c'était ainsi qu'on nommait le beffroi du temple de Saint Aldebert le Prosélyte Malchanceux, prêtre martyr de Miaris qui partit un jour vers les terres boréales évangéliser les Pictetés. Ce qui était, de l'avis même de ses contemporains, une étrange idée, tant la réputation de sauvagerie de ces malfaisantes tribus adoratrices des Abominations Très Anciennes n'était plus à faire. Et de fait, lorsque les Pictetés eurent poliment écouté le prosélyte vanter les mérites de la charité, de la compassion et de la repentance, ils lui rétorquèrent qu'il était temps de passer à table. Ils n'en laissèrent qu'un ongle de petit orteil, fièrement exposé dans le reliquaire d'argent du temple dont nous parlons présentement, et dont le seul intérêt pour notre récit est de dominer le quartier de Saint Aldebert auquel il donne son nom.

Tout ça pour dire que le quartier n'était pas reluisant. Sis

17. Apprenez que le Capitole est le nom que l'on donne à la mairie de Toulouse et que la Roche Tarpéienne est un certain endroit connu des initiés pour être le lieu d'un intense trafic de cannabis.

au nord-ouest de la grande cité, sous les murailles oxydées, l'endroit était réputé dangereux de jour comme de nuit et la milice n'y patrouillait que six par six, en cuirasse lourde et arbalète à la main. Si les pas de nos braves les y menèrent, ce n'est toutefois pas par hasard ni par imprudence, mais par nécessité, en effet, ils avaient décidé de suivre le conseil de madame Mystiflus et de recruter quelques arsouilles. Hélas, leurs finances ne leur permettaient pas d'engager de véritables aventuriers, qui réclament en général une avance sur leur part du trésor lorsque l'affaire est aussi hasardeuse. Par contre, Wahg-Ork et Nilbor prétendirent tous deux avoir quelques relations dans le quartier qui ne feraient pas tant de manière et n'attendaient qu'une vague promesse de butin pour tirer les glaives des fourreaux, aussi se mirent-ils en route, espérant que leur nombre, leurs armes et leurs mines peu amènes tiendraient à distances les brigands du coin.

C'est dans la taverne du « Singe aux Trois Tomates » qu'ils rencontrèrent les amis de Wahg-Ork, Chourg le Balafre et Dorg le Cruel, qui se présentèrent fièrement comme des orks renégats (il semblait à les entendre qu'en effet, certains orks ne fussent pas renégats). Ils eurent l'air poliment attentifs lorsque Nilbor leur expliqua les modalités de partage du trésor, et beaucoup plus éveillés lorsqu'il aborda la question des « règles d'engagement », c'est-à-dire qui il serait possible de tuer, quand, comment et pourquoi. La largesse desdites règles sembla les réjouir ô combien ! L'étiquette en ces lieux voulait qu'on ne se mêle pas des affaires des

autres clients, pourtant, un bonhomme louche assis seul à la table voisine n'avait rien perdu de la conversation. C'était un grand gars de type occidental, le dessus du crâne dégarni mais encore jeune, très maigre, presque squelettique. Ses gestes étaient lents et réfléchis, mais yeux mobiles très enfoncés dans les orbites trahissaient une certaine tension. Il se nomma Thangar le Serpent, expliqua qu'il était fort frondeur et escrimeur passable, qu'il avait besoin de quitter urgemment la ville avec si possible quelque argent devant lui, et qu'il se verrait bien accompagner le groupe un bout de temps, si l'aventure ne s'éternisait pas. L'homme n'inspirait qu'une confiance très limitée, mais ils n'étaient pas partis pour embaucher des premiers communians, aussi lui donna-t-on rendez-vous comme aux deux autres au faubourg de la Porte du Nord, à la fermeture, avec ses armes et son matériel.

Un cimetière jouxtait le temple de Saint Aldebert. En vertu d'une coutume obscure et à mon avis idiote, les malfaiteurs pouvaient trouver asile dans les enceintes sacrées et s'y mettre à l'abri des poursuites de la milice. Il y avait bien d'autres enceintes sacrées à Baentcher, mais celle-ci était dans un quartier peu surveillé par la maréchaussée, proche de la muraille (dont l'imperméabilité était très relative quand on connaissait les bonnes personnes et qu'on avait quelques bonnes pièces à leur glisser), et de surcroît, les caveaux étaient larges et confortables, de vraies petites maisons. En somme, c'était un endroit très populaire parmi

la gent crapuleuse, dont la réputation de dangerosité dépassait d'ailleurs la ville. C'est donc là qu'ils trouvèrent les trois exquis gentlemen recommandés par Nilbor, messires Khodbaar le Borgne (car il était borgne) et Roghûr le Boiteux (car il boitait) et Khankras le Pendu (qu'il valait mieux ne pas interroger sur l'origine de sa raideur nucale et de la cicatrice hideuse autour du cou). Il s'agissait de trois mercenaires expérimentés, sans doute plus proches de la dernière bataille que de la première. Le premier aurait été blond comme les blés s'il avait eu l'habitude de laver sa longue chevelure de barbare, l'autre était tondu et portait une barbe noire, fournie et soignée, presque digne d'un nain, le troisième avait le type rouquin à large face des îles de l'occident. Tous trois avaient fréquenté naguère la salle du maître archer, aussi avait-il pu sonder leur compétence et leurs qualités d'âme (cette dernière mesure ne requérant pas une sonde bien longue). Eux non plus ne firent aucune difficulté, si ce n'est qu'ils se plainquirent d'être dans le plus grand dénuement et réclamèrent qu'on leur fournisse des épées et des arcs afin qu'ils puissent se battre, une requête des plus légitimes, convenons-en. Lorsqu'on leur demanda s'ils connaissaient quelques autres amateurs ayant les qualités requises (on n'alla quand même pas jusqu'à prononcer l'expression « dignes de confiance »), ils se concertèrent avec gravité et tombèrent d'accord sur un quatrième larron, Skork la Vérole, un petit bonhomme au visage grêlé comme la surface lunaire, et aussi causant que celle-ci, qui devait

son séjour au cimetière à un duel au cours duquel il avait estropié un quelconque fils de notable, quatre mois plus tôt. Taciturne et efficace de réputation, il présentait en outre l'avantage certain de fournir son matériel, cotte de mailles, rondache d'acier, cimenterre et arbalète.

Madame Mystiflus avait parlé d'une vingtaine d'ennemis, ils n'étaient pas encore à parité. Roghûr se souvint alors de deux guerrières qu'il appelait « les jumelles », et qui, selon lui, accepteraient sûrement ce genre de travail. Curieusement, lorsqu'on lui demanda comment il avait entendu parler d'elles, le bancal guerrier fut dans l'incapacité de fournir une réponse cohérente. Ces fameuses guerrières disaient aussi quelque chose à Thangar et Skork, qui étaient prêts à jurer qu'elles avaient accompli de grands exploits guerriers, mais lorsqu'on leur demanda de citer ces prouesses, ils furent eux aussi frappés de mutisme.

Moyennant quoi, bien que diffuse, la renommée de ces dames semblait idoine à l'emploi auquel on les destinait. Ils quittèrent donc le quartier et longèrent le Xno pour trouver le Pont Salangoor IV, sur un côté duquel on avait bâti des petites maisons appartenant à des changeurs et d'autres négociants que les remugles des troupeaux et le tapage de la circulation ne rebutaient pas. Les deux femmes logeaient encore là, dans une chambre aussi louée que miteuse mais qui avait une jolie vue sur l'eau. Pourquoi les surnommait-on les jumelles, là, c'était un mystère, il était évident qu'elles n'étaient pas sœurs, et probablement même pas du même

peuple. La première, Nila la Furie, était une amazone sculpturale qui dépassait même Mark d'une demi-tête. Tout ce qu'on voyait d'elle, c'était du muscle, du cuir, des cheveux noirs et un sourire à effrayer un troll. Elle avait l'air de taille à affronter les goules de l'enfer, à main nue et en rigolant. En jetant un œil distrait à ses armes, nos amis apprirent qu'elle avait une prédilection pour la hache à deux tranchants, mais elle assura connaître aussi l'art des couteaux de jet. Sa camarade était Gloria la Bonne Copine. Petite, blonde, un peu rondouillarde, d'abord très sympathique, pas forcément le profil idéal pour ce type d'aventure. Elle avait l'air de taille à affronter les lemmings de l'enfer en poussant des petits cris affolés. Mais apparemment, l'une n'allait pas sans l'autre. Tous les goûts sont dans la nature, les aventuriers ont l'esprit large. Alors on eut deux compagnons de plus.

On était donc seize. En comptant sur l'effet de surprise et la bienveillance de Myrna, on pouvait s'en tirer comme ça. Nilbor passa à sa salle d'armes pour s'emprunter quelques arcs et une ample provision de flèches, et l'on vendit l'un des rubis du golem de bronze pour acheter d'occasion des glaives militaires de type commun, des vestes de cuir épais, des casques et de petits boucliers de bois pour compléter l'équipement de ceux qui en manquaient. Ils firent aussi l'acquisition quatre bœufs et de deux chars, qu'ils remplirent de tout un bric-à-brac de sacs, cordes, torches, parchemins pour dessiner des cartes, toises pour faire des

plans, cage et fers pour emprisonner les monstres, et autres saletés qu'ils se firent refiler par un marchand sans scrupules qui faisait fortune en vendant aux aventuriers novices toutes sortes de choses dont ils n'auraient jamais besoin.

Le jour déclinait lorsqu'ils franchirent, le cœur lourd, la porte monumentale qu'on n'allait pas tarder à refermer derrière eux. Ce n'est pas une petite chose que de partir à l'aventure, et tous avait conscience que, probablement, certains d'entre eux ne reverraient jamais les ruelles de Baentcher (nonobstant, chacun était fermement convaincu que ça tomberait sur le voisin). Le temps commençant à fraîchir, un triste crachin commença bien vite à les humecter. Arrivés au point de rendez-vous, ils eurent la satisfaction de trouver leurs recrues occupées à jouer aux dés leurs gains futurs et hypothétiques et à comparer leurs muscles, leurs cicatrices et leurs félonies respectives.

— Holà, ma troupe ! s'exclama Nilbor Tout le monde est là à ce que je vois.

— Ouais, prêts à partir, répondit Khodbaar le Borgne. Mais avant, on a une revendication.

— Allons bon, je croyais que le marché était clair dès le départ... Dis toujours.

— On voudrait savoir comment on s'appelle.

— Comment on s'appelle quoi ?

— Oui, on en a discuté avec les copains, et il faut un nom pour la compagnie. Parce qu'on part à l'aventure. Il faut un nom, sinon ça porte malheur.

— Il a raison, approuva Wahg-Ork, tout le monde le dit.

— C'est quoi ces superstitions ridicules? Bon, si vous y tenez... Mettons qu'on est la Compagnie... la Compagnie... Est-ce qu'on a une particularité remarquable qui nous unit? Je ne sais pas moi, comme la Compagnie des Rouquins Furieux, ou la Compagnie des Redoutables Amateurs de Poires Belle-Hélène?

— La Compagnie des Amateurs d'Or? proposa Mark.

— Sauf que ça fait un peu pléonasme avec le fait qu'on est des aventuriers.

— La Compagnie Normale? dit Vertu. Ou la Compagnie Ordinaire. La Compagnie Banale.

— Vu qu'on n'a pas de particularité, on pourrait s'appeler la Compagnie Générale, dit alors Thangar le Serpent.

— Ouais, grogna un des orks. Général ça fait sérieux. Ça fait chef de guerre.

Un éclair zébra le ciel sombre, bientôt suivi par de vigoureuses trombes de pluie comme il en survient parfois au printemps. Ce qui donna une idée à Belam.

« La nature nous approuve et nous inspire, comme le chantait l'abbesse Hildegaarden Von Bing dans son lied 'Muti ich höre den Bus'. Que diriez-vous d'honorer l'élément liquide, source et condition de toute vie? Je propose la Compagnie Générale des Eaux. »

La nuit tombait, et c'est à la lueur des flambeaux, à quelque distance des murailles, qu'ils rendirent hommage à Myrna

en consacrant à la déesse muette quelque monnaie de bronze et de menues provisions qu'ils abandonnèrent sur le bord du chemin. Cette déesse apportait, c'était bien connu, la bonne fortune à quiconque lui consacrait quelque attention. Il était commun dans les terres du nord que des aventuriers rendissent visite au temple de Myrna avant de se mettre en quête, même les moins superstitieux des athées sacrifiaient volontiers à cet usage, ne serait-ce que pour entretenir le moral des autres. C'est un fait peu connu, mais cependant véridique, que nombre d'aventuriers sont des gens pieux. L'aventure est un métier risqué, et le secours de la foi est précieux à qui erre dans la steppe avec un poignard ébréché à la ceinture une tribu de sauvages mangeurs d'hommes à ses trousses. La légende selon laquelle les arpenteurs de donjons seraient une confrérie de blasphémateurs sans dieu vient probablement du fait qu'une compagnie compte souvent des gens de toutes origines et de toutes religions, et que si vous devez remettre votre vie entre les mains d'un païen, vous avez tout intérêt à garder pour vous ce que vous pensez de son culte. Ces circonstances vous invitent tout naturellement à une certaine modestie dans les paroles, les vêtements et les coutumes. Ainsi, même si aucun d'entre eux ne l'aurait avoué, le fait qu'un prêtre de Myrna soit de l'expédition fut une des raisons majeures qui poussèrent les nouveaux compagnons à rejoindre une équipée à l'issue aussi incertaine.

Une fois les libations accomplies selon les rites, la compa-

gnie se mit en route, profitant de ce qu'ils n'avaient pas sommeil pour faire quelques lieues sur la bonne route du nord, à la lumière d'une lanterne.

27. Les Lamantains

Mais le crachin glacé eut bientôt raison de leur résolution, et c'est à l'abri d'une chapelle de Myrna qu'ils finirent paisiblement la nuit. La matinée était bien engagée lorsqu'ils s'éveillèrent et firent chacun quelque exercice à sa façon avant de se mettre en route.

Mark et Djilel avaient repris leurs montures, quant à Nila et Gloria, elles partageaient la croupe d'une jument noire et rousse particulièrement robuste, sans doute issue d'une race élevée pour la guerre. Les autres se partageaient l'espace disponibles sur les deux chars, ou bien marchaient fièrement à pied, parce qu'il y avait des dames. La randonnée était plaisante, les nuées n'arrosaient plus que par intermittence, s'entrouvrant parfois pour dessiner sur les campagnes vallonnées des îles de lumière aux contours flous. Mais durant l'après-midi, ces éclaircies se firent plus rares avant de disparaître tout à fait, et le plafond gris descendit. Et comme insensiblement, de virage en détour, ils progressaient en altitude, ils finirent par se retrouver tout à fait dans la purée de pois. C'est à ce moment que la route bifurqua dans quatre directions différentes, et que d'assez vives

discussions débutèrent.

— On est paumés.

— Mais non, c'est par là. Ou par là.

— Je vais faire le truc du doigt mouillé.

— Y pleut, ducon.

— Cette route est meilleure, regardez.

— Par ici ça monte.

— Oui mais par ici ça descend.

— De quel côté ça pousse, la mousse, déjà ?

— Saloperie de GPS, on capte rien ici. . .

— Je pense que c'est par là, mon instinct ne me trompe jamais.

— Par là ?

— Non, par là.

— C'est pas de là qu'on vient ?

— Par ici, ça va vers l'est, je crois.

— 'tain, il est super moussu, cet arbre.

— Tu sais ou tu peux te la mettre, ta sphaigne ?

— Vas-y, marche-moi dessus tant que tu y es.

— Oh, du calme.

— Bouscule-moi encore et je te transforme en poulet.

— C'est pas moi c'est mon cheval.

— Tu vas bientôt chevaucher un poulet.

— Eh, les gars, où vous êtes ? Déconnez pas !

Finalement, ils arrivèrent à se convaincre qu'un chemin qui descendait et qui était en assez bon état devait être la route du Bois Portefaix. Personne ne protesta quand fina-

lement, le chemin se mit à monter assez raide, et quand il s'avéra que s'il était en bon état, c'est qu'il était rarement emprunté. Si l'on connaît un peu la psychologie humaine, on ne s'étonnera pas de ce comportement qui fait qu'un groupe s'entête dans une attitude erronée là où un individu raisonnable aurait rebroussé chemin. Chacun se reconforte en voyant ses compagnons progresser sans hésiter, et chacun fait mine d'être sûr de lui afin de ne pas passer pour une lavette. C'est un travers lamentable de notre espèce que d'autres, plus doués que moi-même, ont déjà souligné mieux que je ne saurais le faire, je ne m'appesantirai donc pas sur ce lamentable instinct moutonnier.

En cette saison, la nuit tombait tard, et ils le savaient. Lorsque l'obscurité enveloppa leurs sens et s'insinua dans leurs âmes, ils surent qu'à l'évidence, ils n'étaient pas sur la bonne route, et commencèrent à se quereller, sans toutefois faire demi-tour. Fort heureusement, Belam découvrit, sur le bord du chemin, une borne de pierre haute comme la hanche d'un homme robuste, gravée de symboles cryptiques qu'il put toutefois lire.

— Myrna soit louée, elle a tracé notre chemin jusqu'à des hommes pieux. Je sais où nous sommes, continuons, nous allons bientôt arriver.

— On est où, alors ? demanda Nilbor.

— Au plateau de Castelbouc, la terre des Lamantains chantée par le barde Ophyure de Xathopet. Ce chemin mène à Cendrelune, leur bourg. Bien qu'ils suivent les préceptes de

Miaris, et non de Myrna, ce sont des gens de bien qui ne refuseront pas l'hospitalité à des voyageurs égarés. Pour peu que nous respections leurs coutumes, bien sûr.

— Leurs coutumes ?

— Vous ne connaissez pas les Lamantains ?

Personne ne connaissait les Lamantains. Il faut dire qu'ils vivaient quasiment en autarcie et ne cherchaient pas la publicité. Les Lamantains étaient un remarquable petit peuple vivant en communauté soudée dans une modeste bourgade retirée du monde, juchée au centre d'un minuscule plateau cerné de combes obscures et des contreforts escarpés du Portolan. L'eau était rare, puisée profondément dans les entrailles crayeuses de la terre ou patiemment thésaurisée au sein de grandes citernes souterraines tapissées de glaise. De rares dolines permettaient la culture des légumes, le reste de ce pays étant dédié à l'élevage du mouton et à l'exploitation d'une forêt d'altitude. Les Lamantains vivaient chichement, mais dans la dignité, car cette vie de labeur et de pauvreté, ils l'avaient librement choisie. Ils étaient en effet issus d'une congrégation d'hommes pieux, dévots de Miaris de stricte observance, convaincus que le tumulte et la corruption du monde étaient irrémédiables et que les hommes de bien (eux, donc) devaient aller s'installer à l'écart de ces turpitudes pour y attendre l'apocalypse à l'abri du péché. La vie du Lamantain était régie par des commandements stricts, des lois rigides qui ne connaissaient pour punition que la flagellation ou le ban-

nissement. Il fallait sans faute communier aux trois offices de la journée, travailler dans les champs sans se plaindre (que sont les souffrances du cultivateur comparées à celles de Saint Formaldéhyde l'Écorché?) et sans chanter (la musique est manifestation du démon qui s'empare de l'esprit comme du corps, disait Saint Théodolithe le Sobre), se coucher avant la nuit tombée, se lever avant l'aube, ne pas manipuler d'argent entre frères Lamantains (mais certains frères avaient le privilège de commercer ponctuellement avec l'extérieur au nom de la communauté afin de se procurer ce qui était indispensable et ne pouvait absolument pas se fabriquer sur place), ne manger que ce qui était conforme aux interdits alimentaires de la communauté (les listes, exceptions et jurisprudences occupaient trois volumes), s'abstenir de toute habitation charnelle, ne jamais mentir par action, par omission ou par inadvertance, et bien sûr ne jamais voler, tuer, escroquer, blasphémer, piller les troncs et autres points sur lesquels s'entendent la plupart des civilisations.

— C'est quoi, l'habitation charnelle?

— Euh... eh bien, dame Vertu, l'habitation charnelle, c'est... en fait, c'est la matière même de votre profession. Voilà.

— Voleuse?

— Non.

— Ah.

Effectivement, comme Belam l'avait prévu, les Lamantains

n'avaient pas attendu qu'on le leur demande pour les inviter à dîner. Il y avait, à Cendrelune, un bâtiment plus grand que haut, composé d'une unique pièce aux murs de pierre et au toit de bois soutenu par des piliers d'if, et qui servait aux diverses manifestations, réunions et autres congrès de la vie courante que leur nature triviale interdisait de séjour dans le temple, qui était un lieu sacré. On l'appelait « la Salle des Fêtes ». On les installa sur des tréteaux et leur servit une soupe de poireaux et de navets (les Lamantains sont végétariens, sauf certains jours où certains d'entre eux peuvent manger certains animaux abattus selon certains rites dans un ordre précis, avec des instruments spéciaux et préparés selon des recettes particulières, généralement pas bonnes). Nos compagnons notèrent bien vite que si la congrégation leur offrait le gîte et le couvert, ils ne mangeaient pas avec eux.

— Mais non, ce n'est pas empoisonné, expliqua Belam. Qu'est-ce que vous allez imaginer là ? Ce ne sont pas des sauvages, ce sont de braves Lamantains. C'est juste qu'ils n'ont pas le droit de partager le pain avec des gentils.

— Je ne me considère pas exactement comme gentil, s'offusqua Mark. J'ai pillé des...

— Un gentil, c'est quelqu'un qui ne partage pas la foi. En fait, c'est un terme plutôt en usage dans le culte de Myrna, le mot qu'ils utilisent est « powindah », une sorte d'hérétique...

— Ah, d'accord. Et ils ne nous adressent pas la parole parce

que...

— Pareil. Ils n'ont pas le droit de parler aux étrangers, sauf certains d'entre eux, mais uniquement de jour, pour ne pas offusquer je ne sais quel prophète.

— Si j'ai bien compris, pour les chansons, le vin et les putains à la croupe grasse, c'est raté pour ce soir.

— Je le crains.

— C'est gai.

Il semblait que les usages locaux bannissent aussi les fantaisies vestimentaires. Les femmes portaient toutes une longue robe noire sans fioriture particulière et une petite coiffe blanche de tissu amidonné. Les hommes pour leur part se contentaient d'amples vêtements noirs, de fortes bottes et d'un chapeau à large bord, utile pour se protéger du soleil pendant les travaux des champs. Les enfants, quel que fût leur âge, s'habillaient exactement de la même manière, seuls leurs jeux et leurs piailllements mettaient quelque joie dans cet étrange banquet. Mais ce fut de courte durée, car bientôt la salle se vida, et on laissa les impurs *powindahs* se livrer à leurs honteuses pratiques dans le secret de la Salle des Fêtes, qu'on se promit secrètement de désinfecter dès qu'ils seraient partis.

En l'occurrence, les honteuses pratiques consistèrent à faire quelque toilette pour se débarrasser des poussières de la route, à s'allonger dans un coin et à souhaiter bonne nuit aux autres. Il faut dire que vingt bornes derrière quatre bœufs puants ôteraient assez radicalement toute idée dé-

placée au satyre le plus pervers. Cependant, les fatigues du voyage n'empêchaient pas que l'esprit aiguisé de Vertu avait peine à trouver le sommeil avant d'avoir résolu toutes les questions de la journée.

— Mais j'y pense, mon père, il y a un problème dans votre histoire.

— Un problème ?

— Il y a ici des hommes, des femmes et des enfants. S'ils n'ont pas le droit à l'habitation charnelle, comme vous dites, d'où sortent donc ces joyeux bambins ? Vous avez dit qu'ils étaient là depuis plusieurs générations. . .

— Euh. . . c'est un peu gênant.

— Il en faut beaucoup pour me gêner.

— Les Lamantains ne partagent pas la couche de leur femme, et comme vous l'avez soupçonné à juste titre, ils ont été rapidement aux prises avec le problème de renouvellement de la population. Ils ont longtemps prié Miaris pour obtenir de leur déesse la grâce d'avoir des enfants sans se livrer au péché de chair, qu'ils ont particulièrement en abomination.

— Et ça a marché ?

— Bien sûr que non. Un jour d'automne, de désespoir, certaines femmes sont montées à la montagne, au lieu dit « les sources de Malebranche », afin d'y faire retraite. La nuit, elles priaient, priaient et priaient encore, et le jour, elles construisaient un petit sanctuaire de bois et de pierre au pied de la source, buvant l'eau sacrée et ne se nourrissant

que des champignons qui poussaient là. Chaque nuit, elles progressaient un peu plus dans leur cheminement spirituel. Et un soir, miracle, elles furent exaucées !

— Hein ?

— Exactement. Elles furent visitées par des anges, qui les conduisirent à l'épéctase de l'apôtre. Le lendemain, elles redescendirent au village, et dans les semaines qui suivirent, il s'avéra que certaines se trouvèrent enceintes. Depuis cette date, toutes les femmes Lamantines qui veulent concevoir se rendent en retraite à Malebranche, au début de l'automne, et renouvellent le rituel, c'est la fête de la « Bénédiction Créatrice ». C'est pour ça qu'on surnomme les Lamantains « les Fils des Anges ».

— C'est incroyable. Mais c'est une histoire merveilleuse, pourquoi est-ce que ça devrait être gênant ?

— Ben... comment dire... Tout d'abord, vous devez savoir qu'il y a, parmi les champignons de la forêt qui poussent à l'automne, pas mal de variétés qui ont des propriétés étonnantes sur l'esprit humain, particulièrement sur l'esprit de quelqu'un qui est déjà un illuminé à la base. Par ailleurs, dans la vallée qui se trouve de l'autre côté de la montagne, il y a un autre village appelé Parmensoufle, qui n'est pas du tout peuplé de Lamantains. À chaque automne, les hommes jeunes et célibataires se rassemblent autour d'un ancien qui les emmène faire une retraite spirituelle dans les hauteurs. C'est ce qu'ils appellent la fête rituelle du « Trop Cool On Va Fourrer Les Bigotes ».

— Ah bon... Je me disais aussi...

— C'est pour cette raison qu'on surnomme les Lamantains « les Fils de Cocus ».

— Comme quoi, quand on creuse, il y a toujours une explication logique.

Rassérénée par la constance de certaines choses dans l'univers, elle s'endormit aisément et bientôt sombra dans le sommeil, laissant Belam en proie aux secrets tourments de son âme.

28. Le pêcheur

Le lendemain matin, ils se levèrent un peu plus tôt qu'ils en avaient l'habitude, éveillés par l'agitation du village, et constatèrent au bout d'un moment que leur prêtre manquait à l'appel. Ils ne s'en émurent pas plus que ça et commencèrent à préparer leur paquetage, puis sortirent prendre l'air frais du matin. C'était un vrai réconfort de voir comment, en une nuit, le vent frais du nord avait chassé les nuages et laissé place à l'azur profond et pur que l'on peut trouver en altitude. Ils saluèrent leurs hôtes aussi civilement qu'il était possible compte tenu de la mutité que ces derniers s'imposaient, puis se mirent en quête de leur compagnon, qui ne les avait pourtant pas abandonnés, puisqu'il avait laissé ses affaires derrière lui. Soudain, une clameur courroucée se fit entendre en lisière du village. Aussi-

tôt, ils accoururent, et virent alors Belam en position désavantageuse, traîné sans ménagement par trois Lamantains costauds et apparemment très en colère hors d'une sorte d'étable sise en haut d'une colline. Ils le jetèrent alors à plat ventre sur le chemin et se saisirent de bâtons, décidés à lui faire passer un mauvais quart d'heure.

« Holà, dit Nilbor, c'est quoi ce cirque ? »

L'aventurier avait l'allure autoritaire de celui qui a l'habitude d'en imposer, et portait l'épée à son côté, ce que les indigènes remarquèrent. Ils s'arrêtèrent donc aussitôt, ce qui permit au prêtre de rejoindre ses compagnons, mais se turent obstinément. Puis un homme plus âgé, sans doute une autorité, s'avança rapidement et discuta à l'oreille des trois autres tandis que la foule s'amassait. Après quelques explications, les yeux du notable s'arrondirent et sa face vira au cramoisi, puis il fit mine à son tour de prendre un bâton.

— Holà, personne ne touche à mon prêtre ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Votre... prêtre, comme vous dites, s'est rendu coupable d'un sacrilège abominable tel qu'il ne s'en est jamais commis sur notre terre depuis que nous l'occupons. Il n'y a qu'une seule punition pour de tels actes. Écartez-vous, la justice doit parler.

— Et il a fait quoi, au juste ?

— C'est si abominables que l'évoquer est déjà un péché. Partez au loin, emmenez avec vous la scélératresse de vos existences impures, et laissez-le nous afin qu'on fasse ce qui

est juste.

— Je croyais que Miaris était une déesse de paix et de charité, essaya Vertu, on m'aurait donc menti ?

— Miaris est en effet une déesse de paix et de charité, comme ce pourceau pourra d'ailleurs le constater par lui-même dans quelques minutes puisqu'il va bientôt comparaître devant elle.

— Allons, allons, un peu de tempérance, je vous prie. Cet homme est notre compagnon, nous sommes lié à lui tout comme vous-mêmes êtes liés les uns aux autres. Laisseriez-vous un des vôtres être exécuté par des étrangers sans rien faire pour le sauver, alors même que vous ignorez le crime qui lui est reproché ? Dites-nous au moins de quoi il retourne, nous pourrons alors éclaircir cette affaire et tous ensemble prendre les mesures qui s'imposent.

— Il a... ah, c'est dur à dire. Il a commis le péché de chair !

— Le péché de chair ? C'est une grave accusation, en effet. Mais y a-t-il eu des témoins ? Lequel a vu ce qui se passait ?

Un des Lamantains se pencha à l'oreille de l'ancien.

— Cet homme a aperçu en partie la scène, puis il a fermé les yeux, comme le lui commandent les écritures. Mais les cris des coupables étaient suffisants pour comprendre ce qu'il se passait, il a alors pris deux justes avec lui pour châtier l'impur, comme il est écrit.

— Donc, si j'ai bien suivi, il n'y a pas eu exactement de témoin oculaire ?

— Pas à proprement parler, non.

— Dans ce cas, ce n'est pas une preuve. Des cris, ça peut être dû à n'importe quoi. Qu'on fasse donc comparaître ici la victime, son témoignage nous éclairera.

— La victime ne peut pas témoigner.

— Et pourquoi ?

— Parce que la victime est une brebis.

Belam prit l'air le plus dégagé possible. Tout le monde était consterné, sauf Djilel qui désigna le fornicateur ovin d'un index sale en ricanant bêtement, avant de se prendre une volée de Mark sur le dessus du crâne. Un murmure outré et persistant parcourait maintenant l'assistance, parmi laquelle un nombre alarmant de personnes avaient à la main des fourches, des serpettes, des fléaux à céréales, des torches et des fagots de petit bois. La situation virait à l'émeute, et rien ne semblait de nature à contenir la fureur des Lamantains. Certes, nos coquins étaient tous de rudes combattants bien équipés, mais ils étaient à vingt contre un, et les vingt étaient des fanatiques religieux. Quant à abandonner Belam à son triste sort, c'était hors de question. Vu que c'était lui qui payait. Par bonheur, Mark, qui avait l'habitude de ces situations, prit les devants avant que les choses ne dégénèrent.

— Amis Lamantains, vous nous avez convaincus. Toutefois, étant moi-même un homme pieux, je ne puis en toute conscience laisser des purs tels que vous salir leurs mains en des travaux de boucherie indignes de votre exigence morale. Voici pourquoi je me propose de procéder moi-même

à l'exécution, comme le prescrit ma religion.

— Vous y tenez ?

— J'y tiens. Certes, je ne partage pas votre foi, mais selon les préceptes de Saint Onsbar, Belam a pêché et doit être châtié, en vertu des prescriptions du vénérable Onstyr d'Issy.

— Ah oui ?

— Mais si vous le permettez, je dois auparavant procéder à la bénédiction selon le rite de Ventrater. Tout d'abord, l'omélie d'Atroy.

— Faites, alors.

— Tout d'abord, vous voulez baisser les yeux et bien clore vos yeux quelques minutes pour... euh... en signe de soumission à Dieu. Tel qu'il est prescrit dans les tablettes de Kassos.

— Très bien. Mais quelle est votre religion, au fait ?

— Je suis Unitariste Presbytérien de la Génuflexion. Je commence la prière : un, deux, trois...

Les aventuriers leur avaient bien mis cinquante mètres dans la vue lorsque les Lamantains se mirent à leur courir après dans le vert alpage. C'était un avantage précaire, car ce n'est pas avec leurs chars à bœufs qu'ils avaient des chances d'échapper à l'ire de la foule, toutefois, ils avaient quelques secondes pour réfléchir à la situation.

— Sook, tu as quelque chose pour les ralentir ?

— Ouais.

Un instant plus tard, une boule de feu ronfla à quelques centimètres au-dessus de la terre aride du plateau et ex-

plosa parmi la foule, causant bien des tourments. Quelques mortels projectiles magiques allèrent frapper les plus hardis des Lamantains, avant qu'à leur tour, les archers et frondeurs du groupe ne provoquent un tir de barrage, histoire de doucher définitivement les humeurs vindicatives de la populace. Pour être sûre d'avoir la paix, Sook leur invoqua même trois gorilles sanguinaires, ainsi restèrent-ils bien sagement sur leur colline le temps que ces brutaux aventuriers s'éloignent avec leur épées, leurs sortilèges démoniaques et leurs fréquentations bestiales.

29. Les araignées rouges

— L'avantage de cette histoire, c'est que maintenant, vous ne me reprocherez plus mon ancien métier.

— Je ne vois pas le rapport.

— Vous connaissez le proverbe « qui couche avec des moutons fait pas la morale aux putains » ? Bon, je viens de l'inventer, d'accord...

— J'attire votre attention sur le fait que ce n'était pas exactement un mouton, mais une brebis.

— C'est quoi la différence ?

— Je ne me vautre pas dans l'homophilie, madame, je ne mange pas de ce pain-là moi.

— Arf, c'est la meilleure ! Eh, on voit la paille qui est dans l'œil de son voisin, hein...

— Vous ne pouvez pas comprendre, c'est religieux.

— Allons bon.

— Parfaitement. Permettez-moi de citer le Livre des Objurgations, Section 27 verset XIV : « Tels sont les commandements, les lois et les coutumes par-delà de Myrna, et tu iras bénir parmi les terres sauvages, et nul ne te sera étranger, ni de la terre, ni des plantes, ni des animaux qui marchent, qui rampent, qui nagent et qui volent, et tu iras parmi eux comme tu vas parmi tes semblables, et il en ira ainsi de la visitation des bêtes, car tu chasseras le mal de la maison que Myrna t'a donné en héritage. » C'est pourtant clair.

— Eh ? Ça veut dire que tu dois baiser les moutons, ça ?

— D'après les Commentaires Œcuméniques de Maronfle d'Éphesse au concile de Nicée, oui. Je dois cependant concéder que cette opinion n'est pas très consensuelle. Il y a eu une controverse très intéressante...

Ils poursuivirent la discussion théologique jusqu'à arriver enfin en lisière du Bois Portefaix. Même sous le soleil éclatant d'un clair début d'après-midi, les hautes ramures des ormes lentement balancées dans l'air tiède paraissaient sombres, presque noires. Il fallut un instant à nos compères pour s'apercevoir que cette agitation elle-même était anormale, car il n'y avait pas un souffle de vent. Et à mesure qu'ils se rapprochaient de la forêt, les paillements des oiseaux, les glapissements des lièvres et des lapins, et jusqu'aux stridulations des insectes se faisaient plus rares, jusqu'à mourir lorsqu'ils arrivèrent sous les inquiétantes fron-

daisons. Il n'y avait pas de transition entre la plaine pelée et le domaine des grands arbres, séparés aussi clairement que par un trait de craie. Le chemin faisait mine de continuer dans la végétation comme si de rien n'était, mais serpentait tant qu'il était impossible de deviner quelle direction il prenait quelques pas plus loin. Un peu avant de s'engager, on ne pouvait manquer de remarquer une borne plantée à gauche de la route, toute de pierre blanche et pas plus haute que le genou. Le temps l'avait érodée de telle sorte que, quelle que fût sa forme à l'origine, il n'en restait qu'un rogaton en forme de pain de sucre, mais il était indubitable qu'en des temps reculés, une main bienveillante l'avait plantée là en signe d'avertissement, de rappel.

— Ah oui, au fait, ça me revient maintenant, le bois est maudit.

— Hein ? gloussa Mark.

— Euh... oui, précisa Belam, je me disais bien que ça me rappelait quelque chose, cette histoire de Bois Portefaix. On dit que jadis, la région vit un parti de nobles héros terrasser un puissant seigneur maléfique qui, dans un dernier souffle, eut encore la force de condamner ce lieu.

— Mais il faut s'attendre à quoi, précisément ?

— D'après la légende, il est dit que le Noir Seigneur, jaloux de l'amitié indéfectible qui liait les défenseurs du bien et du bon, jura que chaque fois qu'un groupe d'amis jurés passerait par le Bois Portefaix, ils auraient à subir la cruelle perte de l'un des leurs. Pour prix du passage, le bois prélève une

âme, toujours.

— Parfait. On ne craint rien, il n'y a pas d'amitié parmi nous.

— De toute façon, je disais ça, ce n'était que pour votre culture. Tout ceci n'est bien sûr qu'une pittoresque superstition paysanne qui ne vaut que pour son intérêt ethnologique.

Là-haut, un corbeau coassa un assentiment goguenard aux paroles du prêtre. Faisant mine de rien, le groupe s'ébranla et pénétra dans l'obscurité humide du Bois Portefaix.

Le Bois Portefaix n'était décidément pas le lieu idéal pour se balader en famille le dimanche après-midi. À mesure qu'ils s'y enfonçaient et que la température diminuait, les sens en alerte de nos aventuriers voyaient, entendaient et sentaient des choses à la limite de ce qui était perceptible, qui évoquèrent même aux plus rationnels les souffles des trépassés, les frôlements des âmes perdues, les lamentations des esprits errants et fous.

— Vous avez déjà entendu parler des araignées rouges ? s'enquit soudain Nila.

— Ah oui, c'est une vraie saloperie, affirma Belam d'un ton péremptoire. Enfin, je veux dire, puisse Myrna nous protéger de ce fléau !

— Ah bon ?

— J'avais des rosiers dans mon jardin, de très belles plantes, j'en étais ravi. Ce n'étaient pas cette variété commune qu'on trouve un peu partout, non, c'était pour moitié des Calices

d'Or du Méripontain et pour moitié des Gorges de Sang cultivées chez un horticulteur qui était un ami de ma mère, mais c'est une autre histoire. Et donc un jour, ces saletés d'araignées rouges sont arrivées, et vous me croirez ou non, mais deux mois plus tard, tous mes rosiers étaient par terre, tout juste bons à faire du compost.

— Non ?

— Je vous assure. C'est que ça vit dans la terre et ça mange les racines. Avant que vous ayez compris ce qui arrive, crac, fini ! Et même si vous comprenez, ça ne change rien, il n'y a rien à faire sinon tout arracher, passer de la chaux vive sur la terre et labourer profond. L'ennui c'est qu'on ne les voit pas, vous saisissez ? C'est tout petit, les araignées rouges, il faut vraiment s'approcher des racines pour les apercevoir, de préférence avec une bonne loupe. En général, même un bon jardinier ne sait pas qu'il est infecté jusqu'à ce que ses plantes se mettent à crever.

— Ah. Alors on doit pas parler tout à fait de la même race d'araignée rouge.

— Vous êtes sûre ?

— Ma variété, c'est gros comme ça.

D'un geste fulgurant, elle fendit en deux un buisson de sa lourde hache. Il y un petit « sqwee », puis elle releva son arme, au bout de laquelle était empalée un arachnide répugnant, rouge-orangé, gros comme un chat et poilu comme un orang-outang. Avant que quiconque ait pu se décider entre les félicitations, les plaisanteries et les mises en garde,

des centaines d'arthropodes jaillissaient de tous côtés, des fourrés, de derrière les arbres, de sous l'humus, ou bien se laissant pendre depuis les arbres au bout de soies gluantes. « Baston ! s'écria Wahg-Ork. Compagnie Générale des Eaux, sans quartier ! »

C'était l'occasion rêvée pour la compagnie, qui brûlait d'en découdre pour se libérer de la tension que le bois maudit faisait monter en eux. Et ils écrasèrent de leurs bâtons les cuticules arachnéennes, ils tirèrent leurs flèches et leurs carreaux parmi les yeux multiples de ces stupides vermines sans souci d'économie. Thangar le Serpent eut le bon réflexe d'allumer deux torches et de s'en servir pour repousser les bêtes qui, habitant les sous-bois, redoutaient la lumière. Plusieurs araignées velues prirent ainsi feu et se mirent alors à courir en tous sens en poussant de petits cris d'agonie, et c'était cocasse. Même les moins martiaux de l'équipe, Belam et Gloria (la copine de Nila), se mirent en devoir de broyer quelques arachnides à l'arme contondante, les autres laissaient libre cours à leurs instincts guerriers, fauchant la marée rouge, frappant d'estoc et de taille. En parlant de taille, c'était un peu ce qu'avait fait Djilel au début du combat, mais il avait bien vite considéré les inconvénients qu'il y avait à se retrouver seul dans un bois à la réputation trouble, aussi ne s'éloigna-t-il pas trop. Et bientôt, ceux qui s'intéressaient à son sort entendirent derrière le bosquet où il était allé se réfugier des bruits de lutte et des cris de combattant.

Finalement, c'est au milieu d'un tas de carcasses gluantes que les compagnons, fourbus mais triomphants, constatèrent que le combat s'achevait à leur avantage. Mark avait pris quelques vilaines morsures consécutives au fait qu'à un moment du combat, il s'était trop avancé parmi ses ennemis, et Khankras le Pendu avait été surpris par la chute de quelques araignées tombées depuis un arbre jusque sur sa tête. Tous deux, heureusement, purent compter sur les bons soins de Belam et de Gloria, laquelle connaissait des herbes et des remèdes propres à soulager les victimes de morsure empoisonnées.

Mais au bout d'un moment, ils s'aperçurent que le fracas des armes ne s'était pas tu. Là-bas, derrière le bosquet, Djil-el continuait lutter avec une féroce énergie. Vertu et Nilbor, suivi des trois orks toujours partants pour donner quelques coups, se précipitèrent à son secours.

Il était assis contre un rocher granitique de forme ovoïde, par moment, il jetait un caillou dans un buisson ou secouait quelques branches du bout d'un bâton, et tout en se limant les ongles, s'écriait :

— Argh, coquins, pendants, vous allez voir de quel bois je me chauffe ! Tiens, prends ça, bête maléfique, la colère des hommes va s'abattre sur vous tous ! Prenez garde à la fureur de Djil-el, le fléau des araignées. Han, han ! Tu t'attendais pas à ça, hein ? Tiens, encore un coup dans ta sale face... Rah !
— Eh, on est là !

Aussitôt, il se leva comme un diable sorti de sa boîte. Il ac-

tiva sa pauvre cervelle dégénérée en quête d'une explication à son comportement, ce qui donna le résultat suivant :

— Euh... je, euh...

— Corrigez-le, les gars.

— Grumf!

— Eh, allez-y mollo sur Djilel! s'outra Mark, qui avait repris quelques forces. Qu'est-ce qu'il a fait encore?

— On lui a exposé les menus inconvénients qu'il y a à se comporter en poltron, expliqua Nilbor. Je ne pensais pas que ça te poserait problème.

— C'est MON esclave. Qu'est-ce que tu dirais si je venais donner des coups de pieds dans ton sac à dos? C'est ma propriété, compris?

— Comme tu veux. En parlant de propriété, si on cherchait le trésor?

— Ça a des trésors, les araignées rouges? s'enquit Vertu, soudain intéressée.

— Souvent.

— J'imagine mal que ces bestioles soient étaient assez intelligentes pour s'intéresser à l'or.

— Elles ne le sont pas, gentille Vertu, elles ne s'intéressent qu'à la viande. Il arrive que des essaims de ces vermines s'en prennent à des voyageurs tels que nous, puis, une fois leurs victimes mortes, elles les encoonnent et les emmènent dans un garde-manger, et les mangent petit à petit à mesure que le besoin s'en fait sentir.

— Bêh...

— Peut-on reprocher à une bête la façon dont elle se nourrit ?

— Je ne sais pas et je ne veux pas savoir. Mais en quoi ça nous concerne ces travaux d'éthologie ?

— Là où ça devient intéressant, c'est qu'elles ne mangent rien de ce qui est métallique ou minéral. C'est pourquoi quand on trouve un de ces garde-mangers, il y a souvent pas mal de jonc à récupérer, tu vois.

— Ah, je saisis mieux, tout d'un coup, ta passion pour l'ornithologie¹⁸. Eh, les gars, vous avez entendu ? Trouvez un garde-manger d'araignée rouge, et on est riches !

30. L'embuscade

Ils ne furent pas longs à trouver ce qu'ils cherchaient dans les frondaisons des grands arbres alentours. La douzaine de dépouilles humaines desséchées et emmaillotées dans les linceuls de soie blanche auraient évoqué de funèbres présages à tout être doté d'une sensibilité normale. Mais comme là, tous n'étaient que des brutes, ils se réjouirent de leur trouvaille à grands cris gutturaux, dépouillèrent les malheureux de leur or, de leurs armes, de leurs bijoux et de leurs amulettes, et jusqu'à leurs vêtements pour ceux qui étaient de quelque prix. Puis, heureux de leur bonne for-

18. Vertu voulait sans doute dire « entomologie », ce en quoi elle serait encore dans l'erreur, mais plus près quand même.

tune, ils laissèrent les infortunés cadavres à leur triste sort parmi l'humus et les insectes qui bientôt les rongeraient, tout juste consolés par une prière un peu honteuse de Belam. Ainsi vont les choses dans la vie d'aventure, la vie humaine est de peu de prix, et les morts sont vite oubliés.

Ils ne firent que quelques centaines de pas avant d'être surpris par la nuit, en compagnie de laquelle ils ne souhaitaient pas plus que ça faire route. Ils s'arrêtèrent donc pour monter le camp, firent une vigoureuse flambée et se confectionnèrent de vastes tentes à l'aide de bâches et de perches. Là-dessous, ils se séchèrent, plaisantèrent de bon cœur, chantèrent des chansons qu'il m'est impossible de retranscrire ici sans amoindrir considérablement le niveau du récit, et se partagèrent tapageusement le butin. En fait, il y avait moins pour chacun qu'ils ne se l'étaient imaginé, car ils étaient nombreux. Tout compte fait, après bien des palabres, ils convinrent que chacun aurait une part avoisinant les dix-sept pièces d'or, c'était un début encourageant. L'effectif de la troupe faisait fondre la part de chacun, mais avait l'avantage de permettre de faire des gardes assez courtes de trois personnes, ce qui est suffisant pour assurer un bon niveau de sécurité. En effet, il est bien difficile d'égorger simultanément trois sentinelles sans éveiller toute la compagnie, en particulier si ces sentinelles ont moins de deux heures de veille derrière elles. Ils passèrent donc une petite nuit paisible.

Adonc, l'aube aux doigts de roses, blabla, blablabla... C'est

un lieu commun de dire que les magiciens sont taciturnes, secrets et de sinistre compagnie. C'est sans doute vrai de la plupart, mais comme partout, il y a des individualités. Par exemple, Sook trompait son ennui en racontant des histoires abracadabrantes à ses compagnons, qui ne lui avaient pourtant rien demandé.

— ...l'amboche à peine sèche d'un Symphorien Cinnibraïque d'une taille, mes amis, comme vous ne pouvez pas vous figurer. Et non content de ça, il avait des tavelures sous les chelimnes, un peu comme on en voit couramment chez les Hémistophèles, mais en vachement plus développés, et écarlates...

— Sook, ta gueule !.

— Non mais c'est quoi, ce langage, manant ? Tu veux que je te crame ta gueule pour moupf mouf...

— Silence, il y a quelque chose de bizarre ici.

— Mouf ?

— Nilbor a raison, approuva Wahg-Ork. Je sens des ennemis. Pas loin.

— Comment sens-tu des choses pareilles ? s'enquit Vertu.

— Ce sont des choses qui échappent aux jeunes gens comme toi, Vertu, poursuivit Nilbor, mais qui ne trompent pas un homme d'armes de mon expérience. Un frémissement dans l'air. Les oiseaux qui se taisent soudain. Un lieu de passage propice à une embuscade. Oui, un vieux renard de mon genre sait déceler ce genre de signes subtils.

— Hin hin.

— Mais sois sans amertume, car si tu survivis à tes premiers combats, après avoir pris quelques bosses et quelques cicatrices, toi aussi tu auras ce sens aiguïté, cette alerte permanente qui d'un homme un guerrier.

— Donc si je comprends bien, c'est juste maintenant que tu les vois. Parce que moi, ça fait dix minutes que je les ai aperçus se planquer dans les buissons avec la discrétion d'un groupe de death metal dans un concert de musique de chambre, j'attendais juste de voir si quelqu'un d'autre que moi faisait un peu attention à ce qui se passait sur la route.

— Hein ?

— Ils sont dix-sept, pauvrement armés, j'ai compté six fourches, trois piques, deux épées et le reste de frondeurs. Il y en a deux ou trois qui ont des casques sur la caboche, six ont des boucliers, dont un pavois pas pratique dans les sous-bois, et aucun n'a d'armure plus forte qu'une broigne. C'est sûrement des pécores du coin qui mettent du beurre dans les épinards en égorgeant les voyageurs de passage.

— Si tu le dis.

— À la lumière de ces renseignements, et compte tenu de l'opposition considérable que nous affrontons, monsieur le grand guerrier, quelle brillante tactique préconisez-vous ? Nous voici pendus à vos lèvres, pauvres troufions naïfs et novices...

— Fous-toi de ma gueule, je dirai rien. On dégomme les frondeurs de loin, et les autres foncent dans le tas, c'est ça le plan.

Et le plan fut vite exécuté. Le groupe fit mine de s'approcher sans méfiance, puis, arrivé presque à portée de tir, les piétons se jetèrent de part et d'autre du sentier, pour continuer la progression à couvert des broussailles. Les frondeurs qui s'étaient dissimulés de façon malhabile dans les futaies des grands arbres tombèrent comme des fruits mûrs sous les traits de Vertu, Nilbor et Skork, dont l'arbalète se révéla bien utile. Par la suite, le combat fut caché aux yeux des tireurs qui n'en perçurent que les bruits, aussi s'approchèrent-ils avec circonspection en suivant la sente, pour voir que le combat s'était promptement achevé. Ceux des frondeurs adverses qui n'avaient pas péri sous les projectiles s'étaient rompu le cou en chutant des arbres, et une demi-douzaine de piétons les avaient suivis de peu dans les prés des vendanges éternelles, tranchés ou transpercés par les fers meurtriers de nos sicaires. Sept pauvres diables se tenaient tremblants, les mains sur la nuque, sévèrement gardés par Nila et Roghûr, qui ne se privaient pas de les effrayer à grands coups de borborygmes et de moulinets d'armes. Belam, ivre de rage et le visage congestionné par l'excitation du combat, les menaçait lui aussi de sa massue tout en leur prêchant la bonne parole à sa façon. Quelque folie martiale semblait s'être emparée de lui, qui lui faisait rouler des yeux exorbités et injectés de sang tandis qu'il faisait en ces termes la morale à ses captifs terrifiés.

« Mécréants ! MÉCRÉANTS ! Craignez le courroux du serviteur de Myrna, craignez la sainte colère divine ! Craignez la

justice ! Entendez ce qui est dit dans le livre d'Eleziel 25 :12 : 'Eh bien, ainsi parle Myrna Sabaoth : Je vais étendre aussi la main contre Condom et je vais y exterminer bêtes et gens. J'en ferai un désert ; de Tetinedûr à Dondonedûr on périra par l'épée. Je déchaînerai ma vengeance contre Condom par la main de mon peuple Beshamel. Il traitera Condom selon ma colère et ma fureur, et on saura ce qu'est ma vengeance, oracle de Myrna !' »

Et sur ces mots, Belam abattit sa terrible massue sur un des pauvres diables qui chuchotait « pitié, pitié », et lui fendit le crâne. Wahg-Ork et Nila eurent toutes les peines du monde à maîtriser le prêtre fou avant qu'il ne fasse d'autres victimes parmi les malandrins.

— Le poing de Dieu, le poing de Dieu s'abattra sur vous...
Argl...

— Il a pris un coup de soleil, le pauvre, se dit Mark tout haut.
— J'ai vu beaucoup d'hommes se comporter d'étrange façon après leur premier véritable combat, exposa sentencieusement Nilbor. C'est comme si ces épreuves faisaient ressortir la nature profonde de chaque être, cachée sous les oripeaux arachnéens de l'éducation.

— C'est marrant, moi ça m'a pas fait ça. Ah mais tiens, on dirait que Vertu, par contre... Eh, Marie-couche-toi-là, qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

Elle regardait un cadavre tombé à terre. Du poitrail de l'homme mort émergeait une flèche, dont l'empennage frémissant dans la brise du matin la désignait, elle, comme

l'auteur de son trépas.

— Ah, je comprends, c'est ton premier mort.

Elle ne répondit pas.

— C'est bien les bonnes femmes, ça. Quand il s'agit d'envoyer les hommes se faire trouer la peau dans l'antre des dragons, ou quand ils s'entre-tuent pour la gloire d'arborer à la lance une pièce de vos sous-vêtements, ou quand il faut payer des assassins pour faire la besogne, vous êtes toutes partantes. Mais dès qu'il s'agit de se salir un peu les mains, c'est pleurnicheries et compagnie. Ah les gonzesses, de vraies tantes. . .

— Mark ?

— Oui Nila ?

— Toutes les femmes ne sont pas comme tu dis. Moi par exemple, ça ne me dérange absolument pas de trancher un abdomen pour en sortir les entrailles ou de broyer le crâne d'un homme dans ma main. Tu vois, comme ça.

Ce n'était qu'une pomme de pin sèche qu'elle tenait dans sa main épaisse et fer-vêtue, mais la démonstration était rendue particulièrement éloquente par les craquements du végétal, qu'elle effrita lentement en copeaux entre ses doigts. Mark prit alors le parti de fermer sa gueule et de s'occuper de son cheval.

Inattentive à tout ce tumulte cependant, Vertu était absorbée dans la morbide contemplation de son croquant, qui était en effet le premier homme à tomber sous ses coups.

Elle reconnaissait dans ce visage les traits larges et rudes des peules habitant les collines du Portolan, des traits au demeurant semblables aux siens. Mille pensées contradictoires agitaient son esprit. Pourquoi s'était-elle lancée dans cette aventure ? Pourquoi avait-elle tiré son arc ? Pourquoi avait-elle visé cette forme indistincte, celle d'un homme dont elle ne connaîtrait même jamais le nom ? Pourquoi cet imbécile était-il donc parti brigander dans les bois au lieu de rester tranquillement chez lui ? Mais quel abruti ! Elle se retint de lui lancer un coup de pied dans les côtes. Quel caprice divin avait voulu que ce jour-là, elle soit du bon côté de l'arc et lui du mauvais ?

Elle avait déjà été mêlée à des affaires troubles qui s'étaient achevées dans le sang, elle avait déjà eu des rixes aux conséquences regrettables, et à l'issue de l'une d'elle, un fâcheux qui prétendait devenir son maquereau avait même fait une chute mortelle. Mais en tout état de cause, il s'agissait d'un accident. Ça pouvait passer pour un accident, si on regardait la chose d'un certain point de vue. Alors que là, il était très difficile de trouver un point de vue d'où elle ne s'aperçoive pas en assassin.

Ces ruminations l'isolèrent encore un temps de ses compagnons, qui avaient d'autres préoccupations.

Que faire de ces coupe-jarrets geignards ? Telle était la question, bien moins philosophique, qui agitait le reste de la troupe une fois qu'on eût donné une bonne rasade d'alcool

fort à Belam. D'aucuns étaient d'avis de les égorger sans coup férir. D'autres pensaient que ce serait indigne de se conduire ainsi, et qu'il faudrait les torturer avant, histoire de se marrer. Mais d'autres enfin objectèrent que le temps pressait et qu'on en avait déjà perdu assez comme ça. Au final, Khankras le Pendu eut l'idée géniale : on proposa aux six survivants de rejoindre la troupe au titre de porteurs de torches, moyennant la vie sauve et quelques pièces d'or du butin, s'il y en avait un suffisant. Placé dans un tel choix, je gage que tout homme raisonnable aurait opté d'un cœur léger pour l'aventure comme ils le firent.

Le titre de porteur de torches était peu glorieux, il s'agissait pour tout dire d'une variété de domesticité propre aux compagnies d'aventuriers, et dont les attributions recouvraient l'installation des campements, le glanage du bois de chauffe et de la nourriture, la cuisine, les soins aux bêtes de bât, et si l'aventure menait la troupe à fréquenter un donjon, le transport des luminaires indispensables aux explorations souterraines. Ce sacerdoce était périlleux et menait rarement à l'opulence, mais bien des aventuriers reconnus avaient débuté ainsi leur carrière, et on avait des exemples de porteurs de torches ayant fait fortune en trouvant le moyen de sortir seuls d'un donjon avec tout le butin, ce qui encourageait quelques vocations. Les porteurs de torches de la Compagnie Générale des Eaux étaient donc Tod l'Encornet, Willy les Belles Bacchantes, Momo la Tranche, Max le Zèbre, Ray le Gaucher et Charlie Double-Crème. Tous

étaient d'exquis gentlemen aux manières affables, à la probité scrupuleuse et à l'hygiène irréprochable.

31. La reconnaissance

Le soir tombait dangereusement lorsqu'ils parvinrent en lisière du Bois Portefaix, qui cessait brusquement pour laisser place à une prairie vallonnée qui montait à l'assaut d'une barre de collines. Wahg-Ork et Nilbor partirent aussitôt en éclaireurs. Le terrain était semé de ruines sombres et de buissons de ronces, qui permettaient une progression discrète et rapide à des hommes bien entraînés à cet exercice. Arrivés sur la crête, ils se mirent à plat ventre et observèrent les lieux. Il y avait encore assez de lumière pour voir la Cité Perdue de Vilcabamba dont, à deux cents pas de là, les murailles délimitaient le périmètre en pointillé, car des pans entiers étaient tombés en poussière. Le reste de la cité n'était pas en meilleur état, elle avait été abandonnée six siècles plus tôt, et ses larges avenues n'étaient plus empruntées depuis longtemps que par les lézards et les campagnols. Par-delà s'étendait un grand lac de montagne en croissant de lune formant le fond de la vallée, dans lequel se jetaient moult sources cristallines descendues directement des pics du Portolan.

— Je ne pensais pas que la cité perdue était si vaste, se plaignit Nilbor.

— Tu sais où sont les mecs qu'on poursuit ?

— Je n'en ai aucune idée. Je ne vois aucun feu de camp, aucune trace... Et maintenant que j'y réfléchis c'est inquiétant. On s'est lancés dans cette aventure sur la seule foi des racontars de Vertu et Sook, et ni l'une ni l'autre ne sont particulièrement dignes de foi.

— C'est vrai. J'avais pas réfléchi à ça.

— Personne n'avait réfléchi à ça. Et même si elles sont honnêtes, il se peut que la dame Mystiflus nous ait envoyés tous sur une fausse piste, voire dans un piège. Ce serait fâcheux.

— Tu as raison, méfiance.

— Je commence à m'inquiéter de la réaction de certains de nos compagnons, ceux qu'on a rameutés en cours de route. Ils nous suivent parce qu'on leur promet de l'or, mais si jamais ces ruines sont aussi vides qu'elles en ont l'air, ils risquent de se mutiner et de nous faire passer un mauvais quart d'heure.

— Surtout à toi, parce que tu es le chef.

— Oui, faut le dire vite mais... Ah, c'est vrai que j'ai eu là une bien mauvaise idée. Dis donc, en cas de grabuge, est-ce que je peux compter sur toi ?

— Comment ça ?

— Je suis un assez bon escrimeur, mais je ne fais pas le poids face à de rudes gaillards comme nos mercenaires. Si jamais je dois m'enfuir dans la précipitation, est-ce que tu me suivras ?

— C'est pas un peu lâche, ça ?

— Ce n'est pas vraiment de la lâcheté, c'est être un gars futé. Celui qui est courageux, c'est celui qui risque sa peau quand il y a quelque chose à gagner. Mais s'il n'y a pas d'or, autant laisser les autres se démerder, pas vrai ? Pourquoi prendre des risques ?

— Tu crois ?

— En plus, en tant que chef, c'est moi qui garde la cagnotte commune pour les faux-frais. Si tu vois ce que je veux dire.

— Aaaaah... Dit comme ça, je suis d'accord. Tiens, tu as vu ça ?

— Où ? Quoi ?

— Ce truc blanc qui vole au loin ?

— Ah oui... Tu as de bons yeux. On dirait un oiseau. Mais qu'est-ce qu'il fait là-bas ?

— Aucune idée. On rentre ?

— On rentre. Je n'aime pas trop laisser les autres sans surveillance.

Il avait bien raison de se méfier, car fût-il rentré au camp un peu plus tard qu'il aurait sans doute assisté à un intéressant duel entre Mark et Nila, qui avait assez mal pris une innocente réflexion du jeune guerrier sur le fait que les basilics, « c'est pas des streums de gronzesses. » Après avoir donc évité que les deux compagnons n'en viennent aux armes, il exposa la situation en ces termes :

— La ville est bien là, mais il n'y a pas trace de ceux que nous poursuivons. S'ils sont là, ils ont trouvé une cachette dans les ruines, quelque part. De deux choses l'une : soit

on y va cette nuit, soit on attend le matin. Dans le premier cas, on risque de tomber dessus par hasard, sur un terrain qu'ils connaissent mieux que nous. Dans le deuxième cas, s'ils ont mis des guetteurs, ils nous verront arriver de loin et pourront se préparer. Aucune des deux solutions n'est très à notre avantage.

— Il n'y a aucune trace ? demanda Sook.

— Nous n'en avons pas vues.

— Dire que c'est moi qui suis miro... Bon, je vais faire la reconnaissance moi-même. Allez me capturer, je vous prie, une chauve-souris. Vivante.

— Hein ?

— Et pressez-vous, dès qu'il fait nuit noire, elles se réveillent. Allez, hop hop !

Ils furent bien étonnés de trouver, dans leur carriole, un lot de grands filets à papillons qu'on leur avait vendus comme parfaitement indispensables pour leur quête. Il fallut néanmoins une demi-heure de chasse intensive pour que nos héros parviennent à mettre la main sur un chiroptère en point trop mauvais état.

Une fois qu'elle en eut vérifié la vivacité de corps et d'esprit, Sook s'assit en tailleur auprès du petit feu qu'ils avaient fait pour réchauffer leurs os, prit le mammifère volant dans sa main, et sans un mot, le fixa avec une intensité impressionnante. Quelques minutes plus tard, la bête s'échappa des mains qui l'enserraient mollement, laissant la sorcière assise avec indifférence, les yeux dans le vague.

L'animal disparut dans les tréfonds de la nuit. Les compagnons restèrent cois un bon moment, avant qu'un porteur de torches eût le courage d'avouer son ignorance.

— Crédiou, la sorcière, l'a possédé eul'roussette! C'est maléfice!

— En effet, Willy, c'est un maléfice, confirma Belam, blême.

— C'est astucieux, en effet, expliqua Nilbor. Qui se méfie d'une chauve-souris en pleine nuit? Elle pourra rapidement explorer toute la cité et nous faire un état des lieux, en toute sécurité et en toute discrétion. J'avais entendu dire que certains sorciers avaient de tels dons, mais c'est la première fois que j'en suis témoin, c'est impressionnant.

— Très intelligent, approuva Vertu, mais qu'est-ce qui se passe si elle se fait bouffer en route par un hibou?

— Euh... Ah, oui, c'est un risque. Je suppose que dans ce cas, il serait plus humain d'étrangler ce corps vide et de l'enterrer religieusement.

Grande devait être la popularité de Sook dans la compagnie, car maints volontaires se firent connaître pour pratiquer charitablement ladite strangulation, mais il n'en fut point besoin, car au bout de deux heures, le volatile nocturne revint se poser sur ses genoux, et aussitôt, elle reprit des couleurs.

— Gnnf... fit-elle en secouant la tête.

— Comment vas-tu? demanda Belam avec sollicitude.

— Comment j'ai super mal au cul! La prochaine fois je prendrai un coussin.

— Alors, as-tu trouvé quelque chose ?

— Je veux. Il y a un grand cimetière très sinistre, avec tout un tas de grandes tombes à moitié éboulées. Un des avantages des chauves-souris, c'est les oreilles, on entend tout. Je me suis approché, et j'ai distinctement perçu des bruits de pas, de grattouillis sous la terre, des armures qui font bling bling, tout ça. À mon avis, c'est là qu'ils sont. Ils n'ont posté aucun garde, l'approche sera facile, après, c'est juste un donjon.

— Que de bonnes nouvelles !

— Ouh... J'ai un peu la tête qui tourne.

— Attends, intervint Belam, je t'aide à te relever. Y a-t-il un contrecoup au sort que tu as lancé ?

— C'est pas vraiment un contrecoup, c'est qu'il faut un peu de temps pour retrouver ses repères. J'ai plus vraiment l'habitude d'avoir deux bras, deux jambes et une... euh... station bipède.

— Tu es sûre que ça va ?

— Mais oui, mais oui, j'ai l'habitude, c'est passé.

Et d'un geste d'une incroyable promptitude, elle saisit un papillon de nuit qui tournoyait stupidement au-dessus du feu et le dévora goulûment.

— Bien, résuma Nilbor, je suis partisan qu'on en finisse au plus vite, surprenons-les sur le champ, massacrons-les avec ardeur tant qu'ils sont en pyjama. Demain matin, nous déjeunerons sur les cadavres de nos ennemis morts, et nous réjouirons de leur trésor !

— Sus à l'ennemi !

- Montjoie!
- Saint-Denis!
- En force!
- Par le marteau de Grabthar!
- Youpie!
- Yahoo!
- Google!
- etc.

32. Le cimetière

Ils laissèrent les montures attachées à couvert de la forêt et, aussi curieux que cela puisse paraître, ils furent guidés par Sook jusqu'à la Cité Perdue de Vilcabamba. Comme annoncé précédemment, il ne subsistait rien de la gloire antique de cette ville de farouches cavaliers et habiles forgerons qui, un jour, avait été la rivale de Baentcher. Ses habitants avaient certes eu le goût des constructions en pierre, matériau qu'ils avaient taillé avec un art consommé pour en élever des tours, des voûtes, des obélisques et des pylônes de belle taille. Toutefois, ils n'avaient pas eu le même talent pour ce qui est de gâcher le mortier, et sous le rude climat des montagnes, le gel et le dégel avaient descellé les blocs et ruiné l'ensemble en un tas de gravats dont ne subsistait que quelques pans de murs rarement plus élevés que la hanche, recouverts de vilaines ronces pleines d'aspics. Pour unique

témoignage de l'aspect originel de Vilcabamba, il ne restait guère que les rues, pavées avec soin, dont les ornières semblaient avoir résonné pas plus tard que la veille du fracas des roues de chariots.

À l'exception de quelque quadrupède qui détala dans les fourrés à leur approche – un petit loup ou un gros blaireau – ils ne firent aucune rencontre digne de faire monter leur adrénaline. Cependant, l'endroit avait mauvaise réputation dans toute la contrée, et la nuit a une fâcheuse tendance à remplir de craintes irréflechies l'âme des hommes simples, aussi la tension était-elle vive. Ils avancèrent en tapinois, sur la pointe des pieds, ayant veillé à assourdir tout le métal qui aurait pu trahir leur présence, et ainsi, aux aguets, tracèrent leur route tortueuse parmi les reliefs fantomatiques de la cité morte à la lumière de la lune gibbeuse voilée de tentures diaphanes.

Soudain, un des hommes troubla le silence.

— Vous avez vu ça ?

— Quoi donc ? demanda un autre.

— Un étrange oiseau blanc cerclant au-dessus d'un point à quelque distance.

— J'ai déjà vu tout à l'heure, expliqua la voix lasse de Wahg-Ork.

— Moi aussi je le connais, cet enfoiré, dit Sook avec quelque ressentiment. Même que j'ai dû pas mal manœuvrer pour éviter ses serres. D'ailleurs, si on n'était pas obligés de se cacher, y'a un moment que monsieur l'emplumé se serait pris

une boule de feu. Tiens, voici l'entrée du cimetière. L'entrée est dans le plus grand caveau encore debout, c'est facile.

— Mais j'y songe, dit Vertu, et l'accipître éburnéen ?

— Quoi ? demanda Nilbor.

— D'après madame Melliflus, il fallait rechercher les orbites cynégétiques de l'accipître éburnéen. C'est peut-être cet oiseau.

— Ah parce que tu sais ce que c'est, toi, un accipître éburnéen ?

— Pas vraiment, mais...

— Tu as le petit Robert sur toi ?

— Non...

— Bon, eh bien suis l'avis de la rousse, elle dit que c'est là, alors c'est là et puis c'est marre.

Baignées par la glaciale clarté tombée de l'orbe lunaire, les pierres vénérables de l'antique cimetière, drapées de lierre, mousse et lichen sombre, rappelaient instantanément chacun à sa mortelle condition. Sous le chaos minéral, la terre encore tiède du jour relâchait sa moiteur dans l'air froid en liserés de brume lentement portés par le vent qui s'enroulaient à leur tour contre les pilastres et les ossuaires abandonnés. Ni les hypogées couronnés d'urnes brisées, ni les columbariums gardés par des angelots sans tête, ni les tombeaux des humbles fracassés par la chute des colonnes de marbres n'avaient, malgré la ruine, perdu de leur puissance évocatrice, et inspiraient moins la terreur que la mélancolie. Il n'était aucune sépulture qui ne portât la marque des

siècles, et bien rares étaient les noms sculptés à être encore lisibles, pour autant que leurs souvenirs évoquèrent encore quoi que ce fût à qui que ce fût.

« C'est là. » indiqua la sorcière.

Quelque lent abandon chthonien avait conduit un côté du cénotaphe à s'affaisser de quelques pouces, laissant des interstices béants entre les blocs pourtant taillés avec soin, mais il tenait encore debout cependant, témoin obstiné du destin tragique d'une lignée prospère tombée dans l'oubli. Des gargouilles, des chimères vomissant le mal, des lémuurs hideux et grimaçants, montaient encore la garde sur les pignons dentelés, mais beaucoup de leurs congénères, piètres gardiens en vérité, avaient chu parmi les débris suite à quelque tempête. La sobre dignité des cariatides avait fui leurs visages hautains lorsque, saison après saison, la pluie avait tracé sur leurs joues des larmes noires. La construction suivait un plan cruciforme, un niveau légèrement plus bas que nature – mais qu'importe la hauteur sous plafond aux trépassés – surmonté de deux étages factices. Transformé par la fantasmagorie nocturne, le sépulcre impétrait le respect et la crainte.

Et donc en cette fatale nuit, s'en approchèrent à pas de loup Mark et son larbin Djilel, Vertu la voleuse, Nilbor le maître-archer, Belam le gentil prêtre qui commençait sérieusement à perdre les pédales, Sook dont la nervosité augmentait à chaque pas, Wahg-Ork le farouche guerrier, Chourg et Dorg ses congénères, Thangar le Serpent, Khodbaar le borgne,

Roghûr le Boîteux, Khankras le Pendu, Skork la Vérole, Nila et sa copine Gloria, Tod l'Encornet, Willy les Belles Bacchantes, Momo la Tranche, Max le Zèbre, Ray le Gaucher et Charlie Double-Crème. Les lames étaient sorties des fourreaux, la troupe était impressionnante.

— Eh bien, chuchota Vertu à l'oreille de Nilbor, je n'avais pas réalisé que nous étions si nombreux.

— M'est avis que nous serons nettement moins nombreux à la sortie, prophétisa le maître d'arme avec légèreté.

Soudain, un bruit sec troubla la morbide tranquillité du lieu. Les cœurs se mirent à battre douloureusement dans les poitrines, et les regards scrutèrent les ténèbres environnantes avec frénésie. Qu'était-ce ? Encore un animal nocturne en quête de sa pitance ? Renard en chasse, rat en maraude ? Non, c'était plus gros. Ce qui avait produit ce raclement était assurément plus fort. Encore un son ! Les nerfs vrillés par la tension, les phalanges blanchies à force de serrer les poignées de leurs armes, tous scrutaient maintenant l'entrée du mausolée d'où émanait l'activité. Quelle était cette forme claire apparue sur le chambranle ? Et cette autre posée maintenant à terre ? Une silhouette blême s'encadrait maintenant dans l'embrasure. Deux yeux noirs et morts, des membres aux chairs flasques pendant sur des os tordus, une bouche béante bavant un suc sombre entre des rangées de dents coniques et aiguës... La créature, de loin, pouvait passer pour humaine, mais de près, l'horreur qu'elle produisait sur nos aventuriers les saisit un instant, tout expéri-

mentés qu'ils fussent.

« Une goule, résuma Nilbor d'une voix moins assurée qu'il l'aurait voulu. En selle ! »

Toute la différence entre un guerrier et un soldat réside dans la faculté des premiers à agir de leur propre chef là où le second ne fait qu'obéir aux ordres. Si nous étudions la situation tactique qui prévalait dans ce cimetière en ruines ce soir-là, nous comprendrons vite pourquoi, dans toutes les nations bien tenues, les seconds ont remplacé les premiers.

Sitôt qu'elle eut été identifiable en tant que telle, la goule fut une cible si facile que sans concertation aucune, tous ceux du groupe qui avaient à leur disposition une arme de jet vidèrent dessus leurs carquois. Le résultat fut immédiat : la goule se retrouva proprement déchiquetée à courte portée. L'efficacité de la méthode fut donc, de prime abord, suffisamment évidente pour ne pas être discutée. Toutefois, alors que le groupe se refermait sur les restes du mort-vivant pour le dépecer et éventuellement retrouver quelques piécettes égarées, les mains griffues de trois autres goules sortirent en un éclair du trou obscur et se lancèrent à l'assaut des gorges de nos malheureux aventuriers, alors même que les tireurs n'avaient pas encore encoché de nouveaux traits.

La mêlée confuse qui s'ensuivit donna cependant l'avantage aux vivants sur les morts, mais la force du nombre était pour plus dans l'affaire que l'habileté tactique ou la force

de tel ou tel. Sur des champs de bataille aussi étriquées, les bévues sont inévitables, et c'est ainsi que Thangar se ramassa une vilaine entaille au bras donnée par le glaive court de Dorg. Plus préoccupant, Khodbaar, Nila et Ray le Gaucher s'étaient fait méchamment mordre ou griffer par les goules, et commençaient à ressentir les affres d'un empoisonnement qui, s'il n'était traité à temps, les conduirait immanquablement à la paralysie puis, si leurs compagnons n'avaient pitié d'eux, à embrasser la condition de goule.

Par bonheur, les bonnes prières de Belam firent leur effet, et les trois condamnés se retrouvèrent bientôt totalement guéris de leur malédiction par les sortilèges curatifs du prêtre. La blessure de Thangar était finalement profonde, mais là encore, Belam parvint à faire quelques miracles, assisté de Nila qui avait apporté quelques onguents et cataplasmes utiles à soigner à ce genre de plaies. La nature stoïque de Thangar fit le reste, et bientôt, il fut de nouveau sur pied.

— Dis donc, c'est quoi ces morts-vivants ? demanda Mark.

— . . . , répondit Sook.

— Oh, j'te cause !

— Ah, c'est à moi que tu parles ! Euh, eh bien il me semble que ce sont des goules.

— Mais encore ?

— *Goula vulgaris*, la goule commune, que l'on ne confondra pas avec *goula pestiferis*, la blême, ou *goula aquaticus*, le lacédon. Il s'agit d'un mort-vivant assez bénin se nourris-

sant de cadavres, dont l'habitat traditionnel est le cimetière.

— Oui mais...

— De mœurs nocturne, la goule est ordinairement solitaire ou bien vit en petits groupes de trois ou quatre individus, toutefois, il arrive qu'elles s'assemblent sous l'autorité d'un mort-vivant plus puissant quand il s'agit d'attaquer un fort parti. Afin d'éviter le contact paralysant de ces monstres, on pourra les tenir à distance par l'action cléricale ou les armes d'hast, il est cependant préférable de s'en débarrasser à distance, la flèche enflammée étant préconisée par divers auteurs.

— Merci, je sais ce que c'est qu'une goule.

— Il y a une légende intéressante selon laquelle les goules seraient des individus qui, de leur vivant, pratiquaient l'anthropophagie. Cependant, je n'en ai jamais été témoin moi-même, et aucune source sûre de ma connaissance n'a jamais observé ce phénomène, qui est généralement considéré comme peu crédible dans les académies de magie. En revanche, la transmission de l'état goulesque à un vivant qui a été mordu par une goule est attesté dans maints cas, bien assez pour ne laisser aucun doute à ce sujet.

— Ah, ben c'est comme les unijambistes alors, fit remarquer Max le Zèbre.

— Les unijambistes ?

— Ma mère elle dit toujours, y faut pas regarder les unijambistes, sinon on risque d'attraper l'unijambisme.

— ..., dit Mark, que cette observation laissait sans voix.

— C'est sûrement un truc comme ça, poursuit Sook. Politiquement parlant, la goule est majoritairement de centre-gauche. La vie sexuelle de la goule est marquée par...

— Mais c'est pas ça que je te demande ! Qu'est-ce que ces goules font ici ?

— On est dans un cimetière. Y'a des goules. Qu'est-ce qui te choque ?

— C'est pas ça qu'on était censés trouver. Je te rappelle qu'on recherche ton frère Sri Machin...

— Sri Batangbong Prabandradang.

— Peu importe. Il a engagé des mercenaires pour le protéger, pas des morts-vivants.

— J'ai peut-être omis de préciser qu'il était nécromancien. Entre autres choses.

— Ah, ben voilà, tout s'explique. Il aura laissé les goules derrière lui pour garder l'entrée.

— Sûrement. Je me souviens maintenant, quand on était petits, il faisait souvent garder sa chambre par des goules. Ah, c'était un rigolo ! Sacré Sri. Bon, allez, au donjon. Qui passe en premier ?

33. À la pêche aux goules

Il est assez rare que les aventuriers perdent du temps à fouiller les morts-vivants, toutefois les porteurs de torches de la compagnie ignoraient ces usages, et c'est ainsi qu'ils

découvrirent, autour des cous rigides à la peau horriblement desséchée de leurs adversaires, d'étranges plaques de laiton assez petites pour tenir en entier dans la paume de la main, pendues à de longues chaînettes. Sur chaque plaque était figuré un glyphe vaguement triangulaire, ainsi que des lignes d'une écriture s'apparentant aux alphabets cunéiformes.

— Quelqu'un sait lire ça ? demanda Vertu à la cantonade, qui resta coite. Sook ?

— Pourquoi moi ?

— Tu es sorcière.

— Précisément, je ne suis pas linguiste.

— Tu pourrais au moins jeter un œil.

— OK, fais voir. Oh, du Strafondou Délié Originel, dans la position déclive de Tendretambourg. Remarquable construction sémantique.

— Et ça dit quoi ?

— Je sais pas, je connais pas ce langage.

— T'es nulle.

— Et ma main dans ta gueule, morue ? Je vais lancer un sortilège de lecture des langues.

Ce fut assez vite fait, et l'épisode permit aux combattants fatigués de reposer leurs muscles. Il est commun que les aventuriers peu expérimentés éprouvent une vive fascination pour l'art magique et ceux qui s'y livrent, un certain nombre de compagnons étaient dans ce cas. Le spectacle fut donc fort apprécié.

— Cette plaque indique le nom du donjon, je pense, dit Sook avec l'air de s'en foutre. Les Caves de Sombredestin.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que c'est le nom du donjon ? s'enquit Nilbor.

— Cette plaque indique précisément « goule Silent Scream, vil anthropophage de l'ordre Lombes Contournées, sauvage gardien de l'entrée ouest des Caves de Sombredestin ».

— Et ces petites lignes ici ? demanda Vertu à qui les petits détails échappaient rarement.

— « En cas de perte ou de vol, prière de remettre le présent badge au PC sécurité du donjon. »

— Ils ont un PC sécurité ! La vache, ils ont l'air vachement organisés. Ça complique tout.

— C'est vrai, opina gravement Nilbor. Combattre quelques morts-vivants errants est une chose, aller en débusquer une horde dans sa tanière en est une autre. Père Belam, nous avons besoin de vos lumières, que pensez-vous de ce cas ?

— Hélas, ma carrière m'a peu porté à fréquenter la gent décharnée. Si le parti adverse est si fort, je pense qu'il serait prudent de retourner à couvert des bois pour poursuivre plus avant notre enquête avant de nous lancer. Croyez que cet expédient me navre, tant je désire ardemment mettre le pendentif à l'abri des séides du mal, mais un petit délai est parfois nécessaire à la réussite d'une entreprise.

— Beuâh ! fit Wahg-Ork avec mépris. On a des haches, on a tout ce qu'il faut. On y va et on casse tout.

Les congénères de l'ork approuvèrent bruyamment la virile

proposition, ce qui couvrit la mise en garde de Belam.

— Votre impétuosité, mon ami, risque de vous coûter la vie...

— Non, dit Sook, il a raison. Si on attend trop, notre résolution faiblira, la cohésion de notre groupe en souffrira, et au final, nous tournerons casaque en revenant bredouilles, ou bien nous tomberons désunis sous les coups de nos ennemis. Il faut agir maintenant. Mais pas n'importe comment. Pendant que vous discutiez de choses sans intérêt, j'ai examiné le mécanisme de la porte, et j'ai eu une idée. Écoutez donc mon plan...

Le petit groupe d'aventuriers fit cercle autour de la petite magicienne pour entendre ce qu'elle avait à dire. Puis, lorsqu'elle eut fini, les exclamations fusèrent.

— Incroyable !

— C'est fou...

— Mais qui se porterait volontaire pour une telle mission ?

— Je n'ai jamais entendu une telle chose.

— Complètement crétin.

— C'est bien assez débile pour marcher.

On désigna donc quatre volontaires. Ça tomba sur Vertu, qui n'était pas désolée de se changer les idées avec un peu d'action, Roghûr le Boîteux, dont la démarche était ici un avantage, Khodbaar le borgne, dont la monocularité était aussi appréciable, et Nila la Furie, choisie parce qu'elle avait insisté pour en être. La petite troupe commença par

se changer en enfilant les hardes pourries trouvées sur les non-morts. Puis ils maculèrent leurs mains et leurs visages de boue gluante du cimetière, et chacun mit autour de son cou l'une des fameuses plaquettes. Une fois les préparatifs accomplis, ils laissèrent derrière eux leurs armes les plus encombrantes, ne gardant que dagues, gourdins et petites flasques d'huile inflammable, et pénétrèrent alors dans le vestibule du donjon, une modeste pièce encombrée d'ordures et d'une table où, visiblement, on avait joué récemment à quelque jeu de dés.

L'accès au donjon était une porte étroite faite de bandes d'acier, profondément enfoncée dans son embrasure de granite. Il n'y avait ni serrure ni gond, juste un dispositif métallique sur le côté droit, à hauteur de bras d'homme, composé d'un rectangle fendu dans le sens vertical. Suivant les instructions de Sook (qui avait décliné l'invitation au prétexte que « il vaut mieux que ce soit vous qui mourriez que moi »), Vertu glissa sa plaquette dans la fente. Le résultat ne se fit pas attendre : la porte glissa prestement et presque sans bruit dans l'épaisseur du mur, dévoilant un sombre couloir donnant sur un escalier.

Sans se presser, les quatre explorateurs descendirent alors à tâtons, jusqu'à ce que leurs yeux se fussent habitués à la faible lueur des providentiels lichens phosphorescents qui prospéraient à la surface de la pierre humide. Un courant d'air exhalait des relents de pourriture fongicoïde, et aucun des quatre braves n'eut le courage de découvrir la nature

exacte de ces petites choses sèches qui craquaient désagréablement sous ses pieds. Le boyau était étroit, il tourna à plusieurs reprises avant qu'ils n'arrivent à une salle longue et basse de plafond, où deux goules et un squelette gisaient dans la poussière, prostrés. Ils se redressèrent à l'approche des aventuriers et empoignèrent paresseusement leurs lances rouillées.

— Halte, on ne passe pas.

— Je suis Dissident Aggressor, vois ma plaque, indiqua Vertu.

— Tu n'es pas à ton poste.

— Vos badges sont périmés. Vous devez les changer.

— Pourquoi ?

— Tels sont les ordres. Vous devez vous rendre sans tarder au PC sécurité.

— Si tels sont les ordres.

Les trois morts-vivants firent mine de s'éloigner vers l'autre bout de la salle, mais Vertu les interpella.

— Ce n'est pas par là. C'est de l'autre côté.

— Le PC sécurité est par là.

— Non, il est par là. Il a été délocalisé pour optimiser les coûts de maintenance.

— Saloperie de consultants...

Et ainsi, les morts suivirent docilement les vivants jusqu'à la sortie. Aussitôt qu'ils furent dans le cimetière, les quatre éclaireurs refermèrent la grille de la tombe derrière eux tandis que les autres membres de la compagnie sortaient de

leurs cachettes de derrière les tombes. Et de massacrer les malheureux cadavres dans les règles de l'art, sans prendre de risque. Aussitôt accomplie leur sombre besogne, trois nouveaux aventuriers se grimèrent, et ainsi ils furent sept à retourner dans le donjon. Ils progressèrent plus avant dans les souterrains, jusqu'à un embranchement occupé par une demi-douzaine de zombis et squelettes qui papotaient gentiment. Ils subirent le même sort que leurs prédécesseurs, abattus sans avoir la moindre chance de s'enfuir ou de riposter. Deux autres allers-retours furent nécessaires pour que chacun soit dûment équipé d'un badge.

Ainsi donc, c'est une troupe entièrement composée de prétendus morts-vivants qui s'engagea dans les entrailles de la terre, gémissant et singeant la claudication des nécrophages en une grotesque pantomime, bien décidée à en découdre.

34. Les Caves de Sombredestin

Ils se fauilèrent donc dans les boyaux à la queue leu leu, et dépassèrent vite le point le plus avancé de leurs explorations précédentes. Bientôt, ils croisèrent d'autres groupes de goules et de menus morts-vivants, parmi lesquels vauquaient des lémures, des méphites et autres petites créatures démoniaques. Il semblait que ces souterrains abritaient une importante société, une véritable ville.

Bien vite, il apparut qu'ils étaient dans un labyrinthe d'une taille gigantesque, peuplée d'une quantité industrielle de monstres, toutefois, aucun d'entre eux ne sembla accorder la moindre attention aux membres de la colonne, dont le déguisement n'était pourtant pas des plus réussis.

— C'est bien ce que je vous disais tout à l'heure, expliqua Sook. Dans ce genre de forteresse, plus les mesures de sécurité sont paranoïaques à la périphérie, plus elles se relâchent à l'intérieur. En effet, les gens qui sont dedans font totalement confiance aux points de contrôle, tours de garde et autres petits gratte-papiers tatillons qui les gênent dans leurs allées et venues quotidiennes, et perdent rapidement toute conscience qu'une infiltration est possible. C'est une chose que peu de responsables de la sécurité ont comprise, et il s'en trouve encore moins pour en tirer les conséquences, car soyons honnête, il est rare que de tels postes échoyassent aux candidats les plus intelligents. Échussent. Échissaient. Et merde...

— J'avais quelques doutes sur ta théorie, lui répondit Nilbor, mais tu as raison, force m'est de le constater. Tu es d'une remarquable intelligence.

— Oui, c'est tout à fait vrai. Il y a des jours, je m'épate moi-même. Houlà, ce serait bien qu'on aille plutôt par là.

— Pourquoi ?

— Parce que de ce côté, il y a des vampires. Et autant les squelettes et les goules, c'est très con, autant les vampires c'est beaucoup plus difficile à berner.

— Et comment tu peux savoir qu'il y a des vampires par là ?

— Ben c'est facile, j'ai un parcho de détection des vampires. Tiens, regarde par toi-même, c'est facile à comprendre.

Sook entrouvrit une petite sphère de cuivre à l'intérieur de laquelle se trouvait un cristal enchanté produisant une vive lumière. Il n'en sortit qu'un peu, suffisamment pour éclairer un vieux parchemin – pour être précis, c'était un papyrus – qu'elle tenait effectivement à la main. Il était vierge de toute écriture, mais une dizaine de symboles incompréhensibles parsemaient la surface. Chose étonnante, quand la sorcière tournait le parchemin, les symboles tournaient dans l'autre sens, un peu comme l'aiguille d'une boussole suivant fidèlement le nord.

— Ces petits signes, c'est des vampires ?

— Tout juste.

— Par tous les dieux, il y en a beaucoup !

— Oui, c'est pour ça qu'on serait bien avisés de les éviter.

— Et on ne pourrait pas retrouver ton frère avec ce parchemin ?

— Ben non. C'est un parchemin de détection des vampires. Ça détecte les vampires, pas les demi-dé... biles mentaux dans son genre. Je suggère qu'on continue dans cette direction, on passe au large de ces deux concentrations de succeurs de sang, c'est le plus sûr.

Sook aurait-elle prononcé de telles paroles si elle avait soupçonné un instant quel terrible péril ils allaient devoir

affronter ? Ah, mes amis, quel suspense !

35. La Légion Innombrable

Dans les premiers temps, ce qu'ils virent dans le labyrinthe garda leurs sens en alerte. Ils avaient en effet observé à leur grand étonnement que cette cité vouée à l'éternel repos bourdonnait en fait d'activité. En tous lieux, des ateliers avaient été montés, où des morts-vivants aidés de menus démons se livraient à des travaux d'excavation et d'étayage de grande ampleur, s'activaient autour de machines de bronze et de fer, fondaient et martelaient le métal, pratiquaient les mélanges alchimiques dans des cornues d'une taille démentielle, assemblaient des mécanismes complexes, et tout ceci avec la précision d'un ballet réglé par un chorégraphe maniaque, où chacun accomplissait sa tâche en temps et en heure sans trouver de repos ni se poser de question. Quelle était la noire finalité de toute cette industrie ?

Mais bientôt, la vigilance de nos aventuriers fléchit, de même que leur motivation. Cela faisait de longues minutes qu'ils progressaient dans les sombres et humides souterrains, mimant toujours la démarche saccadée des non-morts, et le moral général commençait à décliner. Assez curieusement, ce n'était pas l'inquiétante proximité des créatures de la nuit qui causait cette angoisse sourde, mais

au contraire leur absence : cela faisait un moment qu'ils n'avaient croisé aucun mort-vivant badgé, et ils commençaient à s'en inquiéter. Avaient-ils sans le vouloir outrepassé les limites de la cité des trépassés, ou bien au contraire, étaient-ils entrés sur le territoire de *quelque chose* qui effrayait jusqu'à ces pantins dénués d'âme ? *Quelque chose* d'assez puissant pour préserver son antre des insidieuses intrusions des vampires suceurs de sang ? *Quelque chose* d'ancien, plus ancien que l'humanité elle-même ? *Quelque chose* d'assez indicible pour justifier l'usage de l'italique ?

Soudain, sans transition aucune, le labyrinthe de caves et de tunnels dans lequel ils évoluaient déboucha sur un vaste puits aux parois verticales. Toute chose doit un jour périr, et la nécropole elle-même n'échappait pas au sort commun : un jour, dans un passé reculé, une large portion de cette ruche creusée de toute part s'était effondrée sous son propre poids, minée sans doute par les intempéries, les racines des grands arbres, les séismes occasionnels et sans doute, aussi, la déplorable conception architecturale de l'ensemble. Il avait résulté de cette catastrophe un trou béant largement à la surface, aussi vaste que les arènes d'une grande cité, donnant sur un chaos d'éboullis d'une magnitude peu commune, entrelacs de colonnes fracassées, de marches d'escaliers, de sarcophages béants, de meubles pourrissants et d'autres débris, luisant sous la lune d'un éclat sinistre. L'écroulement de la zone avait tranché la terre comme un couteau, dévoilant des salles et des

tunnels entrecroisés sur plusieurs étages, et ils se rendirent compte à cette occasion qu'ils s'étaient beaucoup plus enfoncés qu'ils ne l'avaient soupçonné.

Ils s'avancèrent donc parmi les éboulis, progressant tant bien que mal sur cette surface que même les végétations vivaces peinaient à coloniser, attentifs au moindre raclement pouvant trahir l'approche d'un ennemi.

Cependant, ce ne fut pas un raclement, mais un grondement sourd qui se fit entendre. Tout d'abord, ce fut presque imperceptible, mais à mesure qu'ils avançaient, le son devint tel qu'il ne pouvait être ignoré. C'était un bourdonnement continu, nullement entrecoupé de respiration comme peuvent l'être les sons émis par les vertébrés, une note unique, une vibration profonde qui allait en croissant, encore et toujours, jusqu'à en devenir nerveusement insupportable. Ils s'étaient arrêtés et les fils des armes luisaient sous les rayons sélènes, mais où qu'ils portent leurs regards, ils ne voyaient rien bouger.

Une simple inflexion de la terrible note annonça l'attaque, aussi soudaine que cruelle. Willy les belles bacchantes poussa un cri et porta la main à sa gorge.

— Ah ! Chuis touché !

— À couvert ! s'écria Nilbor, montrant l'exemple avec une remarquable vélocité.

— C'est quoi ? Tu les as vus ? demanda Vertu.

— Non, demande aux orks.

Il était de notoriété publique qu'outre leurs éminentes qualités physiques, les orks avaient reçu des dieux le don d'une excellente vision nocturne. Vertu rampa vers Wahg-Ork, qui se dissimulait non loin. Tandis qu'elle progressait entre deux gros blocs rocheux, elle entendit plusieurs cris sourds, d'autres avaient été touchés, sans qu'on puisse savoir par quoi, ni si les blessures étaient sérieuses. Elle parvint finalement à gagner la tanière du guerrier à la crinière rouge, et se lova avec célérité contre sa puissante carcasse.

— Tu as vu ce qui nous attaque ?

— Non, j'ai bien regardé, c'est... ARGH ! Saloperie !

En un réflexe foudroyant, il porta sa main à une certaine partie charnue de sa personne et se mit lui-même une vigoureuse claque, avant de la ramener devant lui. Dans sa paume calleuse, une petite chose était écrasée.

— Une guêpe ? demanda la voleuse.

— Un frelon, corrigea l'ork.

— Quoi, on est attaqués par des frelons ?

— Ouais.

— C'est grotesque... Eh, les gars, c'est juste des frelons. Vous pouvez sortir, y'a aucun dan... AH ! PUTAIN mais ça fait vachement mal ! AYEUH ! Repli général, suivez-moi dans le couloir, là !

Aussitôt connue la nature des assaillants, la troupe fut prompte à réagir et à courir, aussi vite que le permettait la nature du terrain, à la suite de Vertu, qui avait repéré un boyau de section circulaire, assez étroit pour que certains

membres de l'équipe puissent en toucher le plafond de la tête rien qu'en se haussant sur la pointe des pieds. Ils s'y engouffrèrent sans demander leur reste, poursuivis par la nuée bourdonnante qui les traquait avec une obstination toute entomologique. Manifestement, l'essaim tout entier semblait animé par l'idée d'en finir avec cette invasion de bipèdes exothermes. C'est alors que Thangar le Serpent eut une riche idée.

Il faut dire qu'il ne devait pas son surnom à sa souplesse, à son verbe venimeux ou à une quelconque particularité physique appréciée des dames, mais à son sang froid exceptionnel qui lui permettait de réfléchir de façon optimale en toutes circonstances. Étant parmi les derniers à trouver refuge dans le boyau, et constatant le peu d'efficacité dudit refuge, il avait intercepté l'un des porteurs de torches, l'avait délesté d'une flasque d'huile, en répandit généreusement le contenu en travers du passage, puis, usant de son garde-feu dans lequel grésillaient encore quelques braises, il enflamma le tout. Ainsi isolés du gros de leurs agresseurs par un mur de feu et de fumée, nos amis eurent tout loisir de combattre les quelques insectes qui les avaient poursuivis, et en furent bientôt débarrassés. Et c'est avec un grand soulagement qu'ils poursuivirent leur périple sur quelques dizaines de pas, avant de trouver une petite salle propice au repos et à l'apposition de baume cutané sur les douloureuses piqûres de frelon.

36. Le bivouac

Il s'agissait d'une succession de caveaux envahis de moisissure verte et de champignons blancs. Nos hardis aventuriers s'étaient résolus à allumer quelques torches et avaient découvert autour d'eux les os de centaines de personnes rangés dans des alvéoles creusées à même le roc. Dans certaines salles, les macabres reliques étaient soigneusement empilées, on s'était même donné la peine de trier les crânes, les plus gros en bas, surmontés des plus petits. Mais à mesure que l'on s'enfonçait dans la catacombe, il devenait évident que l'on avait mis de moins en moins de soin à ranger les corps, jusqu'au point où les cadavres avaient été entassés, bourrés sans ménagement dans les alvéoles. Siècle après siècle, un cours d'eau avait trouvé un chemin parmi les cavités ouvertes par l'industrie humaine, et avait creusé un large sillon, présentement occupé par un modeste ruisseau, très clair et très frais, dans lequel prospéraient de petits têtards.

Ils avaient donc établi un camp en ces lieux, autour d'un feu réconfortant, et firent de leur mieux pour se soigner. Skork avait été piqué à l'œil et Vertu à la base du cou, et outre le fait que c'était fort douloureux, tous deux étaient en danger si jamais un œdème se déclarait. Belam fit cependant de son mieux, aidé par les conseils pas toujours avisés des autres compagnons. Il semblait que tous les autres avaient été piqués à des degrés moindres.

— Tiens, elles t'ont ratée ? demanda Nilbor à Sook.

— C'est normal, expliqua Mark, elle offre moins de surface.

— Eh, les gars, y'a quelqu'un pour expliquer au culturiste pourquoi c'est très con de chercher la merde à une sorcière maléfique ?

— Comme si tu allais me faire peur.

— Si tu avais un soupçon d'intelligence, tu aurais peur. Oh oui, tu aurais peur...

— T'as raison moustique, fais-moi encore les gros yeux.

— Oh, du calme, dit Nilbor. On ne va pas commencer à se chamailler.

— Oui, gardons ça pour quand on aura trouvé le trésor.

— Sook, vérifie qu'il n'y a pas de vampire dans la région.

— Bonne idée, avec tout ça, on a un peu perdu le fil. Attends que je regarde mon parcho... OK, rien à signaler.

— Excellente nouvelle. Reposons-nous une heure, la suite des événements risque d'être plus sportive.

— Très juste, dit la sorcière en prenant une torche et en sortant de la pièce. Bon, à toute.

— Où tu vas ?

— Comment dire... Je vais méditer sur les faiblesses de la condition humaine.

— Eh ?

— Je vais pisser un bol, tu veux me la tenir ?

— Toute seule ? Tu n'as pas peur ?

— J'ai déjà fait ça, je pense pouvoir maîtriser. Allez, ciao les paumés.

Et elle s'éloigna avec prestance parmi les trépassés, ce qui ne suscita qu'une très modeste réaction de la compagnie, après tout, si elle voulait se faire tuer, c'était son problème. Le moral était bas, et Wahg-Ork en était bien conscient, mais il avait un plan d'action pour ce genre de situation. Il commença par alimenter le feu avec des torchons antiques et des bouts de cadavres momifiés, jusqu'à obtenir un foyer de taille respectable. Puis, il sortit de son sac un petit paquet de papier gras soigneusement noué de cordelettes, duquel il sortit un beau bouquet de petites saucisses dodues.

« J'ai acheté ça chez les Lamantains » expliqua-t-il à ses compagnons, qui du coup se mirent à le trouver extrêmement sympathique. Les miches de pain sortirent des sacs, quelques oignons juteux et patates douces firent leur apparition, des pièces d'armures se muèrent mystérieusement en ustensiles de cuisine, et des flasques de cuir jaillit un flot de vin et de bière qui emplit rapidement les godets. Gloria se mit à pousser la chansonnette, art où elle se distinguait. Il s'agissait d'un lai intitulé « l'oiseau du bonheur » que je ne résiste pas au plaisir de vous retranscrire :

L'oiseau du bonheur

Mangeras-tu, joli passereau, les baies pourpres du printemps ?

Piqueras-tu la chair sucrée pour t'en repaître goulûment ?

*Salueras-tu le clair matin de ton enchanteur pépie-
ment ?*

*Connaîtras-tu dans tes voyages du fond de mon cœur
les tourments ?*

*Dans l'aube fraîche me languis, seule, assise au bord
du ruisseau,*

*Ployant dessous peine infinie plus lourde que cent
boisseaux.*

*Et déplorant ma condition, me visitèrent maints jou-
venceaux,*

*Mais pas un seul ne m'émut plus que l'eût pu faire
un souriceau.*

*Holà, mon gentil passereau, entends-tu ce cor mu-
gissant ?*

*Que pourrissent ces baies et ces fruits, et crève, vola-
tile agaçant,*

*À moins qu'à mon instar te vienne un tout autre ap-
pétit, offensant,*

*Incongru, répugnant, impérieux, apprécie le goût du
sang!*

Fais-toi vautour, fais-toi corbeau,

Retourne les chairs putréfiées des cadavres,

Que ton bec éveille les derniers cris des agonisants,

Bois l'eau des yeux des enfants,

Répands la mort, messenger du désespoir,

Étends tes ailes noires sur le monde!

Oui, sème la terreur dans le cœur des mortels, prépare l'avènement de l'Âge Noir, héraut du crépuscule, KI-SI-KIL-LIL-LA-KE! Destruction! Destruction! Mort sur le monde! Ah ah ah!

Bon, c'est vrai que dit comme ça, c'est une chanson un peu bizarre. Mais personne n'écoutait trop les paroles en fait, car la ronde figure de Gloria, sa petite voix espiègle et son grand sourire suffisaient à enchanter l'auditoire, si bien qu'en quelques minutes, les angoisses de la nuit se dissipèrent. Mais quelques-uns avaient quand même une drôle d'impression.

Mark contemplait les flammes avec langueur lorsque la sculpturale Nila vint se glisser près de lui, et lui glissa, sans que les autres puissent entendre :

— Tu la connais depuis longtemps, Sook ?

— Uh ? Quelques jours.

— Et tu lui fais confiance ?

— Autant qu'à un crotale enragé. Pourquoi tu dis ça ?

— Oh, une idée que j'ai eue. C'est rare qu'un compagnon s'éloigne d'une compagnie en plein milieu du donjon, non ?

— Ben... quand il faut y aller, il faut y aller.

— Elle y va bien longtemps, je trouve.

— Ouais, maintenant que j'y réfléchis, c'est louche.

— Si ça se fait, elle a vu un quelconque trésor en chemin et elle veut se le garder pour elle. Ou alors, elle veut nous vendre à des ennemis. Ou alors elle fomente un mauvais

coup avec tous ces cadavres, elle est nécromancienne je crois...

— Tu as raison, on ne l'a pas assez surveillée. Ah, la confiance, quel sale défaut ! On va jeter un œil ?

— J'allais te le proposer.

Les deux aventuriers se levèrent donc de conserve et s'éclipserent, suivant les traces de la sorcière. Ils remontèrent le petit ru dans la direction qu'elle avait empruntée, puis parvinrent à une bifurcation. Ils allaient s'engager au hasard dans la mauvaise direction quand un gémissement assourdi leur fit tourner casaque. En tapinois, ils se faufilent entre les catafalques brisés et les momies déliquescentes, prenant garde à ne pas piétiner par mégarde quelque menu os carpien ou quelque squelette de rat dont le craquement aurait trahi leur présence, puis, arrivés à la porte de la crypte, jetèrent un œil, ce qu'ils regrettèrent aussitôt.

Sook était bien là. Mais sans doute avait-elle été mal inspirée de choisir comme urinoir la chambre d'un vampire. Le mort-vivant était hideux, sa peau blanche et translucide rappelait la cuticule d'un monstrueux asticot, sa chevelure vaporeuse et malade ondoyait à la manière d'un nid de serpent, et ses yeux rouges s'étrécissaient de plaisir tandis qu'il se repaissait du sang de Sook. Il n'avait sans doute eu aucune peine à s'emparer du corps chétif de la magicienne, et la couvrait goulûment de sa mortelle étreinte.

Bien que ni Mark, ni Nila n'eussent conçu de grande sympathie pour leur rousse compagne, la vision d'un mortel livré

ainsi à l'appétit contre-nature de tels parasites était l'un de ces spectacles qui allument la flamme de la révolte dans le cœur de l'homme le moins sensible. Sans réfléchir une seconde, Mark fit irruption dans la pièce en hurlant des obscénités scandaleuses et porta un rude coup de cimeterre au torse du monstre qui hoqueta de surprise, avant que la dague de Nila ne se fiche au milieu de son front blême. Mais il est bien difficile de tuer ce qui est déjà mort, et c'est à grand peine que le guerrier évita la griffe malsaine du mort-vivant, avant d'abandonner son arme entre les côtes de son ennemi. Il s'écarta pour donner du champ à sa camarade, qui bondit par-dessus le tombeau de pierre dont la bête démoniaque était sans doute issue. La lourde hache de l'amazone visa le cou du vampire, d'un coup propre à décapiter n'importe quel homme, mais dans un réflexe surhumain, le suceur de sang parvint à s'écarter de la trajectoire. Il n'en fut toutefois pas quitte pour autant, car à défaut de sa tête, ce fut son bras qui fut tranché, son bras droit. Le membre tomba aussitôt à terre avec ce qu'il tenait, à savoir Sook.

Alors, dans sa chute, la main de la sorcière s'ouvrit, et une petite sphère de cristal en tomba avant de se briser sur les pierres qui jonchaient le sol. Il y eut un éclair, plus éclatant que le soleil de midi dans le lointain désert du Nail. Le vampire émit un hurlement abominable, pris d'une douleur telle que les deux combattants faillirent le prendre en pitié. Lorsque l'obscurité revint, le non-mort qui quelques secondes plus tôt ne manquait pas d'une mortelle élégance

n'était plus qu'un grotesque pantin, un cadavre charbonneux, qui cependant s'accrochait à sa non-vie, tendant ses bras raides devant lui pour saisir... les dieux seuls savaient quoi. La mâchoire de la créature se décrocha et tomba parmi les autres ossements, il ne mordrait plus jamais personne. Pour quelque obscure raison, la misérable créature refusait de retourner au néant. Nila acheva la besogne, avec dans le cœur moins de rage guerrière que d'esprit de miséricorde.

Ils ramenèrent au camp le corps sans vie de la sorcière rousse. L'expression « sans vie » était toutefois un peu exagérée, car contre toute logique, elle s'accrochait à son existence. Son souffle était difficile à percevoir pour qui n'était pas médecin, et son pouls n'était guère plus puissant que celui d'une musaraigne, mais techniquement, elle était en vie. Sans doute avait-elle dans le corps plus de sang que sa maigre corpulence ne le laissait supposer, ou bien était-il plus épais.

— Par les mânes de Yoshebeth, mais qu'a-t-elle donc ? s'enquit Belam.

— Ben tu vois ducon, elle a glissé sur une banane et elle s'est foulé un nerf. T'as pas vu qu'on l'avait mordue à la carotide et saignée comme un goret ? Soigne-la, au lieu de poser des questions.

Belam se fit, là encore, un devoir de soigner un compagnon si durement frappé par les forces des ténèbres.

On la sut sauvée lorsqu'elle commença à réclamer de la bière et à jurer pour en obtenir. Elle se rétablit d'ailleurs avec une rapidité surprenante, confirmant que sa vitalité n'était pas en rapport avec sa masse corporelle. Néanmoins, il fallut qu'on l'aide à se tenir droite lorsqu'elle entreprit de se mettre debout.

— Dis donc Sook, ton parcho de détection des vampires, il marche super bien, s'étonna Nilbor.

— Ben, c'est pas toujours super précis, c'est à une vache près.

— À une vache près. Tu es en train de me dire qu'on rampe dans ce souterrain depuis des heures « à une vache près » ?

— Non mais tu comprends pas, si ça se fait, le mec, il avait un sortilège de couverture, ou bien il s'est déplacé très vite pour entrer dans la zone de détection, ou je ne sais quoi.

— Je suis rassuré. Si ça se fait, ton parchemin, tout ce qu'il détecte, ce sont les poulets, et on se dirige droit vers un nid de vampires.

— Mais non, tu dramatises tout. Et puis y'en avait qu'un, ce n'est pas un échantillon significatif. Oh, et puis si tu voulais un boulot sans risque, t'avais qu'à faire fonctionnaire. Ça s'appelle « les Caves de Sombredestin » ici, pas « la Promenade Enchantée de Jeannot Lapin ».

La dispute se poursuivit un bon moment, puis de guerre lasse, on convint de poursuivre la route.

37. Le terrible courroux de Lord Carnifex, le Noir Seigneur de Sombredestin

Ils décrivirent encore un nombre indéterminé de détours et de circonvolutions dans le dédale, croisant çà et là divers cadavres animés, qui ne leur prêtèrent toujours pas la moindre attention. Ils étaient revenus dans une de ces zones où des morts-vivants transportaient toutes sortes de pièces détachées d'un lieu à un autre, où l'on procédait à des essais, et toutes ces mystérieuses activités qui semblaient occuper à plein temps les habitants de Sombredestin. En fin de compte, ils arrivèrent dans une salle qui avait dû être une sorte de temple ou de chapelle dédiée à une divinité anthropomorphe dont quelque secte d'iconoclastes avait depuis longtemps mutilé les statues, condamnant le lieu de culte à l'anonymat éternel. Derrière l'autel brisé, une brève volée de marches escarpées menait à une porte trapézoïdale d'acier noir, figurant un gigantesque crâne dépourvu de mâchoire inférieure, mais orné de deux crocs terribles. L'huis gravé de runes donnait l'impression d'être de conception plus récente que le reste du temple, ce qui était confirmé par un petit boîtier disposé sur la droite de la porte, tout à fait similaire à celui qu'ils avaient actionné à l'aide de leurs plaquettes à l'entrée du donjon.

Il y a un atavisme profondément enraciné dans l'être hu-

main, qui fait que lorsqu'on explore un temple oublié dans une nécropole grouillante de morts-vivants et que l'on trouve un portail orné d'un crâne, on prend quelques précautions avant de l'ouvrir. C'est sans doute cet instinct puissant qui incita le groupe à faire une petite halte et à considérer la situation froidement.

— Il n'y a pas trace de gardien, nota Mark.

— C'est bien, ça, dit Vertu.

— Pas vraiment, expliqua Nilbor. Ça veut dire que ce qui se trouve derrière n'a pas besoin de gardien. Soit parce que c'est assez puissant pour se défendre tout seul, soit parce que ça ne vaut pas la peine qu'on le défende.

— Spéculations que tout cela, mais c'est vrai que la porte ne m'inspire pas confiance. J'ai un mauvais pressentiment, ce temple, cette porte, ce crâne, le titre du chapitre... Eh, Sook, ça veut dire quoi les inscriptions sur la porte ?

— Attends que je m'approche... Ah voilà, ça dit en gros « Salut à toi, ô, fils aimé de Niemh, œil des ténèbres, toi dont la parole est loi, que cent agonies flétrissent ceux qui dérangent ton repos. »

— Ben ça promet.

— Attends c'est pas fini, ici il y a la liste des cent agonies : « Sa gorge se dessèchera si tant qu'il lui semblera avoir avalé le cadavre desséché d'un hérisson. Ses yeux se révolteront si tant qu'il ne pourra voir devant lui. Ses pieds se perceront chacun de vingt ampoules purulentes à telle enseigne que ses pas laisseront des empreintes de pus et de sang. Ses en-

trailles seront prises de folie et le mèneront à selle maintes fois à chaque heure, lui causant de douloureuses évacuations. Maintes petites pustules blanchâtres véroleront ses org... »

— Oui, ça va, ça va. Il y a sûrement un piège magique. As-tu un sort de détection ?

— Mais bien sûr voyons, t'ai-je donné l'impression d'être une imbécile ? Quel genre de sorcier, je te le demande, s'aventurerait dans un donjon sans ce genre de sortilège ? Un novice sans doute, mais certes pas moi, oh non. Car ne l'oublie pas, je suis Sook d'Achs, et grands sont mes pouvoirs...

— ...mais point autant que ses chevilles... poursuivit Mark.

— Plaît-il ?

— Je disais que par grand vent, tu es avantagée, rapport à ton centre de gravité.

— Attends qu'on soit sortis de là, je t'expliquerai le moyen astucieux que j'ai trouvé pour augmenter la part du trésor que chacun va toucher. Bref, je disais, grands sont mes pouvoirs, et des sortilèges aussi triviaux n'ont aucun secret pour moi. Écartez-vous, manants, et laissez-moi faire.

Sûre d'elle, la sorcière rousse s'avança donc jusqu'au pied de la grande porte, écartant ses compagnons d'un ample geste des bras. Elle se centra bien en face de l'horrible crâne de fer, et entonna une mélodie hideuse mais fort heureusement brève, avant de faire un geste cruciforme devant

elle. Puis elle se gratta le menton, et la nuque. Puis elle entonna derechef la mélopée hideuse et brève, et refit un geste cruciforme devant elle, mais plus sèchement. Puis elle fronça le nez et mit ses poings sur ses hanches en soupirant. Alors elle marmonna un autre sortilège en faisant de petites passes des doigts. Puis enfin, elle se retourna avec une moue ennuyée.

— Vous voulez d'abord la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

— Va pour la bonne, demanda Nilbor, anxieux.

— Je n'ai pas détecté de piège sur cette porte.

— C'est déjà ça.

— La mauvaise, c'est que si je n'ai pas détecté de piège, c'est parce que mon sort a foiré. Et si mon sort a foiré, c'est que j'ai perdu mes pouvoirs magiques.

— Hein ?

— C'est à cause du vampire de tout à l'heure, je pense. Vous savez, ils absorbent l'énergie.

— Tu es sûre ?

— Attends, je viens de rater un sortilège de lumière. De lumière ! Le sortilège nul que tout le monde sait déjà avant de commencer les études de sorcelleries parce que c'est décrit en détail dans « la sorcellerie pour les nuls ». J'ai plus rien comme pouvoirs, nib. Fini la sorcière. J'ai plus qu'à trouver une école de magie et enseigner, comme tous les gens qui ne savent rien faire d'utile. Il paraît qu'une chaire de défense contre les forces du mal se libère l'an prochain à l'université Ploplo...

— Quoi ? Mais c'est une catastrophe, on comptait sur toi.

— Navrée, j'y suis pour rien. Bon, ben c'est pas tout ça, mais vu que je ne suis plus d'une grande utilité, je crois que je vais rentrer chez moi...

— Mais tu ne peux pas nous lâcher comme ça !

— Ah ben c'est un cas de force majeure, je suis désolée. Croyez que j'aimerais vous accompagner, mais sans ma sorcellerie, je suis moins utile encore que Djilel. Qui arrête de se masturber derrière une colonne quand il croit qu'on ne le remarque pas, Djilel, d'ailleurs.

— Bon, comme tu veux, c'est ton choix. Je te délie donc de ton serment envers la compagnie...

— ... que je n'ai jamais prêté, mais c'est gentil quand même...

— ... et je te souhaite un bon retour...

— Merci.

— ... toute seule, dans ce labyrinthe interminable et obscur peuplé de goules et de vampires...

— Euh...

— ... puis par-delà des lieues et des lieues de la lande désolée où rôdent loups, brigands et bêtes ghastes.

— Ah, mais tu m'as prise au sérieux ? Mais je plaisantais voyons, bien sûr que je reste avec vous, je ne voudrais pour rien au monde manquer la suite de vos palpitantes aventures !

— Super. Qu'est-ce qu'on fait pour la porte ?

— Pour la détection des pièges, moi aussi, je connais ce sort,

dit Belam.

— Hosanna ! Bon père, nous vous laissons officier.

Belam s'y prit différemment, car la magie sacrée n'emprunte pas les mêmes voies que la magie profane, mais au final, le résultat des deux méthodes ne différait guère.

— Je ne détecte rien de suspect.

— De plus en plus inquiétant. Bien, on n'a pas le choix. Qui est volontaire pour actionner la porte ?

Devant le foisonnement d'enthousiastes réponses, Nilbor prit lui-même les choses en main, mais non sans avoir usé d'un stratagème destiné à le protéger. En effet, dans l'insondable bric-à-brac qu'ils avaient imprudemment acheté à ce rusé marchand de Baentcher, se trouvait le « fabuleux bâton agrippeur de Nosrodon le Rusé », une sorte de gaffe en bambou terminée par une pince actionnée par un long câble de chanvre. Après avoir fixé l'une des plaquettes (celle d'un zombi répondant au nom de « Mandatory Suicide »), le maître-archer s'approcha très lentement de la porte noire, puis tendit la perche à bout de bras, tentant de maîtriser ses tremblements.

La clé de métal glissa dans la fente avec un chuintement exaspérant. Il y eut un déclic, et le crâne de fer s'ouvrit en deux, les battants s'effaçant dans l'épaisseur du mur de pierre avec des cliquetis de chaînes et d'engrenages huilés de frais. Le visage blême, Nilbor encocha sa meilleure flèche dans son arc, et gravit l'une après l'autre les marches, suivi par Wahg-Ork, Mark, Nila et tous les autres.

Éclairés par leurs torches, les braves empruntèrent un couloir relativement large, d'une maçonnerie soignée et surmonté d'un arc en plein cintre dont les clés de voûte étaient alternativement un crâne, un serpent, un crâne, un rat. Nul ne releva à haute voix, car chacun le savait, que le rat et le serpent étaient les animaux tutélaires communs à deux divinités du Septentrion, à savoir la populaire Myrna, déesse de la fertilité et de la bonne fortune dont le père Belam était zélé, et Niehm, le dieu de la mort et de la corruption, qui était moins populaire.

Belam serra dans sa main gauche les trois anneaux de bronze enlacés, symbole sacré de sa déesse. Ah, combien il s'en voulait d'avoir initié cette quête absurde, quelle vanité avait donc été la sienne ! Il s'était leurré, s'était menti à lui-même en disant agir pour la gloire de Myrna, mais maintenant qu'il était au pied du mur, il voyait clair dans son propre jeu. La vérité, hélas ! La vérité, c'était que seuls l'avaient poussé l'orgueil et l'ambition. Ce qui avait motivé cette funeste entreprise n'était pas tant le noble sentiment mystique que le désir d'impressionner ses collègues par une action d'éclat. Et tandis qu'aux côtés d'un parti de voleurs et d'assassins, il marchait au devant du dieu grimaçant de la mort, il jura solennellement devant sa déesse que s'il se tirait vivant de cette triste situation, il renoncerait à tout honneur, à toute gloire, à toute ambition en ce monde séculier, pour se faire anachorète et prêcher la parole divine dans quelque désert, parmi les troupeaux des bergers

de lointains royaumes orientaux, par exemple.

Ils débouchèrent comme dans un cauchemar dans une salle monumentale, circulaire, couronnée d'un dôme aveugle. Sur les parois étaient figurés, en d'abominables parodies de cariatides, des statues de squelettes plus difformes les uns que les autres, arborant défenses, bois, queues barbelées et autres appendices peu compatibles avec la science anatomique. En son centre, dans une fosse entourée de trois pieux de bois à l'aspect terrible, se consumait un étrange brasier de lentes flammes bleues dont n'émanait aucune fumée.

Un personnage se tenait devant le feu, dodelinant de la tête. De prime abord, ils crurent qu'il s'agissait de quelque nain ou goblin, mais bientôt, il apparut que c'était un homme agenouillé. Il se releva, ou plutôt, se déploya, tant il était grand et mince. Ses mouvements étaient semblables à ceux d'un insecte, et ses longues mains se terminaient par des griffes d'un pouce de long, d'un blanc éclatant. Il se retourna et contempla sans surprise la compagnie pétrifiée. Des veines violettes pulsaient tout autour de visage livide, ses yeux pourpres étrécis par une expression de souverain mépris se braquèrent sur nos héros. La hautaine silhouette emmitouflée dans sa longue cape noire se détachait en ombre menaçante devant le feu d'enfer dont les reflets électriques jouaient avec la chevelure aile-de-corbeau plaquée contre les tempes du sinistre personnage.

« Qui ose braver le courroux de Lord Carnifex, le Noir Seigneur de Sombredestin ? »

Je rougis de devoir l'écrire, mais l'honnêteté me pousse à relater ce détail navrant, le fait est qu'à cette question, plusieurs doigts se tendirent vers Nilbor.

38. La princesse Bushi

La voix du vampire grondait comme un volcan ombrageux prévenant d'une éruption cataclysmique. Il n'y avait nulle trace de cette démoniaque séduction que l'on prête parfois à ces morts-vivants, rien d'autre qu'un orgueil à l'échelle de l'éternité. Il était le maître, et ses phrases étaient autant de commandements. Il était pétri d'une telle assurance, tant dans son attitude que dans l'autorité de son discours, que tous les aventuriers rassemblés ressentirent en eux le désir de s'agenouiller, désir auquel toutefois ils eurent la fierté de ne point se soumettre (à part Djilel).

— Ainsi donc, vous voici paraissant devant moi pour l'ultime affrontement. Je désespérais de vous voir un jour devant moi, mortels, mais vous voici enfin rassemblés. Je vous aurais imaginés plus impressionnants, plus puissants, équipés de saintes reliques dignes de moi. Où sont donc vos armures scintillantes, combattants ? Où sont vos armes divines ? Est-ce là tout ce que la princesse Bushi a trouvé à m'envoyer ?

— La princesse Bushi ? s'étonna Nilbor.

— Oui, la princesse Bushi. Celle que vous servez.

— Euh ? On sert une princesse maintenant ? Belam ?

— Jamais entendu parler.

— Mais si, souvenez-vous, c'est la réincarnation de la déesse Romani. La déesse de la victoire.

— Ah oui, je vois. Enfin, je sais que c'est une déesse des pays Bardites...

— Et donc, elle vous a envoyés pour récupérer la Lance de la Discorde...

— Mais pas du tout.

— Vous ne cherchez pas la Lance de la Discorde ?

— Ben non.

— Pour vaincre les Chevaliers du Sacrifice ?

— À ma connaissance non.

— Et ramener l'harmonie dans le Sanctuaire du...

— Pas que je sache.

— Mais alors qu'est-ce que vous venez foutre ici ?

— Nous sommes à la recherche du Pendentif des Neuf Incarnations.

— Et du masque de Guzulkat, compléta Sook.

— C'est quoi ?

— De puissantes reliques... C'est pas chez vous ?

— Ah ben non.

— Volées par le fourbe Sri Batangbong Prabandradang. Vous l'avez chez vous ?

— Pour autant qu'il m'en souvienne non.

— C'est trop fort ça.

— Notez, je peux demander au service du personnel. Savez-vous s'il est goule, squelette, zombi...

— Aux dernières nouvelles, il était humain. C'est un puissant nécromant.

— Alors là je suis catégorique, je n'emploie que des morts-vivants. J'ai aussi quelques démons mais ce sont des consultants. Ah mais attendez, ça me dit quelque chose cette histoire. Est-ce que ça ne serait pas cet excité qui est arrivé en ville il y a quelques jours avec une vingtaine de mercenaires ?

— Oui, voilà ! c'est plus lui ça.

— Ah mais alors tout s'explique. Mes pauvres amis, vous vous êtes trompés de donjon ! Ils creusent à l'est de la ville, pas loin des remparts. Vous ne pouvez pas vous tromper, il y a un accipître éburnéen qui a l'habitude de faire ses orbites cynégétiques juste au-dessus.

— Est-ce que ça ne serait pas une sorte de rapace blanc ?

— Oui, c'est ça. Qui fait des ronds dans l'air pour repérer les rongeurs.

— Bravo Sook.

— L'erreur est humaine.

— Bon, et bien ce malentendu étant éclairci, je pense que nous allons prendre congé en vous souhaitant une bonne continuation !

— Attendez une seconde, tant qu'on y est, vous ne voulez pas entendre mon plan pour étendre ma domination sur le

monde ? J'ai des idées fort originales sur la manière de répandre mes légions noires et asservir l'humanité.

— Vous comptez nous laisser partir après ?

— Sûrement pas. D'une part ça ne serait pas très prudent, et d'autre part je ne me suis pas battu depuis des lustres, alors j'avais pensé que nous pourrions nous affronter en un sanglant mais bref combat, histoire de me remettre en jambes.

— Eh, grogna Chourg le Balaféré, tant qu'on y est, on peut lui défoncer sa gueule. On est beaucoup, il est seul, il est tout maigre. Il a sûrement de l'or.

— Ben...

Lord Carnifex avait eu raison sur un point, le combat fut bref. Sans attendre plus longtemps les préconisations tactiques, Chourg mit son idée en pratique en sautant sur le vampire, hurlant des insanités et faisant de grands moulinets de hache. À un mètre environ de sa cible, il s'arrêta net, fut soulevé de terre par une force mystérieuse et resta là un instant, hoquetant de surprise. Carnifex fit un geste sec, et l'ork pourtant robuste sembla se vider de sa substance, se desséchant, se déshydratant à mesure que l'abominable sangsue absorbait sa force vitale. Il ne fallut que quelques secondes pour qu'il soit transformé en un cadavre momifié à l'aspect effroyable.

Puis à son tour, Carnifex s'éleva de quelques pas au-dessus du sol dallé, avec sur le visage une expression de profond ravissement. Il écarta les bras, les paumes tournées vers le ciel, et soudain son corps irradiia d'une lumière surnatu-

relle. Un rayon ardent tomba sur lui, et aussitôt, un fragment d'armure jaillit du puits, un gantelet d'acier bleu veiné de noir, puis un autre gantelet, deux jambières une ceinture, puis un pectoral orné de deux dragons entrelacés, des épaulières marmoréennes, et pour finir, un casque qui n'appartenait à aucun style d'armurerie connu, dont le cimier figurait un crâne grimaçant. Telle était l'abominable Armure des Tourments de Dhaan, forgée dans les os de mille hommes, trempée dans le sang de mille femmes, sanctifiée par le sacrifice impie de mille enfants, le rempart impénétrable contre lequel se briseraient les assauts des paladins du bien. Et lorsqu'enfin apparut dans sa main la terrible Lance de la Discorde, toute d'or et d'argent, le terrible vampire émit une puissante vague d'énergie propre à imprimer une sainte terreur dans le cœur de tous ses ennemis.

Sauf qu'à ce moment-là, ça faisait longtemps qu'il était seul dans la salle, Carnifex.

« Eh mais... ils se sont barrés! Eh, revenez, mon combat! Gardes, gardes! »

39. La fuite

Inutile de dire que nos héros ne s'attardèrent pas pour pleurer leur compagnon ork, ni pour voir si l'Armure des Tourments, terrible legs de l'abominable dieu de la corruption, pouvait réellement briser toutes les armes des mor-

tels, comme l'assurait la légende. Ils prirent leurs jambes à leur cou sans se préoccuper de trésor ni d'autres considérations subalternes du même genre. Vifs comme l'éclair, ils croisèrent moult et moult cadavres ambulants auxquels ils ne laissèrent pas le temps de se poser des questions, et ne s'attardèrent pas pour faire du tourisme dans les ateliers de Lord Carnifex.

À trois reprises, des gardes firent mine de s'interposer, mais à chaque fois, ils furent sabrés, brisés et ou démembrés avant d'avoir pu esquisser une parade. L'homme semble posséder des réserves inépuisables de souffle lorsqu'il est poursuivi par des morts-vivants en grand nombre, et c'est avec entrain que même les moins robustes puisèrent dedans, frappant de taille et d'estoc tout ce qui ressemblait à une main décharnée sortant du sol ou des murs pour les retenir. Le grand avantage qu'il y a à combattre cette racaille des cimetières, c'est qu'ils sont dans l'ensemble relativement lents, et que l'esprit d'initiative n'est pas leur qualité la plus éminente, c'est ainsi que malgré le nombre des ennemis déployés, ils parvinrent à se frayer un passage sans trop de dégâts, en semant dans le donjon un sillage de belle pagaille.

Ils en étaient presque à se considérer sortis d'affaire – malgré le fait que leurs poumons les faisaient tous souffrir horriblement – lorsqu'ils débouchèrent sans crier gare dans une crypte occupée par un quarterons de vampires occupés à quelque sombre complot se jouant avec 52 cartes.

Avec une vivacité sans commune mesure avec l'indolence des autres trépassés qui hantaient ces lieux, ils se levèrent en crachant comme des chats en colère et se jetèrent sur la compagnie. L'un dirigea ses crocs meurtriers droit sur la gorge raide de Khankras le Pendu qu'il tua sans coup férir, un autre agrippa Thangar le Serpent par le bras et usa de sa force surhumaine pour le projeter contre un sarcophage, à une vitesse qui laissait peu d'espoir de survie à notre taciturne compagnon. Deux autres enfin cédèrent à l'atavique appétit des vampires pour les jeunes filles potelées et jetèrent leur dévolu sur Gloria, qui se mit à pousser le genre de cri ordinairement consacré à ces circonstances. La vaillante Nila s'interposa alors face aux deux morts-vivants, l'épée à la main, et après avoir indiqué la sortie à sa compagne, engagea un combat sans espoir.

Il n'était plus temps pour se montrer galant ni confraternel, et tous les autres éprouvèrent le lâche soulagement de voir que ça ne tombait pas sur eux tandis qu'ils poursuivaient leur marathon dans les sombres et tortueuses allées de Sombredestin. La fatigue commença à faire son effet, et peu après, le petit groupe ralentit la course. D'autant qu'ils ne savaient plus trop dans quelle direction courir. Ils en étaient à se tenir le côté tout en crachant leurs boyaux lorsque Mark, qui était vers l'arrière de la colonne, haleta :

— Quelqu'un sait où on va ?

— Ta gueule !

— Sympa.

— Eh, messire chevalier, on est perdu ?

C'était l'un des porteurs de torches qui posait cette question stupide. Il aurait mieux fait de garder son souffle, car aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, une cavalcade se fit entendre, ou plutôt une suite de crissement de griffes sur la pierre, très rapprochés. Une telle célérité ne pouvait pas être le fait de squelettes, c'était certain. Notre héros eut alors une lumineuse idée.

— Restez là, j'ai un plan, dit Mark aux trois porteurs de torches qui l'entouraient.

— Rester là ? Ça va point la tête ? Y'a des... Argl...

D'un geste certes peu chevaleresque mais efficace, Mark avait frappé le porteur de torches dans les jambes à l'aide de son épée encore chaussée de son fourreau, qui faisait une efficace massue. Avant qu'ils aient le temps de réagir, les deux autres s'effondrèrent, les jambes brisées, hurlant comme des gorets. À la suite de quoi le vil guerrier rejoignit le reste de la troupe qui, entendant la horde vampirique s'approcher, ne l'avait pas attendu pour détalier. Malgré la topographie tortueuse des boyaux, cris d'épouvante des trois malheureux livrés ainsi à la plus horrible des prédatations emplirent les oreilles de nos aventuriers, qui se consolèrent de leur félonie en se disant qu'au moins, pendant ce temps, les vampires étaient occupés.

Et finalement, sans transition aucune, nos compagnons se retrouvèrent dehors, dans le cimetière même où cette funeste expédition avait commencé, à quelques pas seule-

ment du grand tombeau. Il faisait encore nuit, mais les contours des pics acérés du Portolan commençaient à se détacher sur le pourpre du ciel oriental. Une fois que le petit groupe (qui s'était bien dégarni) fut rassemblé, Nilbor harangua ses troupes en ces termes.

— Nous voilà presque tirés d'affaire. Tirons-nous d'ici, en terrain dégagé, on aura l'avantage.

— Voilà qui est parlé bien imprudemment, messire ! fit alors une voix goguenarde.

L'homme qui se dressait devant eux avait le vice inscrit en rondes-bosses sur son visage. Sa face oblongue au nez crochu, ses petits yeux noirs et enfoncés, sa barbiche de scélérat, sa coiffure huileuse, largement dégarnie sur les côtés et se terminant en catogan, ses mains de bourreau minutieux et sa démarche furtive de rat, tout en lui évoquait la nature maléfique et corrompue. Il était vêtu d'une robe de sorcier noire brodée de runes dorées qui scintillaient dans la nuit d'un éclat magique, et à ses doigts brillaient plus de bagues que le bon goût ne l'autorisait. Il avait aussi, preuve de sa forfaiture, des anneaux dans les oreilles, ce qui signalait indubitablement la nature décadente et perverse du personnage.

L'homme exhalait si fort la malévolence qu'il parvenait presque à faire oublier sa garde, une vingtaine de rudes gaillards qu'il n'avait sans doute pas dû recruter à la sortie de la messe. Les hommes en question pointaient tous sur nos amis qui un arc, qui une arbalète, qui un regard mena-

çant.

— Sri Batangbong Prabandradang! Abominable fils de chienne, je te retrouve enfin!

— Mais c'est la petite Sook! C'est incroyable, comment un avorton tel que toi a pu survivre jusqu'à ce jour? En outre, je te rappelle que nous avons la même mère.

— Oui, ben tu sais très bien ce que je veux dire. Rends-moi le masque et j'oublierai cette affaire.

— Le masque? Quel masque? Ah oui, ce masque-là? (il tira de sous sa tunique une simple pièce de fer oxydée, ayant deux grands rubis pour les yeux).

— Rends-le-moi et laisse-moi passer, ou tu le regretteras.

— Et pourquoi je le regretterais?

La réponse lui fut aussitôt fournie. Deux vampires venaient de faire irruption à l'air libre derrière nos amis, et un peu perplexes, humaient l'air. Des raclements sinistres se firent entendre un peu partout, des mains décharnées sortirent des tombeaux, parfois de la terre nue, par dizaines. Partout des corps froids et raides se redressaient, animés d'une parodie de vie. Plusieurs autres vampires firent leur apparition.

« Je suggère que nous vidions notre querelle dans un lieu plus tranquille » suggéra Sri avant de prendre ses jambes à son cou.

40. La bataille des arènes

La cavalcade reprit donc de plus belle, mais cette fois à l'air libre. Les Compagnons Généraux des Eaux avaient le désavantage d'être déjà fatigués, mais contrairement à Sri et ses mercenaires, ils avaient l'avantage de savoir ce qu'ils fuyaient, et d'avoir déjà une idée bien précise de la tactique à employer. Ainsi, lorsqu'ils entendaient derrière eux un hurlement s'achevant dans un gargouillis sanglant, ils savaient que la bonne politique consistait à forcer l'allure, et certes pas à faire demi-tour pour aider un compagnon qui de toute évidence, n'en aurait plus besoin. C'est ainsi qu'en un rien de temps, pas moins de cinq mercenaires avaient rejoint leurs ancêtres, contre aucun de nos vaillants fuyards.

— Courez ! hurla bien inutilement Sri d'une voix rauque.

— Oui, mais où ? demanda Vertu (qui tenait une forme olympique)

— Courez vers les collines, courez pour vos vies !

— C'est pas un titre d'Iron Maiden ça ?

— Mais non pauvre buse, c'est sur les collines qu'on a notre campement fortifié.

Il faut croire qu'il y a un dieu pour les malandrins et les gibiers de potence, car à l'instant où leurs forces commençaient à abandonner les moins robustes, voici que nos amis reçurent le secours bienvenu de Phébus, l'astre du jour, qui n'en était pas encore à darder de ses rayons les navrantes

ruines de Vilcabamba, mais dont l'aurore était déjà assez incandescente pour impressionner les vampires de Sombredestin. Comme s'ils obéissaient tous à quelque signal coordonné et propre à leur race, ils voilèrent leurs faces blanches et d'un bel ensemble, reprirent le chemin de leurs cryptes obscures et de leurs tombeaux poussiéreux, laissant les autres morts-vivants poursuivre la lutte. Pour nos amis, c'était une excellente nouvelle, car si zombis, squelettes et goules constituaient un danger réel, leur stupide obstination était sans commune mesure avec la furie sanguinaire qui animait les vampires.

C'est donc à petites foulées qu'ils parvinrent au campement de Sri, qui était sis dans les arènes dominant la ville. De tous les bâtiments de la cité, c'était sans doute le mieux conservé et le plus impressionnant. Cet ovoïde de deux cents pas de long avait jadis jeté ses oriflammes à près de soixante pas de hauteur, mais la glorieuse façade richement décorée de statues des édiles et des rois de Vilcabamba ne subsistait qu'en quelques endroits dans sa forme originelle. D'immenses enfilades d'arches monumentales et de colonnades de pierre formaient l'ossature de l'édifice et sa structure même, jadis, dans ses couloirs, s'étaient retrouvés danseurs et comédiens, acrobates, fauves, gladiateurs, condamnés, ainsi que tous ceux qui les avaient nourris, vêtus, soignés, admirés ou conspués, des marchands de babioles et de quatre saisons, des crieurs publics, des poètes et des fols, des conspirateurs, des espions, des assassins et des

brigands. Les arènes avaient été le cœur de Vilcabamba, la plus grande fierté de son peuple et l'objet principal des discussions de tavernes. Qu'est-ce que Sri pouvait bien vouloir chercher dans ces ruines aujourd'hui muettes et noircies par tant de siècles ?

Le camp, en tout cas, était un endroit judicieusement choisi. Rien n'était visible de l'extérieur, les mercenaires avaient tout installé dans les arcades d'un étage auquel on ne pouvait accéder – si l'on ne possédait le don précieux du vol – que par une échelle de bambou installée par l'équipe. En effet, cette partie des arènes avait subi des destructions plus importantes que d'autres, et l'escalier de pierre destiné à mener les milliers de spectateurs jusqu'aux travées hautes avait ici disparu dans la poussière, et les couloirs latéraux s'étaient effondrés des deux côtés. Cette position procurait donc les avantages d'une barbacane improvisée, permettant de projeter sur les assaillants en contrebas toutes sortes de projectiles avant qu'ils ne se massent pour investir l'unique accès, par ailleurs étroit et malcommode.

L'aurore était assez avancée maintenant pour qu'ils puissent voir d'assez loin le nombre des morts-vivants déployés contre eux sur toute la longueur de cette large et rectiligne avenue qui menait aux arènes. Ils étaient des centaines à remonter cette voie sacrée envahie de mousse et de broussaille, des centaines à se déhancher, à traîner, à perdre qui un os, qui un membre sec, à béer de la bouche et des yeux dans la fraîcheur de ce matin effroyable. Nul cri de

guerre ne résonnait dans cette triste armée, nul oriflamme bariolé ne flottait au vent – par ailleurs inexistant – pour affirmer la virile revendication de quelque seigneur, et si certains arboraient bien des armes, il était douteux qu'ils puissent les employer pour faire plus de dégâts qu'avec leurs mains nues.

La trentaine de vivants avait maintenant rejoint le havre inespéré des arènes, et tandis que l'armée morte s'assemblait devant le colossal bâtiment, ceux qui se croyaient avoir quelque autorité décidèrent de tenir le siège.

La marée de cadavres s'arrêta aux pieds des arènes, couvrant presque la totalité de l'esplanade de ses membres gris et de ces sourires sans joie. Puis, comme un seul homme, répondant sans doute à quelque injonction de leur maître souterrain, ils se séparèrent en groupes plus ou moins importants. D'aucuns partirent visiter les ruines proches, en quête de gaules, de madriers ou de tout autre matériel de ce genre. D'autres visitèrent les bosquets alentours et coupèrent des perches dans les branches. D'autres encore assemblèrent des cailloux en une dizaine de tas hauts comme un homme. D'autres enfin s'avancèrent vers la forteresse improvisée des vivants, décidés semblait-il à convertir quelques païens aux joies du trépas.

Ils furent accueillis par des flèches et divers autres projectiles qui rapidement mirent en pièces les plus avancés. Les défenseurs mirent tout leur art dans ces premières volées vengeresses, espérant bien envoyer au néant cent de ces

puantes dépouilles pour chacun de leurs compagnons tombés sous les coups des suceurs de sang. Mais bien vite, Gorzelius, le capitaine des mercenaires de Sri, fit remarquer que la provision de projectiles n'était pas inépuisable, et qu'à ce rythme, on risquait l'épuisement à court terme.

— Tu as raison, camarade, approuva Nilbor.

— Et je crois que c'est ce qu'ils cherchent, poursuivit Gorzelius. Ces coquins semblent agir au hasard, mais je pense qu'au contraire, ils obéissent à une stratégie. Voyez comme certains se sacrifient en un assaut fictif destiné à nous laisser sans munitions. Lorsque la véritable bataille commencera, nous serons diminués dans nos ressources.

— Tes paroles ont l'accent de vérité. Holà, mes amis, cessez vos tirs, économisez vos flèches !

Les sabres sortirent des fourreaux, faisant taire l'horreur qui serrait leurs poitrines, les hommes se préparèrent à recevoir l'assaut des revenants. Non, décidément, la marée des corps putréfiés ne devait rien au hasard. Tandis que des dizaines de morts-vivants s'engouffraient sous l'arcade monumentale du rez-de-chaussée sans plus rencontrer la résistance des tireurs de l'étage, des grappes d'autres entassaient des échafaudages de fortune faits de tout ce qui traînait dans les ruines et n'était pas assez pourri pour céder sous le poids des squelettes animés et de leurs armes. Accrochés par leurs phalanges crochues aux aspérités de la pierre déliquescence, ils escaladaient la façade à droite et à gauche du refuge des vivants, hors de portée de tir,

puis convergeaient latéralement. Et si parfois quelques-uns tombaient et se fracassaient en poussière sur les dalles du sol, qu'importait ? Ces pertes n'étaient rien en regard du nombre de la horde obscure. D'autres s'activaient sous la voûte, escaladant les parois de l'ancien escalier pour pénétrer par la trappe. Un groupe de cinq combattants se massa aussitôt au bord du puits grouillant déjà de bras et de crânes pourris. Ils commencèrent à les repousser à coups de piques, sous le couvert de Vertu, dont les flèches étaient prêtes à transpercer tout squelette chanceux qui aurait traversé la barrière. Deux autres groupes s'étaient postés le long des flancs de l'arcade, haches et épées brandies afin de trancher les membres des assaillants et de les rejeter dans le vide.

Ainsi organisés, ils parvinrent sans difficulté à repousser la horde, tailladant avec force tout ce qui dépassait, frappant avec rage et détermination. La place était bien choisie, car facile à défendre, et désavantagés par leur position, les morts-vivants furent facilement contenus, permettant aux humains d'organiser une rotation, les plus fatigués laissant la place aux plus frais qui en profitaient pour se désaltérer. De longues minutes de combats acharnés s'écoulèrent ainsi, jusqu'à ce que les trépassés n'améliorent leur tactique.

Il semblait qu'aucun d'eux n'ait eu la capacité de tirer des traits ou des carreaux, toutefois l'utilité des piles de pierres qu'ils avaient entassées apparut bien vite : quelques-unes

des goules étaient en effet assez vigoureuses pour s'en servir comme projectiles et les expédier à hauteur du premier étage. La volée de pierres fut si soudaine qu'elle prit les deux groupes de l'avant totalement au dépourvu. L'un des mercenaires de Sri eut l'épaule broyée par un moellon, et Wahg-Ork lui-même se prit un projectile sur le crâne, heureusement protégé d'un casque, ce qui le laissa un instant sans connaissance, et Mark dut le tirer vers l'arrière, hors de portée des tirs ennemis. Le bref flottement permit à deux goules de prendre pied sur le promontoire et de se jeter furieusement sur les défenseurs, qui les continrent en faisant des prodiges d'escrime. Vertu, alertée par la cavalcade, se retourna et décocha instinctivement sa flèche dans l'œil de l'une d'elles, ce qui permit de rétablir la situation et de renvoyer une nouvelle fois ces viles créatures prendre une leçon de vol vertical. Mais la pluie de pierres reprit de plus belle dès que les vivants reparurent au balcon, les forçant une nouvelle fois à reculer dans les profondeurs de leur retraite. Quelques autres morts-vivants profitèrent de l'opportunité pour se glisser dans la brèche, mais furent traités comme précédemment.

On trouva vite un début de solution au problème grâce à la prévoyance de certains mercenaires d'origine malachienne, qui avaient emporté par-devers eux de lourds pavois de fer typiques de leurs régions. Lors de leur recrutement, ces protections avaient provoqué quelques moqueries tant elles étaient plus adaptées aux grandes batailles rangées qu'aux

escarmouches prévues, mais plus personne n'en riait en ces heures tragiques. Formant donc un rempart improvisé devant les sabreurs, ils permirent de regagner les quelques pas perdus et de reprendre le contrôle de tout le balcon, bien qu'ils reçussent une impressionnante grêle de caillasse.

Il fallut près d'une heure pour que l'échec de cette stratégie fût accepté par la légion putride, heure durant laquelle un nombre incalculable de trépassés retournèrent au repos éternel qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Parmi les occupants du réduit, plusieurs avaient été blessés, en général par leur propre maladresse ou celle de leurs camarades, et les bras se faisaient plus lourds, mais l'esprit combatif restait intact. Aucun n'avait plus de temps à perdre à observer ce que manigançaient ces soldats à la triste figure, tant et si bien que la surprise fut totale lorsqu'ils se retrouvèrent confrontés à un nouveau péril.

« Le feu ! Ils mettent le feu ! »

Le glapissement de terreur émanait de Gloria, qui depuis la disparition de Nila, semblait en proie à une agitation assez désordonnée. Elle avait toutefois fait un usage efficace de son bâton contre les assaillants de la trappe, on pouvait même dire qu'elle avait fait preuve à leur rencontre d'un acharnement et d'une vigueur qui avaient impressionné ses compagnons. Or ce n'était plus une marée de corps qui menaçait de surgir du sol, mais une fumée noire et âcre, plus lourde qu'une fumée ordinaire.

Le stratagème était simple mais efficace : nullement

contraints de respirer et guère gênés par la chaleur ou le manque de visibilité, des pelletées de zombis et de squelettes entreprenaient l'escalade d'une lourde grille de fer qu'ils avaient trouvée dans les décombres du dehors et qui recouvrait un immense brasier chargé d'humus et de végétation pourrissante. Bien que malcommode, l'échelle était suffisante pour permettre une poussée de la horde des trépassés qui, maintenant, dépassaient les piques des défenseurs terrifiés. Au même moment, les goules qui attendaient à l'extérieur, et qui ne semblaient pas craindre de se brûler cruellement, avaient enroulé des pierres dans des rogatons d'étoffes antiques et desséchées dont les souterrains de Sombredestin ne manquaient certes pas. Après les avoir enflammés, ils envoyaient ces projectiles avec la même force que les pierres ordinaires, et à l'issue d'une parabole vigoureuse, ils se désagrégeaient en touchant le sol, projetant des fragments de haillons enflammés en tous sens. Quelques-uns de ces missiles n'auraient causé aucun dommage, mais le nombre de ces météores était tel que bientôt, la fumée envahit le réduit des mortels, qui se virent alors perdus.

— Messire, cria Gorzelius à Sri tout en parant les assauts d'un zombi unijambiste, il est temps de se replier !

— Vous avez raison mon ami, au diable les secrets. Holà, vous autres, sonnez la retraite ! Débarrassez ce coin-ci de ces rebuts !

— Est-ce bien le moment de faire du ménage ? s'emporta

Nilbor, qui considérait un amas de planches et de tissus jetés contre un mur latéral, assez récemment à en juger par l'absence de poussière.

— Faites, je vous en conjure ! ordonna le sorcier tout en terrassant une goule d'une poignée de projectiles magiques.

Impressionné par l'assurance du mage, Nilbor s'exécuta aussi vite qu'il put, et découvrit rapidement ce que les deux hommes cherchaient. Il s'agissait d'un soupirail en demi-lune, assez large pour qu'un homme en armure s'y glisse en raclant un peu sur les bords. La maçonnerie était de qualité, une belle arcade aux pierres régulières, qui s'intégrait harmonieusement dans la muraille environnante. Ce passage avait sans doute été placé là dès le début de la construction des arènes, il ne s'agissait pas d'une excavation tardive.

« Fuyons, s'écria Nilbor, c'est notre seule chance ! Vite, formez un périmètre de défense ! »

Il avait suffi de quelques secondes pour que la situation se dégrade. De partout surgissait une quantité affolante de morts-vivants aux yeux vitreux, environnés de flammes et de tourbillons de fumée noire, dans une méphitique atmosphère de fin du monde. Dans ces conditions, il ne se trouva aucun candidat au suicide, nul n'insista pour tenir plus longtemps cette position perdue, et si les plus courageux formèrent quelques temps un demi-cercle pour protéger la fuite éperdue des autres. Au final, l'instinct de survie aidant, il suffit de quelques secondes pour évacuer totalement la place et la laisser à la marée des conquérants sans

joie.

41. Vidons la querelle

Belam avait passé tout le combat à jouer de la massue, exercice auquel il s'était comporté honorablement, mais il ne fut pas fâché de s'attribuer une tâche plus digne de lui : repousser la horde des défunts par la vigueur de sa foi et la sainte aura de pureté du symbole de Myrna. Ce procédé ne permettait que de frapper de terreur quelques-uns de ces pantins de chair et d'os, mais dans l'étroit couloir, cela fit merveille, les morts-vivants qui voulaient fuir, se heurtant au mur compact de leurs frères, les empêchaient de progresser, et formaient une sorte de bouchon.

Sri Batangbong Prabandradang était peut-être un peu recommandable personnage, mais le fait est qu'il avait de la ressource. Voyant la situation provoquée par l'action du clerc ovophile, il eut l'idée d'user d'un de ses plus puissants sortilèges. Marmonnant une hideuse malédiction et levant sa main gauche comme un serpent furieux, il déclencha un éclair éblouissant qui illumina un instant les murs du couloir et la masse des défunts d'une lumière trop crue. Et lorsqu'elle se dissipa, ce furent les premières torches allumées qui dévoilèrent l'étendue de son triomphe. Ce qui avait été une masse de non-morts était maintenant changé en statue, figée pour l'éternité en une indistincte mêlée, monu-

ment impie élevé à la gloire de la nécromancie.

L'aspect artistique mis à part, la masse de pierre s'était soudée intimement à la maçonnerie, ne laissant de passage que pour un chat pas trop obèse, dans lesquels les membres raides de leurs poursuivants auraient été bien incapables de se glisser.

La retraite leur étant coupée, les survivants hagards traînèrent leurs carcasses épuisées dans le passage, qui se poursuivait dans l'épaisseur du mur et donnait sur un escalier très raide. Ce ne pouvait être une circulation régulière, c'était donc nécessairement un passage secret, creusé pour des raisons oubliées depuis longtemps et menant à quelque mystère qui n'avait plus d'importance pour quiconque. Après moult détours, ils durent marcher quelques temps dans un liquide rappelant vaguement l'eau, mais qui avait stagné là depuis trop d'éons pour mériter encore ce qualificatif. Ils pataugèrent dans ce cloaque infect jusqu'à ce que le chemin remonte, à la satisfaction générale. Quelques virages plus loin, ils arrivèrent dans une salle de taille respectable, bordée par deux rangées de statues figurant des femmes aux traits disproportionnés, pratiquant des activités assez obscènes pour forcer quelques-uns de nos rudes gaillards à détourner les yeux. Elles étaient encadrées de colonnes d'inscriptions dont Sook ne put pas même indiquer en quel alphabet elles étaient rédigées, mais personne n'avait le cœur à se lancer dans des travaux d'archéologie. Il fallut alors se résoudre à entamer la tâche

funeste consistant à dénombrer les vivants et les morts.

Parmi les compagnons de Nilbor, Skork la Vérole et Roghûr le Boîteux manquaient à l'appel, quant à l'ork Dorg, il avait supporté sans se plaindre d'être amputé d'une de ses mains par la mâchoire avide d'une goule, mais dès qu'ils purent tous s'asseoir pour goûter enfin quelque repos, la tension du combat qui l'avait maintenu en vie s'était envolée d'un coup, et il avait sombré dans l'éternel sommeil sans qu'on puisse rien tenter, simplement heureux de trouver la mort au combat, comme le voulaient les rigides préceptes moraux de sa tribu. Les porteurs de torches eux aussi s'étaient battus, et ils étaient tombés dans l'indifférence générale, à l'exception du dénommé Ray le Gaucher, inexplicable survivant de la tuerie, ce qui fait qu'en tout, il ne restait de la Compagnie Générale des Eaux que neuf braves exténués et sanguinolents. Les mercenaires stipendiés par Sri n'étaient pas plus à la fête, il n'en restait que onze de vivants, pas tous très brillants, en plus du sorcier lui-même.

— Mais quel est donc cet endroit ? lui demanda Vertu.

— Eh bien, c'est l'antichambre du Temple de Ghonewrez.

— Le quoi ?

— Le Temple de Ghonewrez, celui où se trouve le Pentagramme Octaédrique Double quelque part par là, normalement.

— Et ça sert à quoi ?

— À invoquer le démon Estanith.

— Cool.

Elle resta assise quelques secondes. Et puis, comme éveillée en sursaut par le légendaire et colossal réveille-matin de guerre des nains, elle sauta sur ses jambes et tira son épée. Tous les combattants de la salle en firent autant, se souvenant brusquement qu'ils étaient ennemis. L'œil aux aguets, attentifs aux moindres mouvements de leurs voisins (car ils étaient dispersés dans la salle, et non point regroupés en factions), ils n'attendaient qu'une maladresse pour se jeter les uns sur les autres. Ceux qui s'étaient battus dos-à-dos étaient maintenant face à face, prêts à défendre leur vie contre ceux qui étaient leurs alliés quelques secondes plus tôt. Néanmoins, compte tenu du fait que d'une part ils étaient tous exténués et blessés à des degrés divers, et d'autre part ils ne se souvenaient plus très bien pourquoi ils étaient là, personne n'eut l'imprudence de faire le premier pas.

— Et pour quelle raison voulais-tu invoquer ce fameux Estanith ? demanda Vertu sur le ton badin de celui qui poursuit une plaisante conversation.

— Cette Estanith. Elle me paiera grassement pour le Masque-Néant.

— Mais tu n'auras pas le temps de profiter de ses largesses, prévint Sook. Elle n'a pas l'habitude de laisser des témoins derrière elle.

— Je la connais, merci, j'ai pris mes précautions.

— Tu ne seras pas le premier. . .

— Holà, mes bons amis, je vous en conjure, cessez ce pugil-

lat!

C'était Belam qui, après avoir un peu tardé à réagir (car il n'était ni très jeune ni très sportif et avait du mal à récupérer de toutes ces cavalcades) s'était interposé entre les deux groupes d'hommes en armes.

— Vous avez une meilleure idée, mon père ? demanda Sri.

— Mais bien sûr voyons, la négociation permet d'aplanir bien des difficultés. Si c'est l'appât du gain qui motive votre querelle, sachez que comme il est dit dans le Bobitique livre V : « Il est plus facile à un homme riche de passer par le trou d'un chameau... »

— Pouah ! La gueule de Sook contre les pavés, c'est tout ce que je rêve d'aplanir.

— Ben je suis à ton service, petit foutriquet !

— Oh, mais ça me donne une idée ça ! expliqua Mark.

— Oui ?

— Puisque le conflit oppose Sook à son frère, pourquoi nous, humbles compagnons, devrions-nous en souffrir ? Après tout, que l'un ou l'autre soit le destinataire de ce masque, qu'importe ?

— Je ne comprends pas où tu veux en venir, marmonna le sorcier d'un air dubitatif.

— Je crois savoir que le noble usage du duel est très prisé parmi la communauté des sorciers, non ? Eh bien, battez-vous en duel ! L'un d'entre vous deux récupèrera le masque, et pourra en faire ce que bon lui semble, quant à nous autres, pauvres gens d'armes, nous partagerons à parts

égales tout le reste du butin, sans faire de distinction entre l'un et l'autre groupe. Pas vrai Gorzelius? Qu'en pensez-vous?

— Mais, je n'en pense que du bien!

— Trahison! éructa Sri.

— Je suis désolé, mais nous avons versé bien assez de sang aujourd'hui pour votre service. Il est temps pour nous de toucher notre dû. Combattez donc, qu'on en finisse.

— Vous m'avez l'air d'un rude magicien, poursuivit Mark, vous la craignez donc tant?

— Quoi, elle? Bah, je la balaierais d'un revers de main.

— Eh bien alors? Où est le problème?

— Un instant, dit Belam. Et le Pendentif?

— Quel pendentif? Ah oui, l'amulette qu'on cherche. Au fait, sorcier, as-tu par hasard sur toi une amulette trouvée dans le Labyrinthe de Theraknoar?

— Ah oui, cette babiole? C'est ça que vous cherchez? Ah, je comprends tout maintenant, c'est trop drôle. Tenez, bon prêtre, je vous rends la sainte relique qui motive votre noble quête. Puissiez-vous en faire bon usage, ah ah ah!

— Joie! Hosanna!

— À la bonne heure. Bon, Sook, je te souhaite bonne chance, j'ai été ravi de t'avoir connue.

La sorcière lança au guerrier hilare un regard empli d'une exécration sans bornes. Elle cherchait une façon d'exprimer sa fureur par quelque malédiction du genre « tes enfants naîtront atteints de la vérole » ou « je clouerais la peau

de ton visage sur la porte de mes toilettes », mais tout ce qu'elle parvint à trouver, ce fut :

— Attends un peu toi ! Un jour, on se retrouvera.

— J'en frétille d'impatience.

— Tiens mais j'ai une idée, pourquoi je ne proposerais pas à Sri de vous tuer tous et de partager le butin ? Après tout, nous sommes parents, ça crée des liens. . .

— Tu ne le feras pas parce que si je lui dis que tu as perdu tes pouvoirs magiques, j'ai dans l'idée qu'il t'écrasera au mur comme un insecte dans la seconde.

— Pas mal. Dans ma vie, j'ai rencontré une belle collection de gros enculés, mais toi, t'es dans la bonne moyenne.

Et sans tressaillir, la Sorcière Sombre s'apprêta à affronter son destin.

42. Le Duel

L'atmosphère de la pièce avait retrouvé sa morbide sérénité. Avec une prudence tout à fait compréhensible, les non-sorciers s'étaient précipités dans les niches situées derrière les statues, qui leur procureraient quelque abri contre les sorts perdus.

Sook et Sri se retrouvaient maintenant face à face, à dix pas de distance. Le nécromant barbichu estimait que la configuration du terrain lui donnait un avantage. En effet,

il savait sa demi-sœur myope comme une taupe, et la pénombre qui régnait dans ce souterrain, trop vastes pour être correctement éclairés par quelques torches, n'améliorerait guère les choses.

Sans se quitter des yeux, les deux combattants se préparèrent à l'affrontement. Sook fit craquer ses doigts. Sri fit craquer ses cervicales. Sook fit quelques basculements du bassin pour assouplir ses dorsaux et ses abdominaux. Sri fit une série d'une vingtaine de répulsions face sol (dites pompes). Sook enchaîna par une trentaine de curl au banc « Larry Scott ». Sri préféra un exercice de flexion alternée des avant-bras avec rotation du poignet et élévation des coudes (permettant un développement total du biceps, qui outre son rôle de fléchisseur, est aussi supinateur de l'avant-bras). Sook exécuta plusieurs extensions des ischio-jambiers à la machine spécifique. Sri répliqua par une vigoureuse série de tractions en semi-pronation. Sook exécuta une impressionnante démonstration de squat lourd. Sri explosa son record au développé-couché. Sook empoigna une des torches qui illuminaient la scène et la jeta sur Sri.

La robe du sorcier avait beau être magique, l'ourlet n'en était pas moins inflammable, et le fourbe mage se vit obligé de la piétiner avec fermeté pour l'éteindre. La rousse sorcière profita de ces quelques secondes de répit pour se précipiter sur les autres torches, qui avaient toutes été fichées dans des recoins des statues, et les jeta dans un recoin re-

couvert de poussière humide. Sri ne s'aperçut du stratagème que lorsqu'il eut fini d'éteindre son vêtement, et que l'obscurité la plus totale retomba sur le champ de bataille.

Se maudissant d'avoir sous-estimé son adversaire, Sri entonna alors un sortilège de lumière, ce qui était très exactement ce que Sook attendait. Elle saisit dans son sac un petit objet de cristal et, se guidant au son de la voix, elle le jeta de toutes ses forces au sol, à proximité de son frère, avant de protéger ses yeux derrière son bras.

L'éclair fut si aveuglant que tous hoquetèrent de surprise, à l'exception du magicien qui, à proximité immédiate de l'éruption de lumière, émit un hurlement étouffé. Sans attendre, Sook considéra la scène, encore éclairée pour quelques instants par la magie résiduelle, et repéra son frère qui se tenait le visage dans les mains en gémissant. Elle empoigna alors un bloc de maçonnerie gros comme le poing qui traînait par terre et se jeta sur l'homme, dans le but assez probable de lui asséner quelques violents coups.

Le dieu des ténèbres ayant fait retomber un voile pudique sur ce répugnant pugilat, le reste de la scène ne fut connue des spectateurs que par les bruits horribles d'os brisés et de suffocation, ainsi que par le triste résultat. Lorsque l'on fit de nouveau la lumière, Sook était assise sur ses fesses, en sueur, aux côtés du cadavre de Sri, dont il suffit de dire que seuls ses vêtements permettaient de l'identifier. Son cou était serré dans un lacet de cuir, si étroitement torsadé qu'il évoquait avec horreur quelque abominable spécialité

de charcuterie.

— Belle technique, approuva Nilbor. Rapide et efficace.

— Ouais. Pas très dans la tradition des sorciers. Le respect de la tradition, c'est ce qui perd mes imbéciles de collègues, en général.

— Ah bon ? Ce n'était pas ton premier duel ?

— Pour qui tu me prends ?

— Bon, eh bien l'affaire étant réglée, je crois que c'est justice que chacun tienne parole pour ce qui est du reste de l'affaire. Sook, je crois que c'est ce masque que tu convoites ?

— Le Masque-Néant de Guzulkat ! Enfin !

— Et je crois que père Belam est en possession du Pendentif des Neuf Incarnations.

— Et tel Saint Schlageknout marchant en terre païenne, je le cèlerai contre mon cœur jusqu'à ce que nous fussions revenus au temple de Baentcher, où de saints hommes en auront la garde.

— Comme de juste. Et maintenant, mes amis, qu'est-ce que vous diriez si nous pillions ce temple abandonné ?

Les compagnons de Gorzelius étaient de bien braves mercenaires, motivés par un honnête et légitime appât du gain, et n'étaient animés d'aucune envie de venger leur employeur, aussi ne furent-ils pas fâchés de se mêler aux Compagnons Généraux des Eaux. Et bientôt, c'est une unique troupe bien regarnie et bien ragaillardie qui s'en alla dans les couloirs du donjon quérir gloire et fortune, selon la tra-

dition des aventuriers.

43. Le perfide saurien

Le donjon était peuplé de quelques monstres tels que vases, vers, parasites et autres insectes mutants, qui ne firent pas le poids contre un fort parti de fer-vêtus aguerris et, maintenant, rompus à affronter sans tressaillir les horreurs surnaturelles du monde des ténèbres. Ils n'eurent plus à déplorer de cruelle perte, et furent grandement récompensés de leurs efforts en découvrant, enchâssées en divers endroits, des gemmes pourpres que Sook identifia comme étant les yeux d'un antique système de surveillance, qui ne renseignait plus personne depuis fort longtemps. Ces antiques gemmes, en raison de leurs propriétés magiques, étaient de grand prix, le tout pouvant se négocier, selon la sorcière, entre trois et cinq mille askenis d'or. Ils mirent aussi au jour un râtelier d'armes, sans doute destinées à quelque garde sacrée préposée à la surveillance des lieux saints. Il y avait bien longtemps que la plupart des lances et des épées étaient tombées en poussière, mais quelques-unes avaient résisté avec insolence aux ravages du temps. Ce détail les désignait sans contestation comme magiques, et elles firent aussitôt la joie de ceux qui les trouvèrent. Ils mirent aussi la main sur cinq statuette de corail rouge, des œuvres représentant des maîtresses-succubes en action, qui pour-

raient intéresser de sombres sectateurs de dieux impies, ou plus probablement de riches collectionneurs d'objets érotiques. Enfin, ils eurent la joie enfantine de trouver une vasque votive d'albâtre rubanée ornée de bas-reliefs serpentiforme, littéralement remplie de pièces d'or et d'argent, vieilles comme le temps mais que tout changeur pas trop scrupuleux se ferait une joie d'accepter moyennant une décote très raisonnable. En somme, ils n'avaient pas fait le voyage pour rien, mais tout ceci ne méritant pas que je m'étende, passons donc rapidement.

Sans avoir de notion précise du temps, ils séjournèrent toute la journée, toute la nuit et une bonne partie de la journée suivante dans les tunnels, les nettoyant avec soin de tout danger, et découvrirent plusieurs passages menant à l'extérieur. Empruntant l'un d'eux, ils s'élancèrent dans les ruelles dégradées de Vilcabamba bordées des vestiges de ce qui avait été un quartier populaire. Chargés de leur butin, les larrons se dépêchèrent de franchir la ligne symbolique des remparts et traverser la lande pelée avant que la nuit ne tombe et que les vampires ne sortent des sépulcres. Enfin, ils arrivèrent avec soulagement sous le couvert ombreux du Bois-Portefaix. Ils ne retrouvèrent point leurs montures, qui poussées par la faim et la peur, avaient dû ronger leurs longes et fuir leurs mauvais maîtres. De leurs bœufs, il ne restait que des os épars et des reliefs de cuir laissés par les loups ou les araignées rouges, et si leurs charrettes étaient intactes, ils voyaient mal comment les tirer jusqu'à

Baentcher sur les chemins défoncés. Ils pillèrent donc leurs propres affaires et se chargèrent autant qu'il était raisonnable, ne prenant que le plus important ou le plus cher, avant de filer à toutes jambes vers la Cité Pourpre et ses tièdes tavernes.

Ils s'arrêtèrent quelques heures plus tard, alors que la lumière du jour mourant ne permettait plus d'avancer dans de bonnes conditions. Leur bivouac était un peu à l'écart du chemin, parmi un chaos de larges roches granitiques autour duquel la végétation était moins dense. Ils étaient quasiment persuadés d'avoir mis une distance suffisante entre eux et la légion des morts-vivants, aussi prirent-ils la liberté de détendre un peu l'atmosphère par quelques chansons et plaisanteries peu finaudes, se faisant des serments d'amitié, se vantant de leurs exploits guerriers contre les goules et énumérant les putains auxquelles ils rendraient visite une fois revenus à la civilisation. Mais c'est souvent en ces moments insouciantes que frappe la fatalité. Ô, reptile, ennemi de l'homme, fourbe ophidien au regard fixe et à la chair glaciale, serviteur du mal à la langue bifide, de quelle funeste vengeance poursuis-tu ainsi les fils d'Adam ? Dragons du ciel, vouivres des marais, abominables créature aux anneaux contournés, qu'ont donc fait les hommes pour mériter votre implacable courroux ?

— Aïeu, putain, je me suis fait mordre !

— Hein ?

— Aux secours, à moi, à l'assassin, mais venez m'aider, vous

voyez pas que je souffre ? Ah... Ahhh...

— J'arrive, j'accours !

C'était Sook qui poussait ces cris de goret qu'on éventre. Elle avait fait de grands moulinets de main et jeté quelque chose par terre.

— Horreur, je vais mourir ! C'est un cobra royal annelé, il était tapi dans mon sac... Ô dieux cruels, je défaille déjà tandis que le feu du venin se répand dans mes membres. Adieu, mes amis, et sachez que même si vous n'avez su me protéger du fatal destin qui m'attendait, vous n'aurez rien à craindre de mon spectre vengeur...

— Tu trouves pas que tu t'emballes pour pas grand chose ? demanda Mark. Il est minuscule ce serpent.

— C'est une vipère commune, ajouta doctement Belam. Aussi appelée « la fléchette de Sainte Pénultième ». Sa morsure n'est que très rarement mortelle.

— On voit bien que c'est pas toi qui t'es fait mordre, nique-mouton ! Tu peux me soigner oui ou merde ?

— Certes, certes.

— Allez, fais voir ton bobo au monsieur.

— Là, c'est horrible, je pisse le sang...

— Bah, c'est rien du tout. Je vais te faire boire une potion d'antipoison – même si j'estime que c'est du gâchis – et te faire un pansement.

— Et après je te ferai un bisou sur le bobo.

— Mark, sache qu'un jour, tu te retrouveras à ton tour dans une situation humiliante, et ce jour-là, tu peux être sûr que

je serai derrière toi à me foutre de ta gueule.

— Bla bla bla...

Toute cette agitation n'avait guère troublé Vertu, qui avait sur cette affaire une opinion mitigée. Certes, elle retournait chez elle en vie, plus riche d'expérience et la bourse pleine d'or. Mais elle ne pouvait se départir d'une mélancolie que les rustaudes brochettes de gibier coriace qui grillaient au-dessus du feu n'étaient pas en mesure de dissiper. Elle s'approcha de Gloria, qui était tout aussi solitaire et méditative.

— Tu songes à ton amie Nila, n'est-ce pas ?

— Je songe à la mort. À tous ceux que j'ai connus et qui ont disparu. Crois-tu qu'on vive éternellement ? Ou crois-tu qu'un jour, je mourrai moi-même ?

— Eh bien... la deuxième hypothèse est assez vraisemblable, je crois.

— Oui, tout doit périr un jour. Même moi. Mais que c'est long... Quelle triste incertitude, j'ignore même si j'ai accompli la moitié du chemin vers l'anéantissement.

— Allons, ne te laisse pas abattre. Je sais que tu tenais à ton amie, mais sa mort ne doit pas annoncer la tienne.

— Ta sollicitude me touche, Vertu, mon amie. Mais je te rassure, ce n'est pas la disparition de ma servante qui me plonge dans cette affliction. Elle fut une fidèle protectrice, mais pas au point que sa perte me fasse dépérir.

Le visage rond et doux de Gloria se tourna vers Vertu. Elle arborait le sourire le plus franc et le plus innocent du

monde, le sourire d'un enfant, d'un ange de miséricorde. Mais ses yeux étaient emplis d'une passion fébrile. Elle glissa sa main, aussi douce qu'une plume de poussin, sur la joue brûlante de la voleuse, et murmura :

« Je suis lassée de tout ceci. Il est temps d'achever cette bouffonnerie. »

L'espace d'un instant, la réalité chavira, la seconde d'après, Vertu avait perdu tout souvenir de cette étrange conversation.

44. La tour noire

Nilbor observa qu'on était déjà bien loin de la ville morte, et que jusque-là, les créatures de la forêt s'étaient montrées bien inoffensives, aussi proposa-t-il que les tours de garde fussent réduites à une seule personne, réduisant d'autant le temps de veille de chacun. Cette proposition ne rencontra guère d'opposition, tant chacun était épuisé par tant de combats et de courses éreintantes, aussi procéda-t-on comme ça. La nuit se déroula sans encombre jusqu'à ce que vienne le tour de garde de Nilbor. Après avoir gardé un silence de plomb, convaincu que chacun dormait comme une souche, il commença à se déplacer dans le camp à pas de loup. C'était surprenant à quel point il parvenait à marcher dans le silence le plus total, on eût dit un fantôme, un rêve, un esprit désincarné. Mais ce n'étaient certes pas des

considérations métaphysiques sur l'essence de l'âme qui motivaient ce va-et-vient.

Il s'approcha de Sook, vautrée éperdument dans le plus innocent des sommeils, et lui secoua l'épaule. Puis une nouvelle fois. Puis, voyant ses efforts vains, il lui colla la main contre la bouche et la saisit fermement. Il parvint à éviter le talon de la magicienne qui parvint à peu de distance de ce qu'elle visait, et lui susurra de se taire. Et afin de mieux la faire taire, il fit balancer devant ses yeux ce qu'il avait dans la main.

L'Amulette de Neuf Incarnations scintillait à la lueur des étoiles. Il s'agissait d'une chaîne d'argent retenant une plaque du meilleur ivoire, de la taille d'une paume de main, et sculptée de telle sorte qu'en se concentrant quelque peu, on pouvait discerner le contour d'animaux stylisés, dont les yeux étaient figurés par des turquoises, des tourmalines et des hématites.

Sook regardait de tous ses yeux, c'est-à-dire pas grand chose. Nilbor fit le geste de se frapper le poignet droit avec la main gauche, signe universellement reçu comme signifiant qu'il était temps de prendre congé. Sook regarda autour d'elle, puis hocha la tête d'un air entendu. Elle ramassa son sac avec d'infinies précautions, et tous deux quittèrent le camp en direction de l'ouest.

— Tu crois pas qu'ils vont nous rattraper ? chuchota la sorcière dès qu'ils se furent éloignés de quelques pas.

— J'ai un plan.

Plan qui promettait de tourner court aussitôt, car à peine eut-il prononcé ces mots qu'ils tombèrent nez à nez avec Gloria, qui sortait des buissons.

— Mais... Mais que faites-vous là, en pleine nuit ?

— On te retourne la question.

— J'avais une petite envie. Et vous ?

— Et bien nous... partions... commença Sook.

— Bon, d'accord, poursuivit Nilbor. Nous allions nous retirer dans quelque bosquet discret, afin de nous aimer à la lune, sous les grands arbres. Eh oui, Sook et moi, nous sommes amants.

— Ah b... Ah... Oui, nous sommes amants.

— D'accord, je comprends mieux. Je suis mal placée pour vous reprocher vos escapades, aussi vous souhaitais-je bonne... Eh mais, pourquoi vous prenez toutes vos affaires avec vous ?

— Nous ? Non !

— Vous mentez. Vous n'allez pas du tout forniquer dans les bois. Vous quittez la compagnie en catimini, et probablement en emportant le gros du trésor avec vous, si j'en crois vos mines de conspirateurs. Avouez !

— D'accord, d'accord... fit Nilbor en déplaçant très lentement sa main vers son pourpoint, dans lequel il avait une dague de jet.

— Oh, quels mauvais compagnons. Ne vous a-t-on jamais appris que pour prospérer dans la vie, il fallait savoir partager ?

Les deux larrons se rendirent compte alors que depuis le début, Gloria chuchotait comme eux pour ne pas réveiller les autres. Était-elle donc moins gourde qu'elle en avait l'air ? Nilbor fit à Sook un petit signe de tête, signifiant que de son côté, ça ne posait pas de problème. La magicienne, qui entendait parfaitement la langue secrète des scélérats, comprit surtout qu'il prévoyait d'égorger la malheureuse dès qu'elle ne serait plus à portée de hurlement. Ce qui, pour sa part, ne soulevait pas d'objection.

Ainsi donc, ces trois abominables forbans reprirent rapidement leur fuite dans la nuit. Ils s'enfoncèrent dans un vallon à l'écart de la route principale, dans l'espoir de brouiller les pistes.

— Par là, indiqua Gloria. J'avais aperçu un chemin à l'aller, je pense qu'il nous sortira discrètement de la forêt.

— Ah oui ?

— Tu as une meilleure idée ?

— Allons-y, on verra bien.

Ils progressaient maintenant à plus vive allure, car ils étaient trop loin du camp pour que leurs innocents compagnons puissent entendre le craquement d'une branche. Après avoir remonté la pente très raide du vallon, s'agrippant pour cela aux genêts et aux buissons qui tapissaient le versant, ils parvinrent en effet à une très ancienne route, qui avait dû être jadis une artère commerciale très fréquentée desservant Vilcabamba, du temps de sa splendeur. Par endroits, les éboulis et l'humus accumulé au cours des siècles

laissait à nu quelques-unes des grosses pierres de parement que des légions d'esclaves oubliés avaient naguère agencées avec soin. On distinguait encore de-ci de-là les profondes ornières laissées par les véhicules lourdement chargés de denrées et de richesses. Bien que la végétation eût repris ses droits sur cette construction des hommes, la route restait meilleure que le sentier défoncé qui leur avait fait traverser le Bois Portefaix la première fois, et pour autant qu'elle ne s'avère pas trop tortueuse, elle constituerait certainement un providentiel raccourci.

La tour noire surgit devant eux comme un géant de ténèbres. Comment avaient-ils fait pour ne pas la voir à l'aller ? Bien que ruinée par les ans, sa carcasse de pierre dressait encore ses hourds menaçants et mâchicoulis béants à cinquante pas de hauteur. Ses lourds contreforts, conçus pour résister à des machines de siège, l'avaient préservée des outrages du temps et des caprices de la nature. Il y avait eu bien plus que ce donjon, comme en témoignaient les murets, les colonnes et les amas de débris encore blottis contre le colosse de pierre. Il y avait eu là tout un village, une halte prospère ou bien un camp de cavaliers. Une arche gothique encadrant la nuit étoilée était tout ce qui restait d'un temple. Ici, on avait travaillé, ri, vécu, peut-être s'était-on battu pour quelque cause qui avait dû avoir de l'importance sur le moment.

La raison d'être de cette fortification incongrue apparut quelques pas plus loin. Une profonde encoche fendait le

plateau calcaire. La route s'arrêtait net, et reprenait de l'autre côté. Avec de bons yeux, on parvenait à distinguer, au fond de la vallée, les rogatons de trois piles de ponts. Ce passage avait été un des seuls accès de la riche Vilcabamba, la tour noire avait été une forteresse avancée, peut-être un octroi.

— Aïe, fit Gloria en se penchant au-dessus du vide. Ça va pas être facile à traverser, ça.

— Sauf si tu sais voler, répondit Nilbor en encochant son arc.

Il tira sa flèche dans le dos de Gloria. Elle se ficha entre les omoplates de la jeune femme, coupant une longue mèche de ses cheveux blonds qui tomba à terre. Elle se raidit, se retourna. Elle contempla son assassin souriant, puis baissa les yeux jusqu'à sa poitrine, d'où pointait le fer sanglant qui avait déchiré ses chairs. Elle pinça alors la hampe de la flèche entre deux doigts, et l'extraire de son corps avec un bruit mou. La flèche tomba à terre, noire de sang.

« Pauvre bouffon, dit-elle alors. Si tu avais la moindre idée de ce que tu affrontes... »

Nilbor tira une seconde flèche, visant l'œil de la jeune femme. Gloria la détourna calmement d'un revers de main et s'avança sans se presser. Nilbor tira encore une flèche, puis une autre, sans grand succès. La tache sombre sur le pourpoint de Gloria s'étendait vers le bas, mais elle ne semblait pas souffrir le moins du monde de son hémorragie. « Mais fais quelque chose ! » hurla l'archer à destination de

la sorcière. Mais la sorcière ne fit rien. D'une part elle ne pouvait pas faire grand chose, et d'autre part, elle avait pris le parti, voici fort longtemps, de toujours se retrouver du côté du plus fort. Or elle commençait à avoir quelque soupçon sur la puissance réelle de Gloria. Et si elle avait raison, le pauvre Nilbor allait bientôt connaître un sort peu enviable. C'est pourquoi la sorcière sombre préféra se faire toute petite, tandis que son allié d'une nuit glapissait de désespoir. Finalement, il tira une dernière flèche et, sans même voir le résultat (pas plus brillant que les derniers essais), tourna les talons et fit mine de s'enfuir à toutes jambes. Il buta contre Gloria, qui s'était déplacée plus vite qu'il n'était possible de le voir.

Jamais, dans son existence déjà longue, Nilbor n'avait connu une telle peur. Ce qu'il avait en face de lui n'était objectivement qu'une femme, jeune et potelée, nettement plus petite que lui. Au cours de sa carrière militaire, il avait maintes fois triomphé d'ennemis autrement plus impressionnants, et pourtant, la profonde folie qu'exprimait ce regard le paralysa.

Gloria prit l'arc de Nilbor dans sa main, et le broya sans effort. Elle attendit quelques secondes, dodelina de la tête, comme si elle hésitait sur la suite des événements. Elle eut une moue étrange, puis se détourna de sa proie, comme prise d'une soudaine lassitude. Elle n'exprima même pas son dédain, elle oublia Nilbor, purement et simplement. Elle venait de se souvenir d'une chose autrement plus im-

portante à ses yeux. Elle se dirigea donc vers Sook, qu'elle domina de sa hauteur, et tendit sa main grande ouverte.

Sook hésita un instant, considéra celle qui lui faisait face. Puis, la rage au cœur, elle prit le masque de fer et d'émeraude qui était dans son sac, s'agenouilla avec autant de déférence qu'elle le put, et remit la relique.

Gloria eut un petit rire. Elle contempla le masque un instant, puis le posa sur son visage. Elle eut un petit rire dément tandis que les éclairs de puissance l'environnaient, déchiraient ses vêtements, sa chair même, mettant à nu, par endroits, la lave éclatante qui était sa véritable essence. L'infinie douleur qui la parcourait l'amusait comme un ballon amuse une enfant.

Éperdue de plaisir, il sembla un instant que sa substance se dissolvait dans le néant, mais elle se reprit rapidement. La créature se pencha sur Sook, et dit :

« N'aie crainte, Sook, ma sœur, j'ai le sens de la famille, tu le sais. Il ne sera pas dit qu'Arsinoë aura volé un membre de sa famille. Voici pourquoi je vais te payer d'un petit secret. Approche-toi ma jeune amie. »

Celle qui se faisait appeler Arsinoë se pencha alors à l'oreille de Sook, et lui glissa quelques mots à l'oreille. Sook eut l'air songeuse, puis hocha la tête en signe de compréhension.

Et au grand soulagement de Nilbor, Arsinoë disparut dans la nuit, laissant seuls et interdits les deux aventuriers.

45. Une dague hors du fourreau

— Arsinoë ?

— Ouais. Une autre de mes sœurs.

— Décidément, on aime collectionner les masques exotiques dans ta famille.

— Ce n'est pas un masque exotique, c'est une relique très ancienne et qui a une valeur particulière.

— Ah oui, je sais. Mais où ai-je déjà entendu parler de ce masque ? Bah, ça me reviendra sûrement.

— Sûrement. Bon, on fait quoi là ?

— Très honnêtement, le précipice a l'air un peu trop escarpé pour descendre. Et de l'autre côté, ça n'a pas l'air mieux.

— Mais si on fait demi-tour, on va retomber sur le camp.

— Avec un peu de chance, ils ne se sont pas aperçus de notre absence. Nous aurons sans doute d'autres occasions de leur fausser compagnie, d'ici à Baentcher.

— Pas con. Et puis j'aimerais bien faire ma nuit.

— Banco. Allons, en route, mauvaise troupe.

Dans un silence pesant, les larrons s'éloignèrent sans regret de la tour noire. En pressant le pas, car ils connaissaient désormais le chemin, ils retournèrent sur leurs traces, à bas le vallon, puis à mont, et reprirent le vilain sentier vers l'est.

— Ah mais, attends un peu, ça me revient... s'exclama Nilbor.

— Qu'est-ce qui te revient ?

— Le Masque-Néant de Guzulkat. Bien sûr, comment avais-je pu oublier ce détail... J'en ai entendu parler la première fois au cours d'une expédition que nous avons menée dans l'ancre d'un culte des succubes. Ces femmes possédées ne cessaient de scander ce mot, Guzulkat, Guzulkat... Par la suite, je me suis renseigné chez les nécromants que j'ai croisés et dans les livres interdits. Et j'ai découvert qu'il s'agissait d'un masque enchanté plus ancien que l'univers lui-même, d'un pouvoir incommensurable, un artefact démoniaque, si puissant qu'il est inutilisable par les mortels, et ne peut être porté avec profit que par un puissant démon, tel qu'une succube.

— Sans blague ?

— Et pas n'importe laquelle d'ailleurs, seules les plus anciennes et les plus habiles magiciennes sont aptes à maîtriser de telles énergies. Mais j'y songe, ton amie Arsinoë avait l'air de bien se débrouiller ?

— Ce n'est pas mon amie, c'est ma sœur.

— Et d'autres sœurs à toi convoitaient l'artefact... Alors, Sook, arrête-moi si je me trompe, mais il me semble bien que tu as beaucoup de succubes parmi ta famille. Et si vous êtes parentes par la mère, comme tu l'as soutenu quelques fois, cette mère ne peut être que la Reine des Ténèbres elle-même, l'Abomination, la Catin Primordiale, l'Infinie Perverse, à savoir Dame Lilith.

— Intéressante théorie. Tu as des preuves ?

— Mais il n'est pas besoin de preuve, en la matière. Tu

connais le monde, une seule rumeur malveillante vaut cent juges rendant verdict en ta faveur. Ah, comme tu as de la chance d'avoir trouvé en moi un ami fidèle, vraiment ! Imagine seulement que de telles informations soient tombées dans l'oreille d'un ennemi mal intentionné... Imagine qu'il ait menacé de te dénoncer à tous les paladins d'Occident, ma pauvre Sook, tu serais dans de beaux draps.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Il aurait pu trouver quelque avantage à la situation. Apprendre des choses interdites aux mortels, connaître les vilains secrets que recèle ta caboche... Tu es bien fortunée de m'avoir rencontré, vraiment, un autre que moi en aurait abusé. Mais nous aurons tout le temps d'en reparler un autre jour, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Mais ne joue pas l'innocent, je te soupçonne d'avoir tout deviné depuis un bon moment déjà.

— Ah ah, on ne peut rien te cacher. Je vais même te faire une confession, c'est moi qui ai dissimulé cet aspic dans ton sac, tantôt.

— Hein ?

— Oui, je voulais m'assurer que tu avais réellement perdu tes dons de sorcellerie. Quel meilleur moyen avais-je que de te mettre en danger ? Ta réaction m'a conforté dans ma conviction, tu es parfaitement inoffensive, ma petite Sook, et totalement en mon pouvoir.

— Bravo. C'est un ingénieux stratagème. Je le garde dans mon enfoirothèque. Mais tu devrais faire silence, nous ap-

prochons.

— Tu as raison. Je ne perçois aucune agitation. Ils dorment tous comme des loirs.

— C'est heureux, ils ne se douteront de rien.

— Approchons-nous à pas de loup.

Nilbor fit un pas de loup, puis deux pas de loup, puis s'effondra dans la mousse en hurlant, une dague plantée dans le dos.

— Parfaitement inoffensive... Tsss... Mon pauvre Nilbor. Je t'avais pourtant fait la démonstration, pas plus tard qu'hier, que je n'ai pas besoin de mes pouvoirs pour être dangereuse.

— Ordure... Arhh...

— C'est marrant, juste avant de partir, Arsinoë m'a glissé deux mots qui m'ont bien fait réfléchir. Pourquoi m'as-tu réveillée avant de t'enfuir ? En quoi avais-tu besoin de moi pour quitter la compagnie ? Ce n'est pas pour mes pouvoirs de mage en tout cas. Oh, comme j'ai été naïve de te suivre, alors que tu ne voulais, de toute évidence, que me saigner au détour d'un chemin pour me prendre le masque. Et maintenant, crie, sale porc !

— Ahhhh... Compagnons !

Il y eut un début d'agitation dans la direction du camp, quelques exclamations étouffées. Sook retira sa dague du dos de Nilbor, puis la planta dans la nuque de l'archer, l'achevant proprement.

« À moi, poursuivit-elle, réveillez-vous, vous autres, venez

me prêter main forte ! »

Ils accoururent aussi vite qu'ils purent et trouvèrent la magicienne prostrée par terre, les mains couvertes de sang.

— Trahison ! expliqua la sorcière. Nous avons été trahis.

— Raconte, dit Vertu.

— Je revenais de satisfaire un petit besoin bien naturel quand j'ai surpris Nilbor et Gloria en train de s'enfuir comme des voleurs. Je les ai interpellés, ils ont détalé comme des lapins. J'ai juste eu le temps de voir que Gloria avait emporté le Masque de Guzulkat, c'est une catastrophe ! Je parie qu'ils ont dérobé une large part du butin ! Heureusement, j'ai réussi à abattre ce chien qui se disait notre chef avant qu'il ne file. Fouillez-le, nous verrons ce qu'il comptait emporter.

— Horreur, dit Belam, mais tu as raison, cet abominable scélérat emportait l'or de la caisse commune. Myrna de miséricorde, mère toute-puissante, mais voici le Pendentif des Neuf Incarnations !

— Quelle vilénie, s'exclama Vertu. Par où est partie Gloria ?

— Je ne sais pas, cette catin s'est évaporée dès qu'elle m'a vue, sans prêter main forte à son compagnon. Pouah, j'en blêmis devant tant de bassesse.

— Vite, courons après cette gourgandine ! Par où est-elle partie ?

— Par là, indiqua Sook en désignant d'un doigt fatigué la direction d'où elle venait. Hélas, je ne peux vous suivre, je me suis tordue la cheville. Mais pressez le pas, il est peut-

être encore temps !

Les compagnons, torches en main, s'élançèrent alors à la poursuite de Gloria, dont ils perdirent rapidement la trace, comme on s'en doute. Lorsqu'ils revinrent au camp, ils trouvèrent Sook aux prises avec un sommeil de plomb, un sourire béat dessiné sur ses lèvres minces.

46. Le pendentif révélé

Le lendemain, la brume avait envahi le Bois-Portefaix, et un crachin glacial s'insinuait sous les peausseries de cuir les plus hermétiquement serrées. Selon l'usage des compagnies d'aventuriers, tout camarade, fût-il convaincu de trahison, devait être rituellement dépouillé de ses possessions de valeur avant de recevoir sépulture. Aussi procéda-t-on à l'inhumation de Nilbor l'archer sur le bord du chemin, et l'on érigea sur la tombe une pierre grossièrement gravée à son nom, au cas où un jour, un parent souhaite se recueillir sur sa sépulture. Puis, le cœur gros, on se mit en marche alors que la matinée était déjà un peu avancée. La compagnie était silencieuse et sombre, et bien que l'on s'approchât de Baentcher, le moral ne s'améliorait pas. Car il était un point important que l'on n'avait pas réglé, et chacun soupçonnait que bientôt viendrait l'heure de la confrontation.

Le soleil était sur le déclin lorsqu'ils sortirent enfin du bois maudit. Ils s'avancèrent encore parmi les collines jusqu'à ce que la sinistre végétation ne fut plus visible, et s'établirent pour la nuit. L'ondée se faisant persistante et compte tenu de l'absence totale d'abri sur ces landes désolées, on s'écharpa pour savoir qui avait eu la mauvaise idée de ne pas emporter les bâches cirées qui auraient constitué un toit appréciable, puis on se souvint que l'on avait précisément emporté l'une de ces bâches, pour emballer le trésor. On étala donc au grand jour l'objet de la convoitise, et l'on se blottit misérablement sous l'espace réduit délimité par le tissu. Comme souvent, ce fut Mark qui mit les pieds dans le plat.

— Au fait, bon père Belam, avez-vous prévu de toucher une part du numéraire ?

— De quoi parlez-vous, mon fils ?

— Eh bien, je parle de l'or que nous avons glané de-ci de-là. Non mais je dis ça, c'est qu'on n'a pas encore fait le partage.

— Tu as raison, dit Vertu. Mettons-nous y, ça sera fait.

— Je compte qu'on est dix-neuf, et d'après mes calculs, on a ici un trésor d'environ dix-huit mille askenis, ça nous laisse un peu moins de mille par tête. Mais je ne compte pas là-dedans le pendentif.

— Il me semble que notre accord était clair : le pendentif est pour moi. Je vous rappelle que je suis commanditaire de cette mission.

— Je vous l'accorde, mais vous aviez aussi dit que vous ne

seriez pas opposé à ce qu'un des compagnons utilise le pendentif à son profit, pour bénéficier des neuf incarnations.

— Tiens, c'est vrai, remarqua Wagh-Ork.

— C'est exact, confirma Belam. Vous le souhaitez donc pour vous ?

— Pas nécessairement, je fais juste remarquer que ce bénéfice-là est considérable, il vaut bien plus, à mon avis, que tout le reste du trésor. Par conséquent, ce n'est que justice si celui qui utilise le pendentif pour lui abandonne à ses compagnons sa part du butin. Car quand même, pouvoir survivre neuf fois à la mort, ce n'est pas une petite chose !

— Si vous le dites. Mais ce n'est pas vraiment mon affaire.

— En effet, car comme vous l'avez rappelé, vous êtes le commanditaire. Je crois en outre me souvenir que notre accord prévoyait un salaire de deux mille askenis pour notre groupe, ce qui monte le trésor à environ vingt mille, à diviser donc en dix-huit – car je n'aurai tout de même pas la mesquinerie de plaindre votre part, mon père.

— Et je vous en remercie. Ce serait d'ailleurs peu charitable, je compte tout reverser à des œuvres pieuses. Mais ça ne résout pas notre problème : qui souhaiterait bénéficier du pouvoir des Neuf Incarnations ? Je vous rappelle qu'il n'y aura qu'un seul élu.

— On tire au sort ? proposa Wagh-Ork.

— Excellente idée. Il y a bien une chose qui ne manque pas dans ce pays maudit, ce sont les pailles. Bon père, puisque vous êtes l'autorité morale du groupe et qu'en outre, vous

n'êtes pas candidat, je crois qu'il vous revient de glaner les joncs qui nous départageront.

— Dix-huit, c'est ça ?

— Dix-huit.

On laissa le père ramasser les fatales brindilles, selon l'usage trop ancien pour qu'on songe à le dater. Chacun détourna les yeux afin que l'équité du procédé fût totale. Puis, le prêtre revint, tenant dans sa main le fruit humide de sa collecte. Il n'y avait aucune triche possible, à moins d'être de mèche avec Belam, hypothèse que chacun écartait tant sa probité était maintenant établie en toute matière n'impliquant aucun quadrupède laineux. Chaque compagnon tira alors une paille et la tint devant lui, pincée entre le pouce et l'index.

— Tout le monde a sa paille ? Bien, comparons.

— Euh... quelqu'un n'a pas tiré, annonça Belam.

— Diable.

— Voyez vous-même, il m'en reste une. J'en avais pourtant bien compté dix-huit. Qui n'a pas sa paille ?

Chacun montra sa brindille. Sans conteste, tous les candidats à la quasi-immortalité avaient tenté leur chance.

— Mais si je compte bien, nous ne sommes ici que dix-huit, nous devrions être dix-neuf. Qui avons-nous égaré en route ?

— Morbleu, je crois que c'est mon esclave, Djilel ! Ah le che-napan, il a encore marronné !

Un silence pesant s'abattit sur le petit campement. Aucun des compagnons ne pouvait prétendre au titre d'honnête homme, et l'instinct de truandise leur soufflait à tous à peu près la même chose à l'oreille.

— Dites-moi, bon prêtre, vous l'avez sur vous, le pendentif ?

— Bien sûr, il est l... mais... mais... AU VOLEUR !

Il n'en fallut pas plus pour que les lames sortent du fourreau. Il faisait hélas nuit noire, et le scélérat avait bien choisi son moment pour fuir : ses traces étaient sans doute déjà recouvertes par la boue.

— Qui l'a vu en dernier ? demanda Vertu.

— Il était avec nous lorsque nous avons monté le camp, répondit Sook, même qu'il a proposé son aide à Belam.

— C'est vrai, je m'en souviens ! C'est sûrement à ce moment que ce chacal m'a dérobé le pendentif.

— Alors, il n'est sûrement pas loin, poursuivit la sorcière. Réfléchissons, où un rat puant tel que lui irait se cacher s'il était en fuite de nuit dans ces landes désolées ?

— Mais il faut bien se mettre à sa place, et ne pas être trop malins, précisa Mark. Car il faut considérer que c'est un des plus grands abrutis de la terre.

— Ce pleutre n'est tout de même pas parti au hasard, dit Belam. Tout nigaud qu'il soit, il a sûrement prévu un plan, une cache, un itinéraire.

— Mais j'y songe, se dit Vertu, si je ne m'abuse, nous ne sommes plus très loin des ruines d'un petit temple que

nous avons croisé à l'aller! Mais si, souvenez-vous, ce n'était qu'un champ de gros blocs et de colonnes effondrées, entre lesquelles un fuyard pourrait facilement trouver un abri pour la nuit.

— Morbleu, sus au grouillot!

Et c'est ainsi que la colonne se remit en marche nuitamment, guidé par la faible lueur que distillait l'une des utiles boules à lumière de Sook. Unis dans le désir d'occire l'affreux nabot, entretenant précieusement au fond de leurs âmes la haine qu'ils avaient de cet abominable traître qui les faisait encore cavalier sous la pluie après une longue journée de marche. Il n'aurait certes pas fallu qu'un civil croise leur route, ils l'auraient étripé sur le champ pour le seul plaisir du défoulement. Mais ils ne croisèrent ni homme ni bête, il pleuvait tant que même les éponges les plus hydrophiles se cherchaient un toit.

Vertu avait bonne mémoire des lieux, sans doute était-ce une qualité utile pour une voleuse. Elle retrouva bien vite les traces du sentier qui montait à cette colline où s'était dressé le temple, petite construction circulaire dédiée sans doute à quelque déité locale, aujourd'hui oubliée. Les cieux impropices semblaient décidés à nuire au groupe vengeur, la pluie avait maintenant atteint une violence rare, et par instant, quelques éclairs illuminaient les cieux indistincts, suivis par un sinistre tonnerre qui roulait sur la lande nue comme le tambour de guerre des géants. Mais au moins, tout ce vacarme couvrait-il l'approche cliquetante de dix-

huit sicaires fer-vêtus pataugeant dans la boue.

— Le pauvre âne, il a fait un feu !

— Que vous avais-je dit ? En vérité, ce monde a beau être vaste, on n'y trouvera pas un deuxième imbécile comme lui.

Effectivement, entre trois blocs tombés en quinconce, on percevait un triangle illuminé d'une flamme orangée. Fallait-il que ce larbin soit stupide ? Djilel n'était-il pas le plus grand crétin de la terre, je vous prends à témoin ?

Ils s'approchèrent avec prudence de l'ancre du débile, non qu'ils craignissent un piège, mais par pure habitude. Puis, voyant qu'il n'y avait guère de danger, Mark sauta dans le trou les pieds en avant, le sabre au clair, en hurlant :

« Il est temps de payer ta traîtrise, maudit ! »

Seulement voilà, le gîte était vide. Il y traînait toutefois quelques hardes puantes appartenant au félon, ce qui conforta les compagnons dans leur thèse. Soudain, un hurlement inhumain se fit entendre. Scrutant la quasi-obscureté, ils virent alors l'abominable ladre les considérer avec effroi, portant dans ses bras quelques racines qu'il avait dû glaner dans les fourrés tout proches (car il avait oublié d'emporter des provisions, ce benêt). Après un certain temps, il lâcha ce qu'il avait dans les mains et s'enfuit dans la nuit, poursuivi par une meute d'aventuriers mieux entraînés que lui et bien décidés à l'écorcher vif. Il ne fit pas trois pas qu'il trébucha et s'affala sur l'autel central du

temple, qui faisait saillie. Il se redressa alors, ne sachant que faire, et eut alors sans doute l'idée la plus intelligente de sa vie.

D'un geste qui se voulait solennel, il tira de sa chemise – que l'on appellera ainsi pour la commodité du récit, et je m'en excuse auprès de la noble corporation des chemisiers – le Pendentif des Neuf Incarnations qui brillait maintenant d'un éclat surnaturel, comme s'il avait compris que les temps étaient venus. Avant que quiconque ait pu intervenir pour l'en empêcher, le vil Djilel passa la chaîne d'argent autour du cou, puis attendit, dévisageant ses ennemis de l'air bovin qui lui était coutumier.

Alors une douce musique tinta autour de sa difforme personne, trois rais de lumière descendus des cieux l'environnèrent d'un nimbe séraphique, et il sembla, l'espace d'un instant, qu'il neigeait des flocons d'éternité sur la tête de ce grotesque bouffon.

Une seconde plus tard, Djilel avait disparu. À sa place, sur le marbre crasseux de l'autel antique, se dressait sur ses petites pattes duveteuses la forme poilue et éperdue d'incompréhension d'une petite créature qui était ni plus ni moins, il faut bien le dire, y'a pas d'autre mot, qu'un chat. Un chat normal. Blanc et orange, avec des yeux verts et une queue. Un chat, quoi. Il fit miaou, se lécha l'entrepatte, puis, voyant qu'il pleuvait à verse et qu'il y avait beaucoup trop de monde dans le coin, il courut se cacher dans quelque anfractuosité inaccessible aux humains.

Seul restait, sur l'autel, le Pendentif des Neuf Incarnations, qui venait d'accomplir son office et retombait dans la léthargie pour cent quatre-vingt-huit ans.

47. Retour à Baentcher

Le reste du voyage se déroula sans incident. Le ciel s'était peu à peu dégagé, de même que l'humeur de nos héros fourbus. Et tandis qu'ils s'éloignaient des misérables terres de l'Est pour traverser des riantes prairies entourant Baentcher, les chansons paillardes et héroïques reprenaient leur incessante farandole dans les bouches des compagnons, qui avaient profité de ce qu'ils traversaient un hameau vaguement civilisé pour se ravitailler en vin et en bière. En fin de compte, de cette meurtrière aventure, ils s'en tiraient vivants, et bientôt riches d'un paquet d'askenis durement gagnés. On se chamaillait déjà pour savoir qui s'approprierait tel casque magique, tel bouclier, tel bijou pris sur la dépouille d'un défunt camarade.

Seul Belam avait conservé son humeur morose. Pour être plus juste, il avait sombré dans un état proche de la prostration, marchant d'un pas mécanique à l'arrière de la troupe. Vertu, inquiète, vint aux nouvelles.

— Eh bien, quelle vilaine tête vous avez, mon père. Quelque chose vous attriste ?

— La vie est une chienne. Tout ce qui n'est illusion n'est que

vanité, il n'est rien en ce bas monde qui vaut le moindre effort.

— Houlà ! Mais c'est quoi cette attitude négative, enfin ?

— N'avez-vous donc ni yeux pour voir, ni cerveau pour comprendre ?

— Comprendre quoi ? On revient vivants et avec de l'or, on ne peut rien demander de plus.

— Le pendentif, voyons, le pendentif.

— Oui, eh bien ? Vous l'avez récupéré non ?

— Mais vous ne comprenez pas, c'était une chimère ! Durant des années, j'ai poursuivi sans relâche une puissante relique qui n'était en définitive qu'un vulgaire gadget magique sans utilité aucune, probablement le résultat d'une expérience ratée par un étudiant enchanteur peu doué. Ah, fou que j'ai été, mais qu'auraient donc pu faire les puissances chthoniennes et les nécromanciens fous d'une amulette qui vous change en chat. De gouttière, qui plus est. Par mon stupide entêtement, j'ai envoyé à la mort maints innocents...

— J'ignorais qu'il y avait des innocents dans notre groupe.

— Oui, enfin vous voyez ce que je veux dire. Je suis damné, je suis maudit, cent fois coupable du pêché d'orgueil...

— Bof. On peut pas tomber juste tout le temps. Vous avez fait au mieux. En fin de compte, vous devriez être heureux, car vous êtes arrivé à votre but : les ambitieux ne peuvent plus utiliser le pendentif pour nuire. Le fait qu'ils ne l'aient jamais pu ne change rien à l'affaire, si on y réfléchit bien.

— Ah oui ?

— Bien sûr. Après cette quête, le monde est donc meilleur et plus sûr que vous ne croyiez qu'il était, c'est déjà pas mal. Et puis, vous rentrez avec la relique, vous pourrez la montrer à vos collègues et vous faire une belle réputation. Ça compte, ça aussi.

— La belle affaire. Quand ils connaîtront les véritables pouvoirs de l'amulette, ils me riront au nez, et avec juste raison.

— Vous n'êtes pas forcé de tout leur raconter. Tenez, vous n'avez qu'à dire que vous avez utilisé le pendentif sur vous-même, pour éviter qu'un de vos indignes compagnons ne s'en empare. Comme ça, vous expliquez que le machin est vide, et vous dissuadez les curieux de faire des recherches.

— Mais s'ils découvrent que j'ai menti, que je n'ai pas neuf vies devant moi...

— Ils le découvriront quand vous mourrez, et je pense que ce jour-là, votre réputation sera bien le cadet de vos soucis.

— Ah mais oui. Vous avez raison. Cependant le procédé est malhonnête...

— Bah, vous ne volez personne ni ne nuisez à quiconque. Vous avez bien mérité une petite récompense. Songez-y, vous verrez, le stratagème n'a que des avantages.

Et tout en discutant, ils arrivaient en vue des remparts rouillés de Baentcher. Vertu considéra longuement sa cité, dont elle connaissait toutes les ruelles, tous les égouts, toutes les cheminées. Maintenant riche d'or et d'expérience, confiante en sa bonne étoile et auréolée du prestige

qui entoure tout aventurier qui survit à sa première aventure, elle ne doutait pas une seconde d'avoir devant elle un brillant avenir riche de joyaux, de magie, de sang, de coups fourrés, de passions immenses et de peines insondables. Débarrassée par ces violents événements de tout complexe et de toute timidité, elle observait maintenant sa ville étalée sur la plaine, ses rues et ses places dessinant comme un gigantesque échiquier où elle comptait bien pousser quelques pions et remporter quelques victoires.

Et pendant ce temps, quelque part, à des lieues à l'ouest, dans un gros village paisible et sans histoire perdu au fond d'une vallée boisée, sur les bords d'une rivière glacée et peu profonde sautillant sur un lit de galets blancs, un modeste apprenti drapier du nom de Waldemaar l'Empaleur courtisait en tapinois la jeune Morticia Lenoir. S'en serait-il abstenu que le destin de Vertu Lancyent aurait sans doute été bien différent.